PIERRE MONTET

TANIS

960 fr.

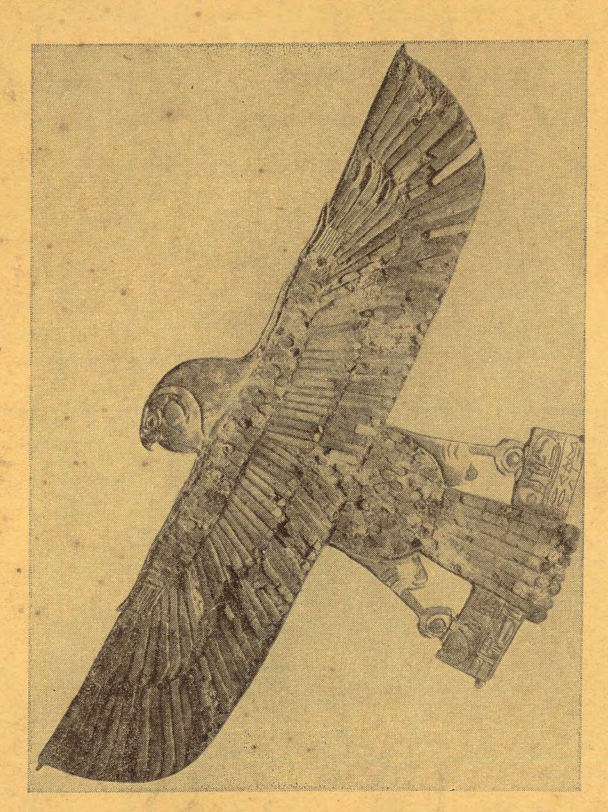
PAYOT
PARIS
—
1942

BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

PIERRE MONTET
CORRESPONDANT DE L'INSTITUT
PROFESSEUR A L'UNIVERSITÉ DE STRASBOURG

TANIS

DOUZE ANNÉES DE FOUILLES DANS UNE CAPITALE OUBLIÉE DU DELTA ÉGYPTIEN



Avec 63 figures et 16 planches hors texte

PAYOT, PARIS

TANIS

A LA MÊME LIBRAIRIE

V. GORDON CHILDE, professeur d'archéologie préhistorique à l'Université d'Édimbourg. — *L'Orient préhistorique.*
WILL DURANT. — *Histoire de la civilisation.* I : Les Origines. La Sumérie. L'Égypte. La Babylonie. L'Assyrie.
J. FARINA, professeur d'égyptologie à l'Université Royale de Rome. — *Grammaire de l'ancien égyptien (Hiéroglyphes).* Édition française, d'après la nouvelle édition italienne refondue, par René Neuville, membre de la Société française d'égyptologie. Avec exercices de lecture, textes et un tableau de près de 700 signes hiéroglyphiques.
ADOLPHE ERMAN, professeur à l'Université de Berlin. — *La religion des Egyptiens.* Préface de M. Étienne Drioton, directeur général du Service des Antiquités de l'Égypte.
— *L'Egypte des Pharaons.*
GUSTAVE JÉQUIER, professeur d'égyptologie à l'Université de Neuchâtel, ancien attaché à l'Institut français d'archéologie orientale du Caire et à la Délégation scientifique en Perse. — *Histoire de la Civilisation égyptienne des origines à la conquête d'Alexandre.*
ARTHUR WEIGALL, ancien inspecteur général des antiquités du gouvernement égyptien. — *Histoire de l'Egypte ancienne.*
— *Le Pharaon Akh.en.aton* et son époque.
— *Cléopâtre.* Sa vie et son temps.
OSCAR DE WERTHEIMER. — *Cléopâtre, la reine des rois.*
J. D. S. PENDLEBURY, directeur des fouilles de l' « Egypt Exploration Society » à Tell el Amarna. — *Les fouilles de Tell el Amarna* et l'époque amarnienne.
EDWYN BEVAN, ancien chargé de cours d'histoire et de littérature hellénistiques à l'Université de Londres. — *Histoire des Lagides,* 323-30 av. J.-C. Préface de René Grousset, conservateur du Musée Cernuschi.
W. W. TARN, membre de l'Académie britannique. — *La civilisation hellénistique.*
HENRY HABIB AYROUT, S. J. — *Mœurs et coutumes des fellahs.*
Dr G. CONTENAU, conservateur des Antiquités orientales au Musée du Louvre.
— *La civilisation phénicienne.*
— *La civilisation des Hittites et des Mitanniens.*
— *La civilisation d'Assur et de Babylone.*
BARON MAX VON OPPENHEIM. — *Tell Halaf.* Une civilisation retrouvée en Mésopotamie. Édition française complétée par l'auteur.
SIR LEONARD WOOLLEY, directeur des fouilles d'Ur, directeur de la Mission archéologique en Mésopotamie organisée sous les auspices du British Museum et du Musée de l'Université de Pensylvanie. — *Les Sumériens.*
— *Ur en Chaldée,* ou sept années de fouilles.
SIR LEONARD WOOLLEY et T. E. LAWRENCE. — *Le désert de Sin.*

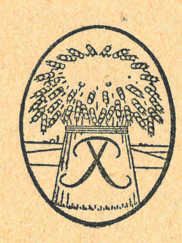
BIBLIOTHÈQUE HISTORIQUE

PIERRE MONTET
Correspondant de l'Institut
Professeur à l'Université de Strasbourg

TANIS

DOUZE ANNÉES DE FOUILLES DANS UNE CAPITALE OUBLIÉE DU DELTA ÉGYPTIEN

Avec 63 figures et 16 planches hors texte



PAYOT, PARIS
106, BOULEVARD ST-GERMAIN

1942

AVANT-PROPOS

Les cités du Delta ne le cédaient à celles de la Haute Égypte ni par l'antiquité, ni par la splendeur de leurs monuments. Saïs, Bubaste et bien d'autres n'enviaient rien à Abydos, à Edfou, à Denderah et n'étaient éclipsées que par Thèbes. Le poète n'a pas oublié Saïs ni Bubaste, mais le touriste et l'archéologue ne fréquentent que les cités du Sud. Parmi ceux qui se figurent connaître l'Égypte, combien se sont rendus dans la ville de Bastit et dans la capitale d'Amasis ? Combien ont profité des routes qui unissent le Caire à Ismaïlia et au canal de Suez, à Damiette, à tous les chefs-lieux du Delta, pour explorer le temple en ruines de Behbet el Hagar, Mendès avec son naos encore debout, ou tenter d'atteindre la citadelle de Leontopolis si curieusement perchée, à vingt mètres de hauteur, sur son double piédestal de terre ? Seule Tanis reçoit des visiteurs depuis que notre mission y a entrepris des fouilles en 1929, et surtout depuis qu'un roi vêtu d'or, couché dans un sarcophage d'argent y a été découvert au fond d'un tombeau. Vainement des historiens soutiennent qu'Osiris régna dans le Delta avant de fonder Abydos, qu'Horus résida dans la ville qui porte toujours son nom, Damanhour, avant de fonder ses colonies du sud, qu'un antique royaume eut pour capitales Pe et Dep. C'est en vain que Rosette et Sân ont conservé pour la science les décrets bilingues, que des stèles historiques rappellent la grandeur de Mendès et de Pithom. De nos jours, l'Égypte pharaonique amputée de la moitié de son territoire commence aux Pyramides.

Les premiers égyptologues étaient moins exclusifs. Les savants de la Commission d'Égypte ont parcouru le Delta sans se lasser et noté toutes les antiquités visibles sur le sol. Champollion dressant la liste des sites à explorer en premier lieu nomme Tanis, Alexandrie, Saïs et Bubaste. Mariette fouille à Tanis et à Saïs en même temps qu'à Memphis, Abydos et Thèbes. On doit à Lepsius une belle lithographie de Saïs. Vers 1880 on pensait

encore qu'il y avait à fouiller dans le Delta. L'Egypt exploration society inscrivit à son programme les sites bibliques : Bubaste, Pithom, Tanis, Daphnae. Les travaux de Flinders Petrie, de Griffith, de Naville sont consignés dans les deux volumes de *Tanis*, les deux volumes de *Bubastis*, que suivirent *Goshen, The Hyksos and israelic cities, The Store-city of Pithom and the route of the Exodus*. Mais cet effort méritoire ne fut pas soutenu. Lorsque les savants anglais se transportèrent au Fayoum et à Abydos, ni les Français, ni les Allemands, ni les Américains ne s'offrirent pour les remplacer. Il ne resta que le Service des antiquités égyptiennes qui prit quelques mesures de surveillance et de conservation, intervenant lorsque le hasard amenait quelque trouvaille, comme ce fut le cas à Bubaste, où la construction du chemin de fer fit découvrir un trésor d'argenterie, à Athribis, à Héliopolis, où des maçons avaient rencontré des tombeaux. Des découvertes en assez grand nombre sont mentionnées dans les Annales du Service. En 1905, Maspero chargea Barsanti de ramener au Caire les gros monuments découverts à Sân par Mariette. De son côté la Compagnie de Suez chargeait Clédat de rassembler à Ismaïlia les stèles et les statues découvertes à Tell el Maskhouta et le long du canal.

Dans ces dernières années, la Mission de Tanis a suscité une certaine émulation. Une mission américaine travaille à Athribis ; le service des antiquités à Bubaste. Il a découvert près de Horbeith une nécropole de taureaux sacrés. Nous espérons que les succès récents des fouilles de Tanis ramèneront les archéologues dans le Delta où il y a tant à faire. J'ai écrit ce petit ouvrage pour offrir au public un résumé de ce qui a été obtenu à Tanis, la ruine la plus grandiose du Delta et la ville la plus illustre de toute l'Égypte après Memphis et Thèbes. A titre d'introduction le lecteur trouvera ci-dessous quelques informations rapides sur les villes du Delta oriental depuis Héliopolis jusqu'à la mer, depuis la branche de Damiette jusqu'au désert.

TANIS

CHAPITRE PREMIER

LE DELTA ORIENTAL MOINS TANIS

I. — D'Héliopolis a Pithom et a la mer Rouge.

Héliopolis, ville de théologiens, de prophètes et d'astronomes se signale par un bel obélisque de Sanousrit Ier déjà célèbre au XVIe siècle et souvent dessiné et photographié. Quel miracle l'a conservé debout, vestige unique d'un temple immense ? Des fragments d'obélisque et de statues ont été trouvés dans son voisinage et l'on pourrait peut-être en exhumer d'autres à l'intérieur de l'enceinte de briques dont quelques tronçons se voient de la grande route. Malheureusement le sol s'est beaucoup exhaussé depuis l'antiquité et l'eau a monté pareillement. On ne voit plus l'obélisque dressé sur sa base, mais émergeant d'une pièce d'eau qu'entoure un mesquin grillage. Il serait à désirer qu'on dégage largement les abords de l'obélisque et qu'on empêche l'eau de les submerger.

Les nécropoles qui entouraient le sanctuaire ne sont qu'imparfaitement connues, car elles disparaissent depuis longtemps sous les cultures, les jardins et les maisons. Quelques trouvailles dues au hasard ont amené l'intervention du Service des antiquités, mais les fouilles sont difficiles, coûteuses et peu productrices. Deux découvertes seulement ont fait l'objet de rapports sérieux : des tombeaux de bœufs sacrés Mnevis de l'époque ramesside à 1 kilomètre au nord du temple, au lieu dit Arab Abou Tawil et des tombeaux de particuliers sous l'ancienne ferme à autruches, à l'est de Matarieh. La tombe d'un Mnevis de Ramsès II consistait en une pièce rectangulaire de 5 m. 25 sur 3 de large et 3 m. 10 de haut bâtie dans le sable, au-dessous du sol antique. Les murs sont épais d'un mètre. Une fois la momie du Mnevis introduite en place, on posait les dalles du toit,

on bouchait l'entrée et l'on ramenait le sable sur le pourtour. L'intérieur du caveau a été décoré de bas-reliefs qui étaient très détériorés au moment de la découverte. Le plus intéressant montre un taureau couché sur un lit à tête de lion. Il porte un large collier. Au-dessus de lui un faucon ouvre les ailes pour le protéger. Le mobilier funéraire se réduisait à des canopes, quelques statuettes, quelques fragments de bronze. La momie du taureau a disparu avec toutes ses parures. La chapelle extérieure a complètement disparu. On a retrouvé son mur d'entourage en briques crues, dont la base est un peu au-dessus du toit du caveau, ainsi que des fragments de deux stèles qui mentionnent que cette construction fut entreprise sur l'ordre de Ramsès II.

Les tombeaux de particuliers sont au nombre de neuf. Pour les construire on creusa d'abord dans le sable une grande fosse maintenue par des murs de briques. Au milieu deux blocs de calcaire creusés intérieurement renferment un sarcophage de grès décoré de beaux hiéroglyphes dans le style saïte. Ces tombeaux ont été violés et vidés de tout mobilier. On voit déjà par l'exemple d'Héliopolis que les tombeaux du Delta n'ont pas l'ampleur architecturale des hypogées de la vallée du Nil ni des mastabas qui s'élèvent dans le désert libyque, d'Abou-Roach à Dahchour. Le manque de place, l'éloignement des carrières, la proximité de l'eau ont imposé des solutions qui eussent paru mesquines aux heureux habitants de Memphis.

A l'est d'Héliopolis on exploita pendant toute l'antiquité dans la montagne qui s'appelait alors la Montagne d'On et maintenant le *Kom el Ahmar* un filon de grès rouge comme du bois de cèdre, admirable matière pour des statues. C'était le domaine de la déesse Hathor. Une stèle trouvée dans les carrières en 1908 nous apprend qu'on parvint à extraire en l'an VIII de Ramsès II un bloc magnifique, plus haut qu'un obélisque, comme on n'en avait encore jamais vu. Ramsès décida que la statue taillée dans ce bloc s'appellerait « Ramsès-Miamoun le dieu » et il paya largement en or et en argent le chef des travaux et tout le personnel. D'autres statues de dimensions moins prodigieuses, quoique colossales furent tirées peu après de la carrière et réparties entre les temples de Ptah et d'Amon à Ramsès (la ville) et à Memphis. Quant à la statue plus haute qu'un obélisque, la stèle ne dit pas où elle fut envoyée. Assurément dans une capitale. Nous avons trouvé en 1939 à Tanis, près du tombeau d'Osorkon, un pied colossal en grès qui appartenait à un personnage haut de plus de 12 mètres. Même en Égypte les statues de ce module se comptaient. Il n'est pas invraisemblable que le pied de Tanis soit un vestige de la statue mentionnée dans la stèle d'Héliopolis.

La route de Zagazig passe avant d'atteindre le nœud de communications de Cherbin el Qanater près d'un tell étendu, d'aspect jaunâtre, coupé de creux et de tranchées qui laissent voir par endroits des murailles de briques crues et quelques blocs de grès et de granit. C'est le tell el Yahoudieh, ainsi nommé d'un cimetière juif au bord du désert. Les fouilleurs, Naville, Griffith et Petrie y ont trouvé un petit nombre d'ouvrages de l'Ancien et du Moyen Empires et de la XVIIIe dynastie. Les traces positives des Hyksos font défaut. Néanmoins Petrie a soutenu qu'un camp hyksos avait été établi en ce lieu. Ce camp a été baptisé mitannien depuis que certains historiens ont écrit que le peuple mitannien avait pris la tête du mouvement hyksos. Les noms de Séti Ier, de Ramsès II, de Meneptah, de Ramsès III et de Ramsès VII se lisent sur des statues, sur des bases, des fûts de colonne, des piliers. Une plaquette conserve le nom de la fille du roi hittite épousée par Ramsès II. Les plus remarquables trouvailles du tell sont les briques émaillées de l'époque de Ramsès III représentant des captifs étrangers qui sont maintenant réparties entre quatre musées, Le Caire, Berlin, le musée britannique et le Louvre.

Nous ne pouvons vraiment nous faire aucune idée de ce qui exista sur le tell el Yahoudieh aux époques anciennes. Les rois de la XIXe dynastie y ont élevé un temple, d'où proviennent les fragments déjà signalés. Ramsès III par

la construction d'un nouveau temple et d'un palais y attacha son nom d'une façon durable.

A 65 kilomètres au nord d'Héliopolis les branches pélusiaque et tanitique se rapprochent comme si elles voulaient mêler leurs eaux avant de s'écarter définitivement l'une de l'autre. La grande ville de Bubaste occupait entre les deux cours d'eau une position très avantageuse. Le temple environné de grands arbres était selon Hérodote un des plus plaisants à regarder de toute l'Égypte. En ce moment la ville voisine de Zagazig offre encore des promenades bien ombragées, mais le tell Basta qui recouvre la ville ancienne n'est guère moins désolé, avec ses pans de murs de briques, ses flaques d'eau saumâtre, ses épines que le Tell el Yahoudieh. Pourtant les archéologues y ont fait il y a un demi-siècle de nombreuses et d'importantes trouvailles, mais trop de monuments ont été transportés dans les Musées. Ce qu'on a laissé et qui aurait pu être relevé traîne par terre. L'entrée du temple était marquée par deux statues colossales, dont l'une est au Caire, l'autre à Londres. Puis venait une cour avec quatre statues en granit rose de Ramsès II portant un étendard. La porte dite du jubilé, œuvre du roi Osorkon II introduisait dans une salle hypostyle où l'on a découvert des colonnes papyriformes et palmiformes, d'autres à chapiteau hathorique. Partout des statues, des colonnes, des inscriptions et des bas-reliefs. Sous l'Ancien Empire la ville possédait déjà un sanctuaire. Ramsès a remployé des blocs qui portaient le nom de Cheops et de Chephren et l'on vient de découvrir une chapelle de la VI[e] dynastie. Le Moyen Empire est représenté par des architraves, des bas-reliefs et des statues de Sanousrit I[er], Sanousrit II, Sebekhotep ; l'époque des Hyksos par des inscriptions d'Apopi et de Khyan sur des statues usurpées. Parmi les fils et successeurs de Ramsès II nous trouvons à Bubaste les princes Meneptah et Khamouas, Ramsès VI et Chechanq I[er]. A l'époque d'Hérodote une voie dallée de pierres et bordée d'arbres magnifiques allait de l'entrée du temple de Bastit à un sanctuaire de Thot. On a en effet retrouvé les ruines d'un petit temple à un

demi kilomètre du grand et dans une autre direction la tombe d'un vice-roi de Kuch, nommé Hori.

Bubaste et Tanis ont eu des destinées parallèles. Elles ont connu en même temps la prospérité et l'oubli. Les rois qui ont embelli l'une d'elles ont aussi travaillé pour l'autre. Cela tient à ce qu'elles sont situées toutes deux à la même distance du désert, au départ des routes les plus fréquentées vers l'Asie et qu'elles communiquaient facilement par les branches du Nil et les canaux avec la mer, avec Memphis et les villes de l'ouest.

Le village de Saft el Henneh à quelques kilomètres à l'est de Zagazig contient des blocs antiques qui sont les très modestes restes d'une ville importante, la métropole du nome arabique. Le cimetière moderne est installé, comme il arrive souvent, sur un ancien mur d'enceinte. En 1865 des fellahs ont découvert des fragments d'un beau naos de granit noir couvert d'inscriptions et de bas-reliefs par Nectanebo. Naville en 1885 exhuma les principales parties du monument et mit au jour quelques tronçons de muraille. Quelques autres trouvailles ont été signalées depuis, mais aucune ne vaut le naos de Nectanebo, ni même un autre naos de granit noir qui fut transporté on ne sait quand à El Arich, d'où Clédat le rapporta à Ismaïlia. On lit sur ce naos un long récit des créations du dieu Chou et des tribulations de son fils Geb cruellement brûlé pour avoir voulu saisir l'uraeus de son père, puis guéri en touchant la perruque de Râ qui se trouvait à Iat-nebes, la butte du jujubier. C'est par les textes des deux naos que l'on connaît le nom de la ville ancienne, Gesem, d'où la Terre de Gesem, Goshen dans le texte hébreu, a pris son nom, et de ses sanctuaires Pi-Soped et Iat-nebes, dont l'emplacement n'est pas connu. Les monuments qui proviennent de Saft el Henneh sont tardifs, mais la légende atteste que la ville est ancienne. Ses habitants avaient conscience d'occuper l'un des principaux bastions de l'Égypte contre les ennemis de l'est. La fameuse Muraille du Prince, bâtie par les rois du Moyen Empire pour arrêter les envahisseurs venus de l'est et qui selon Diodore allait d'Héliopolis à Pé-

luse, passait probablement près de là et couvrait la ville et avec elle Bubaste et Memphis. Il faut regretter qu'un pareil site n'ait pas été exploré avec plus de persévérance, car il n'est pas possible que tout vestige des sanctuaires et de la Muraille du Prince ait disparu.

A partir de Gesem la branche pélusiaque qui depuis Bubaste coulait vers l'est se dirige franchement vers le nord. Nous l'abandonnons pour atteindre à Abou Hamad l'extrémité du ouadi Toumilat qu'empruntent le canal d'eau douce, la route et le chemin de fer qui aboutissent à Ismaïlia. Le ouadi Toumilat a repris son antique fonction, car il ne fait de doute pour personne que le ouadi Toumilat n'ait été aux temps anciens la plus orientale des branches du Nil. Une civilisation aussi puissante que l'Égypte de l'Ancien Empire ne pouvait manquer d'utiliser cette voie navigable au moins à l'époque des hautes eaux pour aller de la Méditerranée dans la mer Rouge, car les Pharaons avaient des intérêts à Byblos, au Sinaï et au pays de Pount, qui étaient pour eux les Échelles du sapin, de la turquoise, de l'encens. Sous la VI[e] dynastie et probablement plus tôt les navires allaient directement de Byblos à Pount et nous connaissons des marins qui ont accompli onze fois cette traversée, en suivant le rivage méditerranéen, puis en remontant la branche tanitique plus large et plus profonde que la pélusiaque jusqu'à Bubaste, d'où il était facile d'atteindre par des canaux d'abord la pélusiaque puis la branche orientale. Ramsès II, puis les saïtes et enfin les Perses feront de même, mais cette énumération ne doit pas être considérée comme limitative. Si l'on se donnait la peine d'explorer sérieusement, pas à pas, le ouadi Toumilat, on retrouverait les vestiges des villes anciennes qui à toutes les grandes époques de l'Égypte pharaonique ont dû leur prospérité au trafic maritime plutôt qu'aux maigres ressources de la région. Deux points dès maintenant méritent l'attention.

Vers le milieu du ouadi Toumilat Naville puis Petrie ont exploré un tell ancien, Tell er Retaba, dont le principal vestige est un bas-relief de Ramsès II massacrant un captif

libyen en présence du dieu Toum qui lui tend le glaive. Ce bas-relief ressemble étonnamment à l'un des bas-reliefs du grand temple de Tanis. On les dirait produits par le même atelier. Un second bas-relief représentait la même scène, mais Seth y remplace Toum. Ce dernier semble avoir été le grand dieu de la localité qui devait être en relations étroites avec la grande ville voisine de Teku.

Le nom de Teku désigne une ville consacrée au dieu Toum, que l'on appelle aussi *Pr itm*, d'où les Hébreux ont fait Pithom, une forteresse, une clôture et des marécages où les troupeaux trouvaient à pâturer. Sous les Ramessides et peut-être à d'autres époques les Bédouins qui voulaient entrer en Égypte se présentaient à la forteresse de Teku. Les esclaves qui cherchaient à s'enfuir d'Égypte parvenaient quelquefois malgré la surveillance des gardes-frontières à passer de Teku en Asie.

Il subsiste de cette ville d'assez nombreux vestiges qui ont valu à l'endroit le nom de tell el Maskhouta, la colline aux statues. Son aspect est celui d'un site que ni les indigènes, ni les fouilleurs n'ont épargné. Stèles et statues ont été transportées soit au jardin public d'Ismaïlia, soit au musée du Caire et au musée britannique, mais l'on n'a jamais publié de cette localité un plan détaillé, et en permettant aux indigènes d'y enlever le sebakh et en laissant arracher les dalles de calcaire qui s'y trouvaient encore on a mis les archéologues de l'avenir presque dans l'impossibilité d'établir jamais ce plan. Je me bornerai donc à donner la liste des principaux monuments sortis de Tell el Maskhuta, l'ancienne Teku.

Triade de granit rose : Ramsès II assis entre Toum et Khepri, le dieu coiffé d'un disque solaire où s'inscrit un scarabée ailé.

Triade de granit rose : Ramsès II assis entre Harakhté et Khepri.

Une stèle cintrée en granit rose décorée des quatre côtés. Sur l'une des faces principales, bien conservée, on voit Ramsès offrant la Vérité au dieu Harakhé qui lui tend les signes de vie et des millions d'années. Deuxième stèle de

Ramsès II moins bien conservé. Un naos en grès de Ramsès II célébrant les cérémonies du jubilé.

Un sphinx du Moyen Empire usurpé par un roi hyksos, puis par Ramsès II. Granit noir. Un faucon protégeant les cartouches de Ramsès II. Granit noir (Br. Mus. 1006). Grande stèle de Ptolémée II (Caire, 22.183). Décret trilingue en l'honneur de Ptolémée IV (Musée du Caire).

A partir de Pithom l'ancien canal maritime était jalonné par une série de monuments. C'est d'abord, à 1 kilomètre au sud, à 350 mètres de l'ancien canal, une stèle de Darius en granit rouge, haute de plus de 3 mètres, qui a été découverte en 1889 par W. Golenischeff, puis transportée au Caire. Elle conserve le nom des 14 pays ayant fait partie de l'empire perse et on y lisait, quand elle était intacte, l'histoire de la restauration du canal. Les débris d'une seconde stèle ont été vus entre le lac Timsah et les lacs Amers, à 14 kilomètres d'Ismaïlia, puis perdus. Une troisième stèle qui se dressait au sud de Kabret, près du petit lac Amer, sur un socle de grès offrait d'un côté un texte hiéroglyphique et de l'autre trois versions cunéiformes : vieux-perse, élamite et babylonien. Près de Suez enfin, à 6 kilomètres au nord, Clédat a découvert en 1911-1912 deux fragments d'une quatrième stèle du même roi, auxquels s'ajoutent un fragment d'une stèle de Xerxès, dont on ignore la provenance exacte et à Suez même une tête de statue colossale de Psamétique II, maintenant au Musée britannique.

Non loin de la stèle de Darius à Kabret on a trouvé deux stèles beaucoup plus anciennes, puisqu'elles datent de Ramsès II, et qui avaient été dressées aussi en vue du canal maritime. Toutes deux ont été transportées et remontées à Ismaïlia.

La plus septentrionale s'élevait sur un plateau rocailleux dominant la dépression de l'isthme. Elle était gravée sur ses quatre faces mais la gravure a beaucoup souffert. Sur l'un des grands côtés on distingue Seth à tête humaine coiffé de la tiare conique qu'on lui voit sur la stèle de l'an 400. Les inscriptions des petits côtés nomment Seth

et sa parèdre Anta qui devait avoir son image sur le côté fruste.

La seconde stèle, à 8 kilomètres au sud, a été aussi bien maltraitée. Du côté le mieux conservé on distingue Ramsès offrant l'encens au dieu Soped seigneur de l'Orient et patron du nome arabique. Sur la face opposée il est intéressant de déchiffrer le nom du dieu Baal qui dès l'époque des Ramsès avait un sanctuaire à Memphis sous le nom de Baal Sapouna. On est tenté d'identifier l'emplacement de la stèle méridionale avec l'avant-dernière station des Hébreux pendant l'Exode, qui s'appelait Belsephon. Mais en une telle matière on ne saurait être trop prudent. Pendant qu'il procédait à l'enlèvement de la stèle, Clédat découvrit à peu de distance un petit temple construit par Ramsès II avec d'anciens matériaux et dédié à Seth et à Hathor, dame de Mafek. Il crut y reconnaître un migdol imité des forteresses syriennes et plus spécialement le migdol près duquel passèrent les Israélites avant d'atteindre Belsephon. En fait la petite construction découverte par Clédat n'offre que les éléments les plus ordinaires des temples égyptiens. Toutefois il est permis d'espérer entre Tell el Maskhouta et Suez de nouvelles et importantes trouvailles qui, même si elles n'apprenaient rien sur l'Exode, enrichiraient l'histoire du canal maritime et de toute la région.

II. — De Bubaste a Silè et a Péluse.

En descendant la branche tanitique à partir de Bubaste on arrive bientôt au village de Horbeït, dont le nom rappelle le dieu Horus, comme Saft el Henneh rappelle Soped et le tell Basta la déesse Bastis. Le nom copte, Pharbait est transcrit plus complètement encore de l'expression égyptienne qui désignait le temple principal de la ville, *pi-hor-mrti* dont le nom profane était Chednou. Les maisons des fellahs reposent sur de beaux blocs de granit et le cimetière, comme cela est arrivé très souvent dans le Delta, recouvre les murs d'enceinte. Les Musées de Hildesheim

et de Bruxelles conservent un lot de stèles provenant d'Horbeït. L'une des plus curieuses est dédiée au dieu syrien Rechef. Non loin de cette ville consacrée à Horus existait une cité dont l'emplacement reste à trouver consacrée à Seth, car c'est un fait d'expérience que partout où il existe une ville d'Horus on peut s'attendre à rencontrer les traces de son rival. Récemment l'attention a été ramenée sur la région d'Horbeït par les fouilles du Service des Antiquités qui a exploré à Abou Yessin une nécropole de taureaux sacrés. De grands sarcophages de pierre noire sont enfoncés dans des fosses creusées dans le sable. Des squelettes de taureaux étaient enterrés à faible profondeur et parfois même émergeaient du sol. Les passants les heurtaient du pied jusqu'au jour où l'on commença les travaux.

Au nord-est d'Horbeït, Abou Kebir et Faqous sont des villes animées, mais il ne s'y trouve pas d'antiquités et l'on n'y a jamais signalé de trouvaille intéressante. C'est aussi le cas du gros village de Dadamoun dont le nom peut signifier « Amon est stable ». Mais bientôt l'on arrive à Khatana où subsistent au milieu d'un champ, dans des flaques d'eau saumâtre quelques belles pierres de la XI[e] et de la XII[e] dynasties dont personne ne prenait souci. Cette indifférence suggéra à un indigène d'enlever pour la vendre au Caire une statue en granit rose fort bien conservée du roi Amenemhat I[er], mais un policier vigilant mit fin à l'aventure et la statue fit son entrée au Musée du Caire.

Non loin de Khatana le joli village de Qantir bien ombragé par des palmiers contient des montants de porte, des fragments de stèle. On y a entrepris il y a une dizaine d'années des fouilles que récompensa la découverte de faïences de Seti I[er] et de Ramsès II et de plusieurs ostraca hiératiques de la même époque. Le nom ancien de la localité était Khent-nefer. En outre on a remarqué sur des jarres ayant contenu du vin cette indication : Vin de Pi-Ramsès. Là-dessus certains ont conclu que la célèbre résidence des Ramsès dans le Delta qui s'appelait en effet Pi-Ramsès se trouvait à Qantir. C'était aller un peu vite. Les nombreux textes anciens relatifs à la résidence royale per-

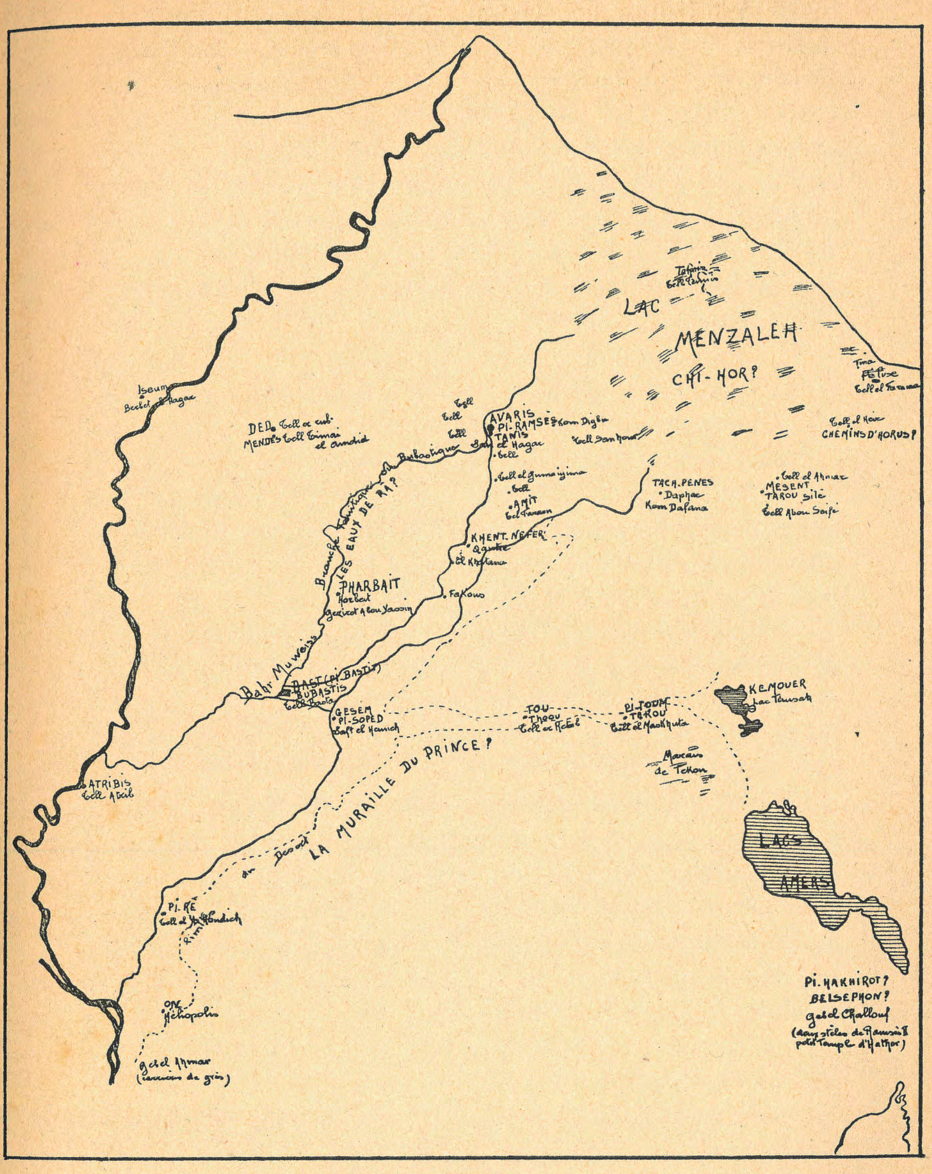


Fig. 1. — Les sites antiques du delta oriental.

mettent d'établir un certain nombre de conditions qu'un autre site antique, Tanis, remplit beaucoup mieux que Qantir. Mais il ne faut pas oublier que le domaine royal était extrêmement vaste et comprenait des palais où le roi et les princes trouvaient à se loger, des bâtiments de toutes sortes pour le personnel et les approvisionnements, des jardins, des vergers, des terrains de culture, des étangs et des terrains de chasse. Qu'il y ait eu à Qantir des vignobles et des habitations dépendant de la résidence, cela nous paraît extrêmement probable.

Tell Faraon, que Flinders Petrie appelle tell Nebeché est le siège d'un marché actif une fois par semaine, et conserve des vestiges d'une ville ancienne que certains archéologues à la suite de Petrie identifient avec Amit, métropole du XIXe nome du Delta et centre du culte de la déesse Ouadjit. Petrie y a reconnu trois temples, des maisons de particuliers, un cimetière de basse époque. Parmi les objets découverts nous signalerons deux sphinx et une table d'offrandes du Moyen Empire, une statue de Ramsès II dédiée à la déesse du lieu, une statue du scribe royal Merenptah où l'on voit sur le socle un Seth à tête humaine, un groupe de trois personnages, des blocs de Merenptah et de Ramsès III.

Un peu au nord du tell Faraon, à droite de la route commence une île de sable habitée par des Bédouins aisés, les Saoudi, qui logeaient naguère dans des tentes vastes comme un cirque auxquelles ils préfèrent maintenant des maisons aux vives couleurs. Les antiquités se conservent beaucoup mieux dans le sable que dans la terre humide du Delta et cette île de sable cache peut-être une nécropole, mais elle la cache bien, car je n'ai jamais entendu dire qu'une trouvaille ait été faite dans la Geziret Saoud.

Après avoir dépassé la région des sables on retrouve les terrains cultivés, mais pour peu de temps. Bientôt la route entrera dans une vaste plaine stérile, marécageuse en beaucoup d'endroits où poussent seulement des plantes grasses et des buissons épineux. Plus de village, ni d'ezba jusqu'à Sân el Hagar dont les habitants vivent surtout de la pêche

dans le canal de Moueys, le lac Menzaleh et les nombreuses flaques d'eau salée. Le tell de Sân forme au milieu de cette plaine une montagne étendue qui mesure plus de 3 kilomètres dans sa plus grande longueur et 2 en largeur. Il est entouré comme un astre par ses satellites d'une dizaine de tells, dont quelques-uns comme le tell Digbu et le tell Sanhur dépassent de plus de 10 mètres la plaine environnante. Au cours de plusieurs promenades j'ai noté ou récolté sur ces tells secondaires des poteries, des chapiteaux d'époque romaine, des monnaies, un beau pied de granit noir qui permettraient d'espérer d'intéressantes récoltes si l'on se décidait à y porter la pioche.

La plaine de Sân était déjà stérile lorsque les savants de la Commission d'Égypte ont visité la région. Dans l'antiquité il n'en était pas ainsi et les poètes du temps de Ramsès ont vanté les jardins qui entouraient la résidence. Évidemment une grande ville n'a pu se développer au milieu d'un désert. Toutefois même alors les habitants se livraient plus volontiers à la pêche qu'à la culture. « Le pêcheur de Tanis », dit-on au roman de Petoubastis. Un admirable groupe de granit noir découvert par Mariette est formé par deux hommes graves, opulents en barbe et en cheveux qui marchent d'un pas irrésistible portant un plateau d'où pendent des nénuphars et des poissons. La contrée environnante formait pour les Égyptiens une sekhet, c'est-à-dire une prairie marécageuse avec des joncs et des roseaux. Nous ne savons exactement ni quand ni comment cette prairie est devenue salée. Les ruines de Tennis au nord de Sân sont maintenant sous l'eau. Un effondrement du littoral a pu amener l'invasion par l'eau de mer de tout le lac Menzaleh. Ces eaux salées se répandant dans toute la campagne à l'époque de l'inondation ont imprégné de sel la terre elle-même, la rendant impropre à toute culture. Depuis quelques années la région de Tanis reçoit une plus grande quantité d'eau douce qu'auparavant et les cultures gagnent visiblement du terrain, pendant qu'on améliore les communications entre Sân et le centre du Delta.

Vers l'Orient au contraire les pistes sont fréquemment

coupées par des canaux et des marécages. Il nous reste cependant à visiter de ce côté plusieurs sites qui ont connu quelque gloire, tout abandonnés qu'ils paraissent en ce moment.

La ville biblique de Daphnae près du lit desséché de la branche pélusiaque est signalée par quelques blocs de grès abandonnés sur le sable et des monticules, les uns de briques crues, les autres de briques cuites. Petrie qui a exploré ses ruines, superficiellement comme toujours dans le Delta, n'y a rien trouvé qui soit antérieur à l'époque saïte. Le bâtiment curieusement appelé le château de la fille du Juif ressemble beaucoup à un édifice très énigmatique du grand temple de Sân.

Les archéologues ont l'habitude de placer à El Kantarah, ou tout près, trois noms géographiques anciens : les Chemins d'Horus, Mesent et Silê (*Sarw*). L'importance de ce lieu actuellement tient à sa position sur le canal de Suez et sur le chemin de fer de Palestine. Pendant la grande guerre El Kantarah fut la gare régulatrice de l'armée qui opérait en Palestine. Mais auparavant Thoutmès III, Séti Ier et Ramsès II avaient passé sur le pont de Silê avec leurs chars et leurs fantassins pour aller combattre les Mitanniens et les Hittites. Ce pont qui traversait un lac peuplé de crocodiles était fortifié sur les deux rives. On ne voit aucun vestige de cette forteresse ni des sanctuaires souvent cités dans les textes de basse époque des dieux de Mesent et de Silê. Les archéologues ont seulement exploré partiellement une nécropole d'époque tardive et assez pauvre. C'est au jardin public d'Ismaïlia que l'on peut étudier le principal monument provenant de cette région : un piédestal en grès, œuvre commune de Ramsès Ier et de Séti Ier, restaurée par Ramsès II qui l'avait trouvé renversé. Ce piédestal supportait probablement un grand faucon de bronze, l'Horus qui protégeait Mesent, Silê et toute la contrée.

Des aviateurs ont exécuté durant ces dernières années des mosaïques de photographies aériennes de Gizeh, de Saqqarah et de plusieurs sites pharaoniques. Ces mosaïques

sont très instructives. Mais l'aviation rendrait à l'égyptologie un service sans prix si elle aidait à retrouver dans la région d'El Kantarah Mesent et Silê, qui ne peuvent avoir disparu jusqu'à la dernière pierre, et le long de la route de Syrie les nombreux postes militaires élevés par les conquérants du Nouvel Empire, dont nous connaissons le nom sans pouvoir indiquer leur place.

III. — D'Athribis a Mendès.

La ville d'Athribis était fort bien placée sur la rive orientale de la branche de Damiette, que les anciens appelaient le grand courant, de manière à communiquer aisément avec les branches pélusiaque, tanitique et mendésienne. Ses ruines étaient assez apparentes à la fin du XVIIIe siècle pour que les savants de la commission d'Égypte en aient levé un plan, mieux qu'on ne ferait aujourd'hui. De nombreux monuments sont sortis d'Athribis : deux statues du Moyen Empire au Musée britannique ; une statue d'Amenophis fils de Hapou, qui était un enfant d'Athribis et obtint de son souverain Amenophis III qu'il y construisît un temple de millions d'années. L'époque de Ramsès II y laissa un lion de granit actuellement au Musée britannique pareil à deux lions que nous venons de trouver à Tanis, une triade, un montant de porte, différents blocs. Athribis, ville ancienne, est surtout riche en monuments de basse époque. Le Service des Antiquités a fouillé un tombeau saïte, publié un trésor, une statue de Nectanebo. Mais ces trouvailles sont loin de valoir la statue de Zed-her le sauveur, dont les inscriptions remplissent un livre entier. C'est le meilleur exemple connu de statue guérisseuse. Les gens qui voulaient se préserver des scorpions et des serpents répandaient sur ses inscriptions l'eau d'un petit bassin creusé dans le socle et la buvaient imprégnée de la vertu des textes et du saint personnage. Djed-her fut en outre un administrateur habile. Des particuliers sans respect pour le saint lieu avaient installé leurs demeures sur le cimetière des faucons sacrés. Il les amena par la douceur à se fixer

ailleurs. Le nouveau terrain était un peu marécageux. On y porta les matériaux de démolition et les marais furent comblés comme par enchantement. Cette histoire mérite d'être retenue par les archéologues. L'invasion des sanctuaires par les habitations privées est un fait constant à la basse époque. A Tanis dans le grand temple et le temple d'Anta nous trouvons des maisons de briques crues sur les murs d'enceinte et jusque dans les cours du temple.

Le tell Moqdam qui s'est formé sur les ruines de Leontopolis ne le cédait autrefois en étendue et en hauteur qu'au tell de Sân. Les sebakhin, les chercheurs d'antiquités l'ont rongé presque complètement ne laissant que deux sortes de tours que couronnent des constructions romaines. Plusieurs monuments importants ont été découverts au tell Moqdam : deux colosses de Sanousrit III (Br. Mus., 1.145 et 1.146) la statue du roi Nehesi « aimé du dieu Seth, seigneur d'Avaris », un roi que nous retrouverons à Tanis, puis des ouvrages de Ramsès II et de Ramsès III, une statue du prince Nemrot, fils de Chechanq Ier et les lions de bronze de la collection Fouquet. Si peu engageant d'aspect que soit actuellement le tell, avec ses grandes flaques d'eau saumâtre, ses herbes épineuses qui rappellent étrangement le tell Basta, il serait prématuré de soutenir qu'aucune découverte n'y est plus possible.

Jusqu'à présent les sites que nous avons mentionnés n'offrent au visiteur, à l'exception bien entendu de Tanis et un peu de Bubaste, que d'assez rares vestiges. Behbet el Hagar, au sud de Mansourah, un peu à l'ouest du grand Nil nous réserve la surprise d'un temple de granit non pas intact, mais complet ou peu s'en faut, car l'on reconnaît dans un immense tas de décombres qui mesure 80 mètres sur 50 et 8 ou 10 en hauteur des architraves, des chapiteaux des dalles de plafond, jusqu'à un escalier, c'est-à-dire les parties hautes de l'édifice qui font défaut presque toujours ailleurs. Il faut bien s'attendre à ce qu'il manque quelque chose. L'effondrement de l'édifice, quelle qu'en ait été la cause, tremblement de terre, fondations insuffisantes, travail des eaux, a dû être fatal à plus d'un bas-relief et l'on n'ose imaginer l'état présent des statues et des objets mobiliers qui s'y trouvaient quand la catastrophe a eu lieu. Mais en pareil cas les optimistes ont souvent raison. Il est encourageant de constater que les bas-reliefs ont relativement peu souffert. Certaines figures sont même intactes. Sans doute les indigènes ici comme partout ont enlevé des pierres, des tambours de colonne par exemple pour en faire des meules. Le fait est signalé par Pockocke qui visita Behbet en 1737 et l'on voit sur un bloc finement gravé qu'on avait commencé à le scier. Ayant fait la part de ce qui est détruit on demeure étonné qu'une ruine aussi prodigieuse n'ait pas tenté l'une des sociétés savantes fixée en Égypte qui se serait acquis en déblayant et en restaurant le temple d'Isis une gloire méritée. On a été sans doute effrayé par le nombre et le poids des blocs à remuer, ou bien l'on a estimé qu'un édifice de basse époque ne méritait pas tant de peine, ou l'on a craint de n'avoir pas à rapporter quelque belle pièce de musée, oubliant que l'archéologue qui s'attache à sauver un édifice ruiné ou menacé se voit presque toujours payé de sa peine par quelque découverte imprévue.

Pour le moment nous savons peu de chose sur l'histoire de cette ville. Le nom arabe de Behbet est transcrit du nom ancien qui était Hebet. Osiris et Isis en étaient les patrons. Mais les dieux égyptiens sont très hospitaliers. Horus de Mesent, Bastit, dame de Bubaste, Anoubis, Anhour recevaient un culte dans l'édifice reconstruit par Nectanebo et Ptolémée Évergète, tandis qu'Isis de Hebet était honorée à Tanis.

Entre Mansourah et Sân deux tells voisins, tell er Ruba et tell Tmaï el Amdid marquent l'emplacement de deux villes Thmuis et Mendès qui sont déjà citées dans les textes des pyramides. L'une et l'autre avaient pour fétiche le bélier, qu'on prend souvent, à tort, pour un bouc et lui sont restées fidèles jusqu'à la fin du paganisme. Le grand temple de Mendès est bien détruit. On devine l'enceinte et le lac sacré. Au centre un grand naos monolithe qui date du roi Amasis se dresse encore sur sa base, comme l'obélisque

d'Héliopolis, comme les colosses de Memnon qu'un caprice inexplicable, mais vraiment providentiel a préservés de la ruine qui accablait le reste de l'édifice. Quelques pierres appartiennent à Ramsès II, à un Chechanq, à Psametik. Le sarcophage d'un contemporain de Teti a été trouvé sous le sebakh. La grande stèle dite de Mendès que Mariette fit transporter au Musée du Caire provient du tell Tmaï dont le surnom el Amdid conserve l'ancien nom de Mendès.

Les sites antiques du Delta oriental méritaient mieux que d'être exploités par les carriers, les sébakhin et les marchands d'antiquités. La Compagnie de Suez en prenant soin des monuments anciens qui se trouvaient sur son territoire a bien mérité de l'archéologie. Le service des antiquités, les sociétés savantes ne peuvent pas tout faire. On oublie trop en Égypte que les antiquités sont une richesse qu'il ne faut ni monnayer, ni gaspiller, mais entretenir et conserver sur place. Les villes devraient rivaliser de passion archéologique. Des monuments bien entretenus, des routes, des hôtels attireraient dans cette région négligée des touristes et créeraient pour l'archéologie des ressources nouvelles.

Les monuments dont il a été question se répartissent fort inégalement à travers l'antiquité pharaonique. On ne trouve guère de l'Ancien Empire en dehors de Bubaste. Par contre la XIIe et la XIIIe dynasties sont représentées à Bubaste, à Khatanah, au tell Faraon, à Tell el Maskhouta, à Héliopolis, Athribis et Léontopolis. Les traces des Hyksos sont restées à Bubaste et tell el Maskhouta, mais de la XVIIIe dynastie nous n'avons presque rien à citer, sauf à Athribis, ville assez voisine de Memphis et située sur le grand Nil. Encore faut-il noter que le seul souverain attesté à Athribis est Amenophis III, dont le conseiller le plus connu, Amenophis, fils de Hapou était précisément un enfant d'Athribis. Cette abstention est d'autant plus remarquable que les Seti et les Ramsès ont beaucoup travaillé dans tout le Delta oriental. Pas un site de cette région qui n'ait un souvenir de Ramsès II, de Mérenptah ou de Ramsès III. Sous les

Chechanq et les Osorkon les villes voisines de la frontière, mais spécialement Bubaste conservent leur importance. Elles bénéficieront à l'époque saïte et sous les Perses du renouveau de l'activité maritime et commerciale. Enfin les Ptolémées répareront les ruines causées par les guerres continuelles du IVe siècle. Tanis a connu à peu près aux mêmes époques la prospérité ou la détresse. Comme nous allons le voir l'histoire de la grande ville du Delta oriental est très étroitement associée aux événements qui en bien ou en mal ont affecté la région.

CHAPITRE II

LES FOUILLES DE TANIS

I. — La Commission d'Égypte.

Les fouilles de Tanis ont déjà une longue histoire. Les premiers explorateurs du tell furent des savants de la Commission d'Égypte, Malus chargé de reconnaître le canal de Moueys et le général Andreossy qui étudiait le lac Menzaleh. Quand ils eurent noté quelques renseignements sommaires sur l'état des lieux, une mission dont le chef était Dolomieu se rendit à Sân. Bien que Dolomieu eût été dépouillé de tous ses papiers pendant la captivité qui fut infligée aux savants à leur retour d'Égypte, le travail de ces pionniers ne fut pas perdu pour la science. Louis Cordier, disciple et ami de Dolomieu rédigea d'après ses notes et ses souvenirs l'excellente étude intitulée *Description des ruines de Sân* (Tanis des Anciens) qui fut insérée au tome VIII de la *Description de l'Egypte*. La carte qui se trouve au volume V de l'Atlas, pl. 28, a été exécutée d'après un plan général levé par Jacotin et les croquis des compagnons de Dolomieu.

Deux notions de la plus haute importance étaient acquises dès ce moment : Le canal de Moueys qui se sépare de la branche de Damiette en aval d'Athribis et se jette dans la mer à Omm el Farag, après un cours de 150 kilomètres, identifié avec la branche tanitique des Anciens, et Sân el Hagar, Sân-les-pierres, reconnu pour être l'ancienne Tanis citée dans les auteurs grecs et dans la Bible. Les explorateurs estimèrent à leur juste valeur les avantages militaires et commerciaux de la place, abritée contre les attaques venues de l'est par la branche pélusiaque et un chapelet de marécages, et communiquant avec la mer par un bras du fleuve, dont la situation au milieu des terres garantissait une navigation paisible. Ils furent émerveillés des obélisques, des colonnes et des blocs de granit, tous

gravés d'un ciseau parfait, qui affleuraient le sol au centre du tell ; mais les énormes ouvrages de terre qui se devinaient le long des collines excitèrent aussi leur curiosité. « On reste convaincu, écrit Cordier, que ce n'est ni à Memphis, ni à Héliopolis, ainsi que plusieurs auteurs l'ont pensé, mais bien à Tanis qu'habitaient les princes égyptiens qui avaient asservi les Israélites et que c'est dans cette ville que Moïse... » Du premier coup l'érudition moderne associait le nom de Tanis à la merveilleuse histoire de l'Exode.

II. — Les fouilles de Tanis avant Mariette.

Au début du XIXe siècle se constituèrent les grandes collections qui furent disputées à prix d'or par les capitales de l'Europe. Les archéologues improvisés qui exploitèrent les ruines pharaoniques pour s'y procurer des pièces de musée n'épargnèrent pas Tanis. Toutefois Rifaud, qui travaillait pour le compte de Drovetti en 1825, dressa une carte. Beaucoup moins exacte que la carte de Jacotin, car le relief du sol, le canal et le village y sont passablement fantaisistes, elle est cependant utile à consulter, car elle indique au dedans de l'enceinte rectangulaire déjà notée par Jacotin, un colosse debout, des colosses assis, un sphinx, un torse humain qui venaient d'être exhumés au milieu des tronçons d'obélisque. Un peu plus au sud est marqué l'endroit d'où l'on retira les deux sphinx du Louvre et les deux de Saint-Pétersbourg. A l'est de l'enceinte un large sondage que Mariette agrandira plus tard pour trouver le temple de l'Est. Les trouvailles de Rifaud et de ses émules furent transportées à Damiette où on les embarqua pour l'Europe. Le Louvre en a acquis la plus grande part : le beau sphinx A23 qui porte sur l'épaule droite la légende martelée d'un Apopis et fut usurpé par Ramsès II, le sphinx A21, un peu plus petit, qui date peut-être de l'Ancien Empire, le grand Sebekhotep A16, un autre colosse du même type usurpé par Ramsès II, A20. Cette liste est à compléter par les deux sphinx de Saint-Pétersbourg et une statue brisée de Sanousrit Ier qui entra au Musée de

Berlin (n° 7.265). Un colosse du roi Smenkhkarê qui fut copié en 1828 par Burton fut oublié et retrouvé plus tard par Mariette.

Les premières fouilles de Tanis coïncident avec le temps où Champollion était en mesure de déchiffrer les noms de rois et les termes géographiques qu'il rencontrait dans les textes. Le fondateur de l'égyptologie avait commencé en 1810 à s'intéresser à Tanis. Il n'eut pas le temps de visiter le Delta oriental, mais avant de quitter l'Égypte il rédigeait un mémoire pour recommander la création d'un service des antiquités, où Sân el Hagar était inscrit en tête des sites dont il fallait réserver l'exploration à des fouilleurs qualifiés. Dans son Dictionnaire égyptien il indique que le nom de Tanis se trouve sur la statue de Berlin qui provient de Sân. C'était une erreur. Le nom auquel pensait Champollion se lit Hat-ouarit et désigne la résidence des rois Pasteurs que Manéthon transcrit Avaris. Toutefois Champollion était tombé juste en appliquant ce nom à Tanis, de même que la Commission d'Égypte avait eu raison d'y placer la résidence du Pharaon persécuteur des Hébreux. Capitale et forteresse des Hyksos, résidence royale à partir de Ramsès II, c'est en résumé l'histoire de Tanis. Il est significatif que les premiers égyptologues, qui n'auraient pu en fournir une démonstration, en aient eu le pressentiment.

III. — Les fouilles de Mariette.

Avec Mariette qui s'installa à Sân au mois de septembre 1860 commence l'ère des grands travaux. Les résultats extraordinairement brillants de ses premières campagnes furent communiqués au public par trois articles de la Revue archéologique en 1861, 1862 et 1865. Mariette comptait bien ne pas s'en tenir à ces rapports préliminaires. Il méditait vers 1867 de publier un volume in-folio sur Tanis. Il se mit à l'ouvrage l'année suivante, mais s'interrompit dès janvier 1869 et cessa même vers la fin de sa vie de paraître à Sân. Les contemporains ne connurent donc que par-

tiellement les trouvailles de Mariette, car l'album photographique de Rougé et Banville ne contient que quelques vues, d'ailleurs très pittoresques du temple et des principaux monuments.

Dans le brouillon qui a été publié après sa mort, Mariette a défini la méthode qu'il comptait appliquer : « Explorer le grand temple pas à pas en se décidant au parti lent et sûr de n'y pas laisser intact un pouce de terrain, copier, mesurer, décrire tout ce qui, chemin faisant, aura vu le jour ; étendre s'il y a lieu ce système de recherches au temple de l'est, au temple du sud, à la nécropole, telle est la route à suivre. » On ne saurait mieux dire, mais ce programme exigerait plusieurs vies d'archéologue. Ce que Mariette a fait est déjà bien beau. Dans le grand temple il a creusé une vaste tranchée depuis la porte monumentale jusqu'au fond, guidé par les granits tombés au long de l'axe principal. Ne pouvant transporter ses déblais hors de l'enceinte, il a pris le parti de les répandre à droite et à gauche de sa tranchée, sur les maisons de briques crues qui font suite aux granits. Il en a rendu l'exploration plus coûteuse, mais il les a protégées. Il n'a pas cru que sa tâche fût seulement de retirer des décombres quelques belles pièces de musée, mais il a essayé de saisir le plan de l'édifice. La porte monumentale dont les ruines s'aperçoivent tout d'abord quand on vient du village se relie par une colonnade de granit à un pylone de calcaire qui a été détruit jusqu'aux fondements. Les deux obélisques qui le précédaient subsistent, mais brisés. La cour où l'on pénétrait après avoir franchi l'obélisque a été trouvée vide jusqu'à la seconde paire d'obélisques. Le second pylone a été exploité aussi impitoyablement que le premier, mais la cour qui lui faisait suite formait un véritable musée de sculpture égyptienne, en grand désordre à la vérité. Les pièces capitales en sont les statues de Sanousrit Ier et de la reine Nofret, les trois têtes de prisonniers asiatiques, les deux colosses de Smenkhkarê Emermenfat, les sphinx de granit noir dits « hyksos, les porteurs d'offrandes, les quatre colosses de grès hauts de 8 mètres.

Au delà de cette cour on trouvait les ruines chaotiques d'un édifice bâti avec d'énormes blocs de granit décorés de bas-reliefs représentant Ramsès devant des divinités, près duquel on avait rassemblé une demi-douzaine de stèles de granit. Une de ces stèles devint aussitôt célèbre, c'est la stèle de l'an 400 qui apportait de curieuses révélations sur le dieu Seth et sur l'origine de la famille des Ramsès. Dans le temple de l'est déjà repéré, Mariette découvrait des colonnes monolithes à chapiteau palmiforme et trois statues de basse époque couvertes d'inscriptions sur le pilier.

Ce vaste ensemble de trouvailles, auxquelles s'ajoute le décret de Canope publié par Lepsius fut beaucoup admiré des savants de l'époque. Tanis était tenue alors pour la troisième ville de l'Égypte, après Memphis et Thèbes. On l'identifiait avec Avaris, la ville des Pasteurs et avec la ville biblique de Ramsès. Les commentaires de Rougé, de Chabas, de Brugsch, de Devéria parachevaient l'œuvre du fouilleur.

IV. — L'oubli se fait sur Tanis.

L'engouement dont Tanis avait été l'objet tomba peu à peu dans les derniers temps de la vie de Mariette. Les fouilles de Flinders Petrie au nom de l'Egypt exploration society en 1884, furent pour la grande ville le commencement de l'oubli. Pourtant la campagne de l'égyptologue anglais avait été brillante et utile. Il sillonna de longues tranchées, trop peu profondes, l'intérieur de l'enceinte. Une de ces tranchées rencontra près de la porte monumentale, au nord de l'axe, un puits de pierre pourvu d'un escalier. Les deux volumes sur Tanis qui parurent bientôt après complétèrent très utilement les publications dispersées et insuffisantes de Mariette. Ils apportaient des plans, un corpus des inscriptions, dont beaucoup étaient encore inédites. Un troisième volume fit connaître les fragments d'un papyrus géographique et du si curieux papyrus des signes découverts dans une maison de basse époque.

Des années se passèrent sans qu'on fît aucun travail à

Tanis. Les magnifiques sculptures trouvées par Mariette étaient restées sur le terrain exposées aux intempéries et aux entreprises des marchands. Vers 1897 des savants américains proposèrent de les amener au Caire pour être partagées entre le musée égyptien et les musées américains. La proposition fut écartée, mais G. Maspero, quoique très préoccupé de la situation précaire de monuments si précieux, dut attendre jusqu'en 1904 pour disposer des fonds suffisants. Dirigée par Barsanti, la cargaison de statues, grossie de tronçons d'obélisque qu'on eût mieux fait de laisser à Sân, arriva sans accident au Musée du Caire, malgré le mauvais état des pistes, les canaux, le poids des pierres. Ces monuments célèbres depuis 40 ans, peu connus en réalité, furent enfin exposés, à l'exception de la stèle de l'an 400 perdue du vivant même de Mariette. Depuis cet enlèvement, le tell de Sân n'a reçu qu'un petit nombre de visiteurs. L'idée s'était répandue parmi les archéologues que les fouilles à Tanis étaient vouées à l'échec. L'institut français du Caire disposa pendant des années de la concession de Tanis et finalement la rendit sans y avoir rien entrepris.

Pendant que les archéologues oubliaient le chemin de Tanis, comme pour obéir à la malédiction qui frappait la terre où Osiris fut meurtri, de nouvelles solutions furent apportées aux problèmes que les contemporains de Mariette croyaient avoir résolus. Déjà en 1885 Petrie et Griffith ne croient plus qu'Avaris soit à Tanis. Les sphinx de granit noir cessèrent de passer pour le portrait des rois hyksos. En 1919 et 1921 la question d'Avaris et celle de Pi-Ramsès fut reprise par Alan H. Gardiner qui situa à Péluse ou dans les environs de cette ville la forteresse des Hyksos et la résidence des Ramsès et ses études richement documentées ont fait longtemps autorité. Cependant G. Maspero était resté fidèle à l'idée qu'il avait lancée au sujet de Tanis, ville d'art dont les produits au Moyen Empire, sous Ramsès II et même à la basse époque présentaient des qualités originales. C'était encore trop. Daressy s'efforça de démontrer que Tanis, ville éloignée des carrières, n'avait jamais

tenu un tel rôle. On l'aurait, je crois, rayée de l'histoire et de la géographie de l'Égypte si ses obélisques, ses bas-reliefs et ses colosses avaient pu être escamotés.

V. — Les fouilles actuelles.

Ce sont les fouilles de Byblos qui m'ont amené à entreprendre les fouilles de Tanis. Sur le rivage de Syrie je cherchai et je trouvai les traces des Égyptiens. Tanis me parut dès lors le lieu d'Égypte où l'on avait le plus de chances de trouver les traces des Sémites. La légende et l'histoire associent ces deux cités. Le cercueil où Osiris est enfermé fut jeté par Seth dans la branche tanitique et une force miraculeuse le poussa jusqu'à Byblos. Au temps d'Herihor et de Smendès, vers 1080 avant Jésus-Christ, Ouenamon que ses chefs ont chargé d'acheter du bois en Syrie, se rendit pour commencer à Tanis, équipa un navire, recruta un équipage et partit de cette ville pour aller à Byblos chez le roi Zekerbaal. Il ne me semblait pas démontré que les premiers explorateurs de Tanis aient été mal inspirés d'y situer la forteresse des Hyksos et la résidence des Ramsès. Leur thèse me paraissait plutôt fortifiée qu'affaiblie par les arguments qu'on avait présentés en faveur de Péluse. En 1928 le Ministère de l'instruction publique me chargea d'étudier le tell de Sân. Après l'avoir parcouru dans tous les sens pendant une dizaine de jours je revins persuadé qu'il n'y avait probablement pas dans toute l'Égypte un site offrant d'aussi grandes possibilités (fig. 2). Les anciens fouilleurs n'avaient qu'effleuré le grand temple. Sans doute on pouvait récolter à la surface un nombre inquiétant de fragments d'auges ou de meules, qui prouvaient que des colonnes et des statues avaient été retaillés par les indigènes depuis l'époque romaine jusqu'à nos jours. Ces dégâts se constatent partout. On pouvait craindre surtout de s'épuiser en efforts stériles dans un site immense, aux limites mal définies, où la terre et les broussailles recouvraient tout. Je m'attachai à reconnaître les zones où les fragments de grès et de granit en surface

étaient les plus denses. Au sud-ouest du grand temple une plaine ceinturée par des collines comme le grand temple lui-même renfermait peut-être les vestiges d'un édifice encore inconnu. Un bloc de granit, au milieu de cette plaine, résista à tous les efforts que nous fîmes pour le déplacer. Nous commençâmes à le dégager. Joie ! Ce granit n'était autre chose qu'une colonne monolithe à chapiteau palmiforme qui s'enfonçait obliquement dans le sol. L'indice que je souhaitais pour guider les premiers coups de pioche était trouvé.

Le village de Sân el hagar étant inhabitable pour les

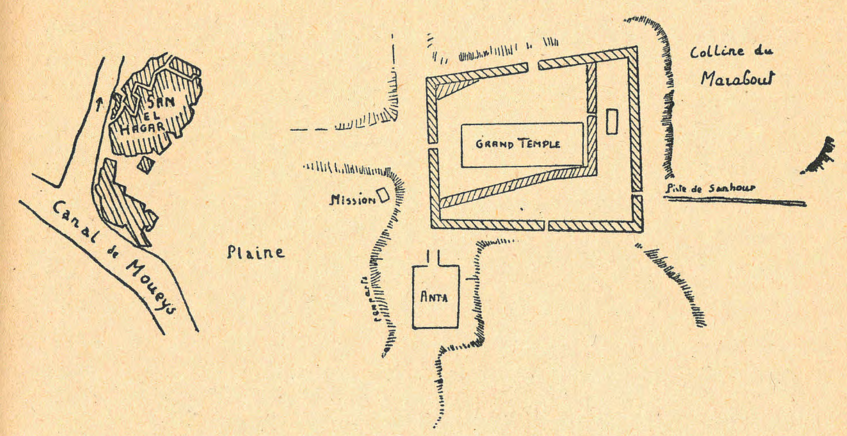


Fig. 2. — Plan du tell de Sân el Hagar (d'après Fougerousse).

Européens les moins exigeants ou les plus intrépides, il fallait penser tout d'abord au logement de la mission et à notre subsistance dans un pays dénué de ressources, presque sans route, éloigné de 40 kilomètres de la première ville un peu importante, à 15 kilomètres du bureau de poste le plus voisin. Construire une maison, la meubler, acquérir une automobile, un matériel Decauville, des treuils, crics et vérins, des palans et d'autres outils et instruments, payer le traitement du personnel scientifique, en salaires une somme quotidienne de 15 livres égyptiennes, tout cela additionné montait très haut, et dépassait les subventions généralement concédées aux missions archéologiques. Les res-

sources indispensables furent créées par la loi du 29 avril 1929 que prépara le regretté directeur au Ministère de l'instruction publique, Jacques Cavalier, et que fit voter le sénateur Victor Bérard. L'auteur des *Phéniciens et de l'Odyssée* m'avait fait un accueil inoubliable. Il ne doutait pas que la capitale de Ramsès ne fût en état de livrer par une exploration bien conduite des renseignements de la plus haute valeur sur les relations de l'Égypte avec les peuples de l'Asie et des îles. En Égypte, les fouilles de Tanis reçurent les meilleurs encouragements du roi Fouad Ier, que rien ne laissait indifférent de tout ce qui pouvait augmenter notre connaissance des temps pharaoniques, surtout dans le Delta si négligé des archéologues, où les vestiges des villes anciennes, me fit-il remarquer, disparaissent d'année en année.

Lorsque le gouvernement égyptien eut signé la concession, en mai 1929, il était trop tard pour commencer les travaux. Toutefois l'année 1929 ne fut pas complètement perdue. Avant les décisions officielles une courte campagne put avoir lieu grâce aux avances et aux subventions du Musée du Louvre et de la société des Amis de Tanis qui se constitua à Strasbourg. Nanti de l'autorisation de pratiquer des sondages dans le tell pendant deux semaines je me rendis à Sân en compagnie de M. l'abbé Bucher, docteur de l'Université de Strasbourg. Nous fîmes deux tentatives en deux points très éloignés. Vers le milieu du mur nord de l'enceinte, à l'endroit où l'on pouvait supposer une porte, nous avons découvert les fragments d'un colosse de grès, un colosse de granit et deux lions de granit, en vérité très frustes et sous la muraille, près de l'angle un sacrifice de fondation. Un squelette était allongé dans le sable à côté d'une grande jarre en poterie qui contenait un squelette d'enfant. Au sud-ouest du grand temple nous avons fini de dégager la colonne de granit repérée l'année précédente. Elle était intacte et longue de 7 mètres. En agrandissant l'excavation nous sommes tombés sur un nid de statues : cinq pièces d'âge divers et fort inégalement conservées, dont aucune n'était insignifiante : deux statues

assises de Ramsès III, un homme agenouillé près d'un bassin, un prêtre de Chonsou, grandeur naturelle, sans tête ni pieds, tenant appuyée contre son corps une stèle décorée de l'image de son dieu, avec une longue inscription sur le pilier dorsal ; enfin un groupe presque intact en granit gris : Ramsès II et la déesse Anta assis côte à côte sur un banc dont le dossier est traité en forme de stèle. La déesse sourit et pose la main droite sur l'épaule du roi. Elle lui dit : « Je suis ta mère ! » Anta est une déesse cananéenne que les Égyptiens honoraient depuis le temps des Hyksos. Les sacrifices de fondation sont aussi en Égypte une importation sémitique. Ainsi les premiers coups de pioche prouvaient la richesse archéologique du site et l'originalité d'une ville soumise plus qu'aucune autre ville égyptienne aux influences asiatiques. L'avenir des fouilles était assuré par les subventions annuelles du Ministère de l'instruction publique, que grossirent parfois les subventions du Louvre. Le Louvre ne peut se montrer aussi désintéressé que le Ministère. Celui-ci envisage le progrès de la science, le maintien de notre influence séculaire en Égypte, mais un musée ne subventionne une fouille que si une partie au moins des objets trouvés vient enrichir ses collections. Or la loi égyptienne autrefois plus libérale retient en Égypte non seulement les pièces immobilières, colonnes, obélisques, encadrements de portes, bas-reliefs muraux qui seront restaurés sur place, mais toutes les pièces mobilières qui font défaut dans les collections du Musée du Caire. Seuls les doubles pourront être attribués aux musées étrangers. Mais la définition du double n'est pas aisée, sinon pour les objets de bronze et de céramique qui sont tirés du même moule. Deux statues de pierre ne sont presque jamais rigoureusement semblables. On ne s'étonnera pas d'apprendre que le lot égyptien et le lot français sont très loin de se valoir. Deux colonnes du temple d'Anta, un beau torse ptolémaïque, un socle de statue, des dépôts de fondation sont entrés au Louvre, tandis que Strasbourg recueillait pour le musée de l'université un Ramsès assis en ranit, des statuettes de granit, des terres cuites, des

bronzes, des objets de céramique. Je me permets d'espérer que la découverte toute récente des tombes royales qui enrichit le musée du Caire de trésors sans prix aura pour conséquence de faire entrer en France quelques beaux exemplaires de l'art tanite.

En 1930 M. Bucher, occupé à copier les textes des tombeaux de Thoutmès III et d'Aménophis II dans la Vallée des rois, fut remplacé par M. Jacquemin, élève du maître Victor Loret. Il nous revint en 1931 et les années suivantes. Son concours ne nous a fait défaut que pendant l'année 1939, mais nous l'avons retrouvé pour la dernière campagne, et c'est une chance, car il est l'un des rares égyptologues en France qui soit versé dans les textes démotiques et l'un des meilleurs spécialistes des textes et des représentations funéraires. Or les fouilles nous ont rendu plusieurs centaines d'ostraca de basse époque et nous sommes entrés en 1939 dans des tombes royales décorées d'inscriptions et de bas-reliefs. L'architecte de la mission fut d'abord, en 1930, M. Robichon qui entama l'étude de la porte monumentale, puis à partir de 1931 M. Fougerousse, qui a tenu à jour avec une patience inlassable le plan des fouilles et pris une part importante à la conduite des travaux et à la surveillance. Il a publié dans les *Nouvelles fouilles de Tanis* et dans *Kêmi* plusieurs études auxquelles nous faisons ici de fréquents emprunts. Mobilisé au début de la guerre il ne put prendre part à la campagne 1940. En 1930 nous avions engagé comme chef de travaux un jeune Français d'Ismaïlia, M. Georges Goyon. Précieuse acquisition, car M. Goyon qui parlait l'arabe plus couramment qu'aucun de nous et ne redoutait nullement de travailler à Sân pendant les plus fortes chaleurs, était un excellent dessinateur et manœuvrait avec une extraordinaire habileté les gros blocs de pierre. Il voulut bientôt s'initier à l'histoire ancienne de l'Égypte, à l'archéologie et à la langue égyptienne et se rendit en peu d'années capable de déchiffrer des textes difficiles. Mlle Epron, artiste-peintre déjà chargée de reproduire les bas-reliefs du tombeau de Ti à Saqqarah pour l'édition que prépare l'Institut français, nous a consacré pendant plusieurs années, de 1931 à 1936, six à huit semaines de son temps. Elle a dessiné une partie des bas-reliefs muraux et reproduit à l'aquarelle, en grandeur naturelle des inscriptions et plusieurs centaines de petits objets. En 1940 une nouvelle dessinatrice qui s'était initiée à Strasbourg à l'art égyptien, Mlle Évelyne Pons, a été adjointe à la mission. Elle a aussitôt reproduit les bas-reliefs gravés sur les sarcophages de Psousennès et nous lui devons encore une foule de dessins et de croquis, dont quelques-uns ont été reproduits dans ce livre.

La saison de fouilles n'a rien d'une partie de plaisir, toutefois Sân el Hagar vaut beaucoup mieux que sa réputation. Autrefois la région était si démunie de ressources, les communications étaient si lentes que Mariette eut vraiment du mérite à faire choix d'un tel chantier. Emmanuel de Rougé eut besoin de deux semaines pour venir en trois bateaux de Damiette à Sân. De nos jours des routes passables, sauf pendant les pluies assez fréquentes durant le mois de *mechir* permettent d'aller en quelques heures au Caire, à Ismaïlia et même à Damiette et à Mansourah, depuis qu'un pont a été jeté sur le canal de Moueys. Les rapports de la mission avec la population ont toujours été des plus cordiaux. Nos reiss et presque tous nos ouvriers viennent de Sân et des ezbas établies le long du canal. Très peu viennent de la haute Égypte. Ce ne sont pas les meilleurs. Les hommes que j'engageai au début n'avaient aucune idée du travail archéologique. Il fallut tout leur apprendre, à poser la voie Decauville, à monter un wagonnet, à manier crics et vérins, à ne pas casser les tessons de poterie. Mais nos gens, pêcheurs et marins en grande majorité, se mirent à ces travaux si nouveaux pour eux avec une célérité merveilleuse. Les uns se sont montrés aptes au maniement des gros blocs. Nous avons déplacé des tronçons d'obélisque, rassemblé des morceaux de stèle, dont le moindre pesait plusieurs tonnes, relevé une dalle longue de 6 mètres, haute de 3, large de 1 m. 20. Nous avons même commencé à rebâtir la porte de Chechanq et restauré jusqu'à la taille un colosse de Ramsès haut de 8 mètres. C'est la pauvreté de

nos ressources et non la difficulté du travail qui a contraint M. Goyon et ses hommes à s'interrompre. D'autres de nos ouvriers, dressés par l'abbé Bucher, se sont montrés habiles à dépister les murs de briques crues que presque rien ne distingue de la terre qui les recouvre.

Le vol est pour le fouilleur et surtout pour le fouilleur heureux un souci singulièrement lancinant. Trop de précautions vont à l'encontre du but, car des hommes qu'on soupçonne trop ouvertement auront à cœur de justifier la mauvaise opinion que l'on montre d'eux. Les habitants de Sân sont excessivement fiers de leurs ruines, ainsi que Mariette l'avait déjà remarqué. Ils savent bien que nous les remplacerions par des ouvriers étrangers, si des objets disparaissaient, et que les salaires d'une campagne sont infiniment supérieurs aux profits d'une vente clandestine. Mais ce qui est vrai pour la collectivité est faux pour un individu. Nous avons essayé de composer les différentes équipes de manière à empêcher l'entente entre mauvais sujets. Un reiss ingénieux que j'avais eu l'imprudence de placer dans un secteur éloigné envoyait chaque jour un homme ou deux travailler dans son champ. Nous n'avons pas tardé à nous en apercevoir et le dommage ne fut pas grand. La découverte des tombes royales qui nous a valu la faveur du public a par surcroît attiré sur nous l'attention des marchands d'antiquités. Il fut bientôt certain que l'on essayait de corrompre nos meilleurs ouvriers. Quand le tombeau de Psousennès eut été ouvert, je fis aussitôt murer l'entrée, pendant que l'on exécutait et que l'on posait une solide porte de fer. En même temps je prévins le directeur de la sécurité au Caire. Un poste de police fut alors installé dans le chantier. Nous l'avons retrouvé à notre retour, en janvier 1940, et bientôt il était doublé par ordre de Sa Majesté le roi Farouk. Pendant qu'on travaillait dans les tombeaux les ouvriers n'étaient jamais seuls. Ce sont les membres de la mission, assistés parfois des savants du Musée du Caire, qui ont enlevé le linceul et les parures du roi Chechanq, les bijoux du prince Hornekht et le mobilier bien plus riche encore des rois Psousennès et Amonemapit.

Ainsi rien n'a été perdu pour la science de ces trésors qu'une chance merveilleuse nous avait livrés intacts.

Les résultats de nos douze campagnes de fouilles ont été régulièrement communiqués au public par des rapports insérés au *Bulletin de la Faculté des lettres de Strasbourg*, depuis 1928, dans les *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions* en 1932, 1935 et 1939 et dans les *Annales du Service des Antiquités*, 1939. Ces rapports toujours très brefs ne sont pas illustrés. Les quatre premières campagnes sont résumées dans *Les nouvelles fouilles de Tanis* (1929-1932), Paris, *Les Belles Lettres*, 1933 (avec 90 planches hors texte et de nombreuses figures). Ce petit livre est complété par de nombreux articles :

Pierre Montet, *Tanis, Avaris, Pi-Ramsès, Revue biblique*, janvier 1930.

Les dieux de Ramsès-aimé-d'Amon à Tanis, studies presented to F. Ll. Griffith, London, 1932.

Les fouilles de Tanis en 1933 et 1934, Kêmi V.

Les statues de Ramsès II à Tanis, Mélanges Maspero, Le Caire, 1936.

La stèle de l'an 400 retrouvée, Kêmi IV.

Les obélisques de Tanis, Kêmi V.

Trois gouverneurs de Tanis, d'après les statues 687, 689 et 700 du Musée du Caire, *Kêmi VII.*

Avaris-Piramsès-Tanis, Syria, 1936.

L'ère de Menophrès, Comptes-rendus Académie des inscriptions, 1937.

Vases sacrés et profanes du tombeau de Psousennès, à paraître dans les *Monuments* PIOT, Paris, 1941.

Montet et Bucher, *Un dieu cananéen à Tanis, Houroun de Ramsès, Revue biblique*, avril 1935.

Bucher, *Stèles de particuliers à Tanis, Kêmi V.*

Fougerousse, *Etudes sur les constructions de Tanis, Kêmi V.*

Le grand puits de Tanis, Kêmi V.

Goyon, *Trouvaille à Tanis de fragments appartenant à la statue de Sanousrit Ier, no 634 du musée du Caire, Annales du Service des antiquités*, 1937.

La publication va toujours moins vite que la fouille. Le tome VIII de Kêmi sera tout entier consacré à Tanis. Une masse considérable de dessins, d'aquarelles, d'estampages et même de moulages, d'agrandissements photographiques est réunie à la maison de la mission. Nous avons constitué en double exemplaire un fichier où chaque objet a sa fiche individuelle qui contient une description avec tous les renseignements utiles : année et lieu de la trouvaille, matière, dimensions. Pour le public enfin je me suis décidé à rédiger un exposé historique, *le Drame d'Avaris*, qui paraîtra bientôt chez l'éditeur Geuthner et le présent ouvrage, où je me suis attaché surtout à décrire les monuments.

CHAPITRE III

ENCEINTES ET PORTES DU GRAND TEMPLE

I. — La grande enceinte.

Le grand temple occupe au centre du tell le milieu d'un rectangle mesurant à peu près 13 hectares, qu'entoure une puissante muraille de briques crues. Sur les anciens plans, cette muraille est figurée d'une manière fantaisiste. Nous l'avons dégagée en 1932 et 1933. Elle se voit encore assez bien sur les photographies aériennes qui furent prises

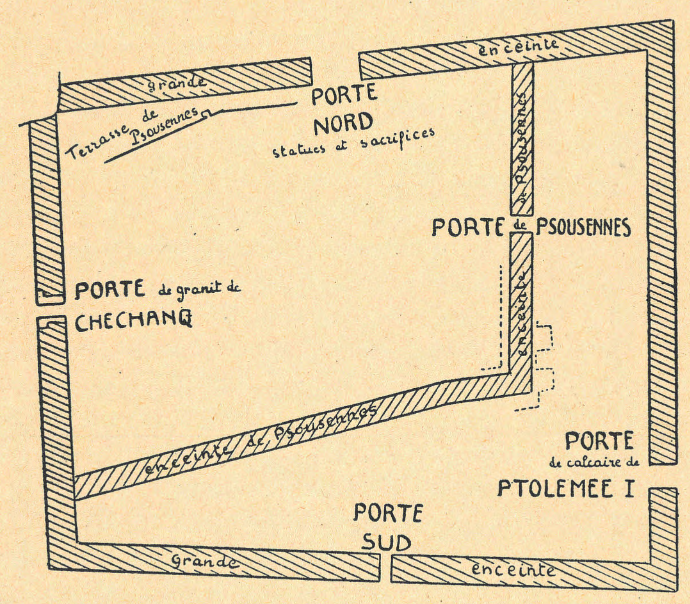


Fig. 3 — La grande enceinte et ses portes (d'après Fougerousse)

deux ans plus tard (pl. I) mais ses contours s'effacent d'année en année. Elle délimite un quadrilatère dont la médiane coïncide exactement avec l'axe des constructions de granit qui passe par la porte monumentale, entre deux bases de colonne restées en place au milieu du temple, et partage le mur du fond en deux parties égales (fig. 3). Nous

décrivons donc cette enceinte avant d'étudier le temple et ses dépendances.

La muraille d'une épaisseur moyenne de 16 mètres, plus large à la base, est constituée par des îlots accolés, tantôt rentrants, tantôt saillants. Les briques des îlots rentrants sont à lits convexes. Celles des îlots saillants à lits concaves (fig. 4). Ainsi l'on obtient l'inclinaison désirée des façades et l'on neutralise les rétractions et dilatations de la brique crue. Ce grand ouvrage de terre est maintenant trop dégradé pour qu'on puisse mesurer sa hauteur. La porte monumentale, à l'ouest, élève sa corniche à environ 11 mètres au-dessus de l'allée. Elle dépassait probablement la muraille d'un mètre ou deux. Des escaliers permettaient sans doute d'atteindre le sommet, mais on n'en a retrouvé aucun vestige.

Les portes sont au nombre de quatre, une par côté. La porte du nord n'est actuellement qu'un trou dans la muraille. Nous y avons découvert en 1929 un assez grand nombre de fragments sculptés. Un colosse de grès représentant Ramsès II, un colosse de granit très fruste, deux lions couchés sur un socle croisant les pattes pacifiquement et tournant la tête de côté décoraient l'extérieur. A l'intérieur, près de l'angle ouest nous avons découvert un sacrifice de fondation : un squelette d'adulte allongé dans le sable, sous les briques, un squelette d'enfant logé dans une jarre qui a la forme d'un gros cigare. Un autre sacrifice de fondation tout à fait identique au premier a été trouvé au milieu même de la porte, près d'une grande cuve en poterie qui contenait peut-être les offrandes destinées aux victimes.

La muraille très dégradée au voisinage de la porte se relève bientôt à droite comme à gauche. L'angle nord-ouest a été éventré juste avant la reprise des travaux par les sabakhin. L'angle nord-est a été trouvé en assez bon état. Les poutres de bois qui s'enfonçaient dans la masse des briques ont subi l'action du feu, mais elles subsistent toujours. En suivant le côté est on rencontre à 265 mètres de l'angle nord-est un ouvrage en pierre et en briques qui re-

couvre une grosse canalisation, puis une excavation large de 13 m. 50, au fond de laquelle se trouvent les restes d'un dallage. C'est tout ce qui subsiste d'une porte de pierre. Tout le surplus a disparu. Si l'exploitation impitoyable qu'ont faite les indigènes pour se procurer de la chaux nous prive d'un monument intéressant nous pouvons du moins reconstituer les phases de la construction mieux que s'il était intact. Le plan primitif ne prévoyait pas d'ouver-

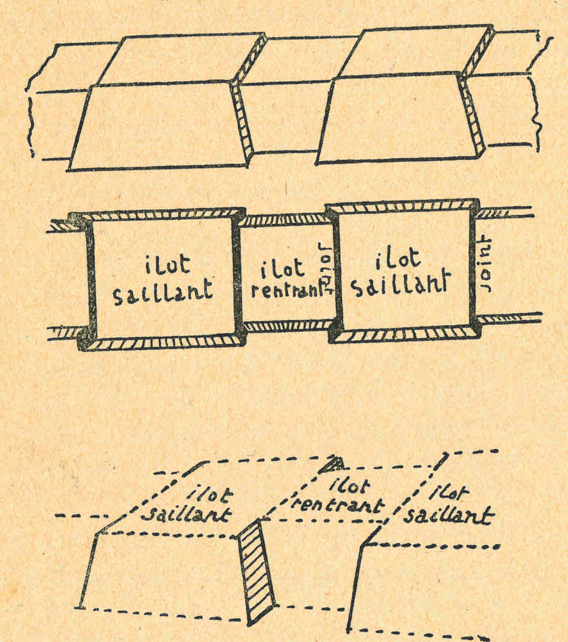


Fig. 4 .— Constitution de la grande muraille (d'après Fougerousse).

ture de ce côté. La porte a été encastrée après coup dans la muraille. On a complètement supprimé un îlot rentrant jusqu'au sable de fondation, ce qui permet d'examiner la muraille en coupe (fig. 5). Puis l'on a construit à chaque angle une sorte de guérite en briques crues afin de mettre en place le moment venu, au niveau du sable et sous la pierre angulaire, les dépôts de fondation destinés à sanctifier l'édifice et à conserver le souvenir du roi qui en ordonna la construction. On fit alors un soubassement haut

de 2 mètres et fort de six assises afin d'atteindre le niveau de l'avenue dallée qui rencontrait la muraille en ce point. Si l'on regarde dans la direction de l'est, on découvre à environ 6 kilomètres un tell d'une certaine importance, le tell Sanhour, premier relai sur la route qui menait à Silê, puis en Asie.

La porte était certainement décorée sur toutes ses faces d'inscriptions et de bas-reliefs, mais il n'en reste absolument rien. Le nom du constructeur, Ptolémée Sôter ne nous est révélé que par les quatre dépôts de fondation trouvés intacts et complets aux quatre angles. Ils se composent à peu de chose près des mêmes éléments : plaquettes minuscules d'or, d'argent, de bronze, de céramique, d'albâtre, de cornaline, de lapis-lazuli et d'autres pierres, briques crues, blocs de résine noire et rouge, ossements d'oiseau ; deux blocs de grès taillés assez grossièrement l'un en forme de croissant, l'autre en forme de brique. Dans chaque dépôt une plaquette de céramique portait des signes qui ont été déformés par la cuisson, si bien que j'ai eu quelque peine à déchiffrer le nom et le prénom du premier Ptolémée.

En déblayant l'avenue, nous avons découvert à 7 mètres au delà de la porte deux lions de granit allongés sur un socle long de plus de deux mètres. Comme les lions de la porte nord ils croisent les pattes de devant et tournent la tête de côté, mais ils sont infiniment mieux conservés. Le moins bon, au nord de l'axe n'a plus d'oreille, mais son compagnon est en parfait état (pl. II). Les pattes et le socle sont les seules parties endommagées. De l'inscription qui faisait le tour du socle ne subsistent que des traces illisibles. On est donc embarrassé pour les dater, car les sculptures qui décoraient l'avenue ne sont pas nécessairement contemporaines de la porte. Le lion au repos est très répandu dans l'art égyptien à la basse époque. Le Musée du Vatican possède un très beau couple trouvé à Rome dans les thermes de Dioclétien, qui date de Nectanébo. Les lions découverts à Byblos par Renan, ceux du musée d'Alexandrie ne sont guère anciens. Les lions du Serapeum datent de l'époque romaine. Toutefois le lion au repos existait dans

l'art égyptien au moins dès le XVe siècle avant l'ère chrétienne. Deux magnifiques spécimens acquis par le Musée britannique portent l'un une inscription d'Aménophis III et l'autre de Toutankhamon. Un troisième lion de ce Musée provient d'Athribis et date de Ramsès II. Les lions de Tanis sont beaucoup plus près des spécimens du Nouvel Empire

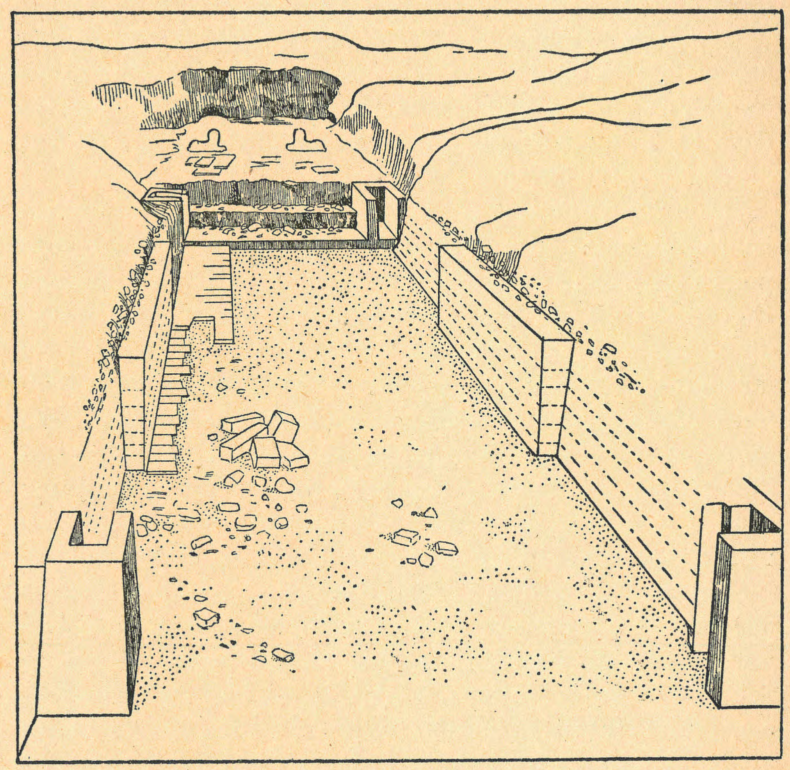


Fig. 5. — La porte de Ptolémée Sôter et l'avenue de l'est. (Dessin de Mlle Ev. Pons, d'après des relevés de Fougerousse).

que des lions de la basse époque. La XVIIIe dynastie n'a laissé aucune trace à Sân, mais on n'y compte plus les ouvrages de Ramsès II. C'est pourquoi j'attribuerais à son règne les deux beaux lions de la porte de l'est et les deux lions frustes de la porte du nord. Il est possible, après tout, que Ptolémée n'ait fait que restaurer une porte qui existait avant lui.

Espérant trouver d'autres statues, nous avons suivi l'avenue pendant une vingtaine de mètres au delà des lions, mais sans succès. Nous n'avons pas été plus heureux du côté opposé. L'avenue se poursuit à l'intérieur de l'enceinte, mais les édifices qui la bordaient près de la porte ont presque entièrement disparu. Nos recherches devront être étendues dans ce secteur.

La porte du sud plus étroite que la porte de Ptolémée a été également habillée de calcaire probablement par Psousennès, car nous avons trouvé deux blocs de ce roi encastrés dans les briques et quelques dalles d'une rue perpendiculaire à l'avenue qui passe par la porte de l'est.

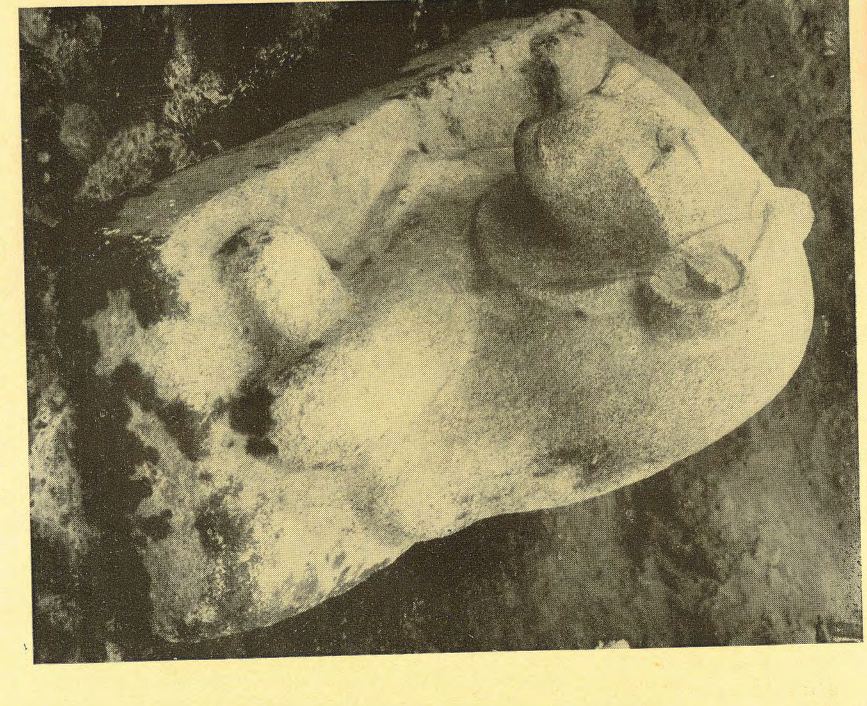
La porte de l'ouest est la plus monumentale de toutes. Elle était bâtie en granit et ses ruines formaient, quand nous avons commencé les travaux, un monticule imposant. Il était aisé de voir que personne avant nous n'avait essayé de mettre de l'ordre dans ce chaos. Petrie s'était contenté de copier les inscriptions visibles sans rien remuer. En 1930 nous avons commencé à traîner les blocs qui n'étaient plus en place sur des emplacements préparés à l'est, au sud, à l'ouest. Leur nombre dépassa cent. Ils pesaient en moyenne 2 ou 3 tonnes et quelques-uns beaucoup plus. Cette opération terminée, la tour nord se réduisait à 5 blocs en place. La tour sud avait mieux résisté. Sa moitié orientale se composait de trois assises, mais l'angle ouest avait été fortement ébranlé. Nous avons dû le démolir pierre par pierre, consolider les fondations, remettre les blocs en place et construire en arrière un mur de protection. Tous les autres blocs ont été mesurés et dessinés sur toutes les faces. Il ne faudrait maintenant qu'un peu de temps et d'argent pour restaurer jusqu'à la corniche la porte monumentale.

C'est un ouvrage du roi Ousirmarê Chechanq, surnommé fils de Bastit, souverain d'On. Les historiens hésitent sur le rang qu'il convient de lui attribuer dans la XXIIe dynastie où alternent les Chechanq, les Osorkon, les Takelot. Nous le rapprochons par hypothèse du second Osorkon qui est aussi fils de Bastit et cessa de régner vers 880. La porte est du type que Champollion appelait *propylon*. Elle consiste

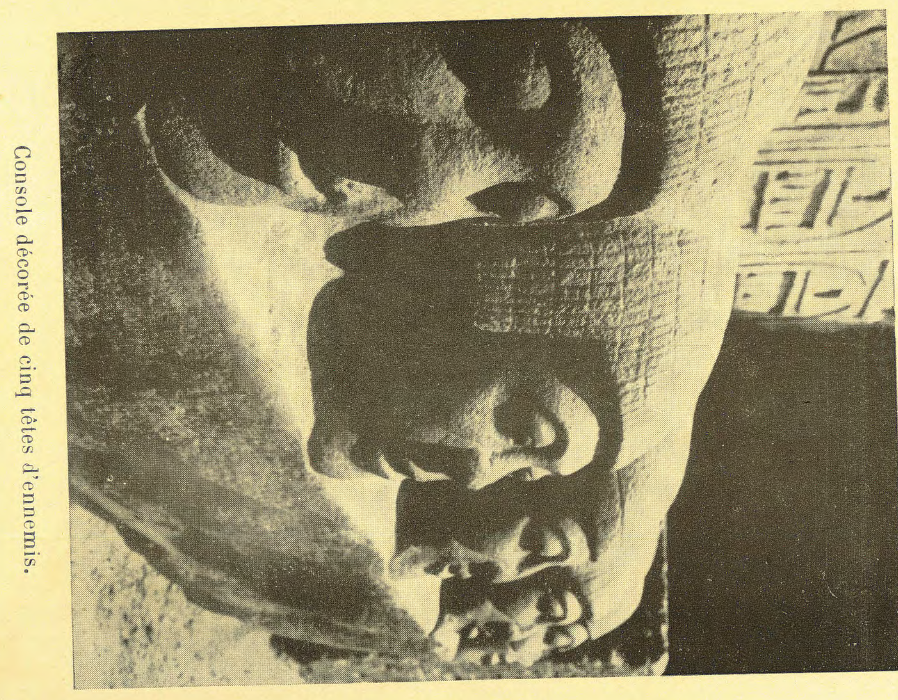


Vue aérienne du Tell de Sân.

PL. II



Un des lions de la porte de l'est.



Console décorée de cinq têtes d'ennemis.

en deux puissantes tours séparées par une allée large de 5 mètres, contre lesquelles viennent buter les murs de briques crues. Les façades sont légèrement inclinées. Chaque tour présente intérieurement deux feuillures qui se font face et déterminent un carré parfait de 5 m. 50 de côté (fig. 6). Un lourd vantail en sapin de Syrie armé de bronze pouvait à volonté se rabattre contre la feuillure de la tour sud ou fermer le passage. Comme à Bubaste les deux tours sont indépendantes et pourvues chacune d'une

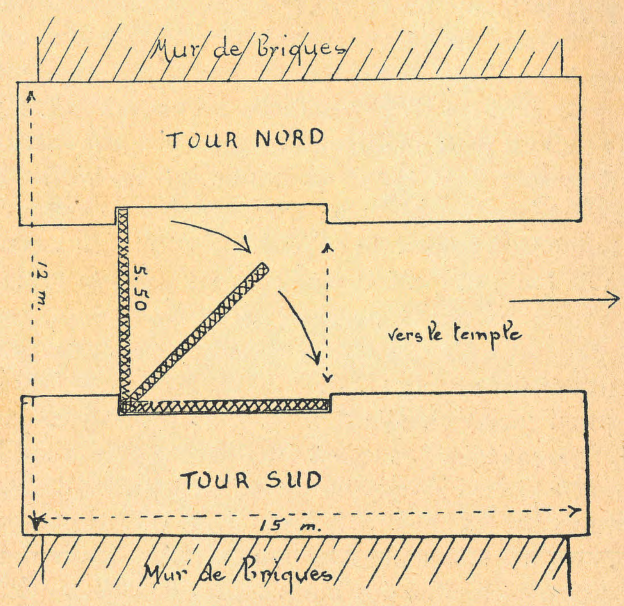


Fig. 6. — Plan de la porte de Chechanq.

corniche au lieu d'être reliées par un linteau, ce qui est le cas de la porte d'Évergète à Karnak. Les façades et les embrasures sont décorées de bas-reliefs disposés sur trois registres de grandeur décroissante. Seule la feuillure de la tour sud, contre laquelle le vantail était rabattu lorsqu'on ouvrait la porte, a été laissée fruste. Ces bas-reliefs, d'une exécution très soignée, représentent Chechanq devant les divinités qui jouissaient de la faveur du roi après avoir supplanté les anciens protecteurs de la contrée : la

triade thébaine, Amon, Mout et Chonsou, Min, un autre dieu du Sud, Sekhmet à tête de lionne et Hathor à tête de vache, la grande Ennéade. On voit aussi les barques sacrées des dieux thébains et les traces d'une inscription en petits caractères dont je n'ai pu tirer un texte suivi.

Les matériaux proviennent en totalité d'anciens monuments. Pas un seul bloc n'est venu directement de la carrière. La magnifique résidence construite trois siècles auparavant par Ramsès II n'était plus qu'une vaste carrière où depuis le début de la XXIe dynastie tous les rois qui avaient besoin de pierres venaient s'approvisionner. Ou bien on les utilisait telles quelles, en remplaçant les cartouches de Ramsès II, par ceux du roi usurpateur, ou bien on les retaillait pour en faire des matériaux de construction. Tel fut le sort d'un géant de granit qui ne mesurait pas moins de 17 mètres de haut. Un gros bloc de la tour nord a été taillé dans le pied du colosse. Le gros orteil a 60 centimètres de long, ce qui fait à peu près dix fois la taille ordinaire. Ajoutons par la pensée le socle et la couronne. Le géant de Tanis n'avait rien à envier à ses frères du Ramesseum et d'Ipsamboul. Près de lui les colosses de Memphis qu'on visite en allant à Saqqarah auraient paru de simples garçonnets. Les lignes du pilier dorsal étaient larges d'un mètre et les hiéroglyphes y ont presque les dimensions des figures sur les bas-reliefs ordinaires. Une pareille statue a dû fournir à elle seule une bonne partie des matériaux. On reconnaît en effet des blocs taillés dans l'épaule, dans le bras ou dans le pagne. Pourtant elle n'a pas suffi. On a utilisé aussi trois stèles du même Ramsès, des architraves, des montants de porte, des obélisques de granit et de grès, des triades de granit, un magnifique linteau en grès où l'on avait représenté la course de Ramsès II devant le dieu Harakhté. Nous avons eu la surprise de trouver en arrière de la tour sud, servant de cale, un grand bloc de grès décoré de cinq têtes de prisonniers, double grandeur, en demi ronde bosse. Ce bloc a fait partie d'une console et l'on voit encore à Medinet-Habou des consoles semblablement décorées de têtes d'ennemis sur les façades du palais et du migdol de Ramsès III. D'autres blocs provenant de consoles sont exposés au musée du Caire. Sur tous, les têtes sont absolument impassibles. Sur le nouveau bloc de Tanis (pl. II) les deux sémites, le libyen, le nubien et le nègre expriment par leurs yeux exorbités, les traits gonflés, la bouche ouverte pour crier, la terreur et la souffrance.

En examinant et en retournant ces précieux vestiges nous avons eu la preuve que Ramsès II, qui avait rouvert toutes les carrières du nord et du sud, ne se privait pas d'utiliser les monuments de ses prédécesseurs. Sur un montant de porte se lisent d'un côté les noms de Ramsès II, de l'autre une inscription de Cheops. Un bas-relief de ce vieux roi a été transformé sous Ramsès II en une architrave. Un autre bloc conserve le nom de bannière de Chephren. La pierre angulaire de la tour sud fut sous Ramsès II une architrave décorée d'une belle inscription nommant des divinités qui furent plus tard chassées de Tanis, Astarté, Seth et Montou. Mais à travers les hiéroglyphes de Ramsès apparaissent les traces de la titulature d'un roi plus ancien, peut-être Neoueserrê de la Ve dynastie. L'architecte de la porte monumentale a réuni des blocs que séparaient quinze siècles d'histoire. Il a aligné côte à côte un linteau qui est l'œuvre du roi Teti de la VIe dynastie et quelques beaux calcaires provenant d'un monument de Chechanq Ier, le fondateur de la dynastie à laquelle appartenait son propre souverain, si bien que la porte monumentale est un véritable abrégé de l'histoire de Tanis jusqu'à la XXIIe dynastie.

L'allée centrale était pavée de blocs énormes, empruntés eux aussi à d'anciens monuments, un socle de Ramsès VI, un montant de porte de Pépi Ier, un obélisque de Pépi II dont Ramsès II avait déjà fait une architrave. De part et d'autre de l'allée on avait dressé sur des fondations hâtivement faites ou refaites des statues. A grande profondeur était enterré un morceau du socle d'une statue qui représentait la mère de Ramsès, la reine Touij.

Les visiteurs passaient d'abord entre deux colosses de Ramsès II, l'un en grès, l'autre en granit noir. Le colosse

de grès, au sud, haut d'au moins 7 mètres représentait le roi debout appuyé contre un pilier, barbe postiche au menton, le *nems* sur la tête et par-dessus le *nems* une double couronne. Le torse est nu. Une large ceinture sous laquelle passe un poignard soutient le pagne à plis. L'image d'une reine est gravée sur le tenon de la jambe gauche. C'est une œuvre de grande allure. Par la beauté du visage et la qualité du modelé elle s'égale aux meilleures statues de Ramsès, celle de Turin exceptée. Le colosse a été renversé, je suppose, par le même cataclysme qui a fait s'écrouler la porte monumentale. La couronne a roulé à une dizaine de mètres et s'est cassée. Par une rare chance le visage et le torse ont peu souffert. Mais les jambes et le socle ont volé en éclats, et il en manque beaucoup.

La statue de granit noir qui faisait pendant au colosse de grès est beaucoup plus endommagée. La couronne est intacte, mais le visage méconnaissable. A en juger d'après les fragments, c'était une très belle œuvre.

A ce couple bigarré faisait suite une paire de colosses monolithes, en granit rose, très exactement semblables, que les inscriptions attribuent aussi à Ramsès II. Le roi debout sur un socle haut d'un mètre s'appuie à une stèle. Il est coiffé de la couronne du sud, porte la barbe tressée, un pagne uni, tient un linge plié dans chaque main. Une figure féminine est gravée sur le tenon, des lignes verticales d'hiéroglyphes sur le socle et sur la dalle. Ces deux statues ont eu un sort commun. Elles ont été brisées au cou, à la taille, aux chevilles, qui sont les parties faibles de toute statue, surtout quand elle est de grande taille. Les morceaux ont plus ou moins souffert. La tête du colosse nord est beaucoup plus belle que l'autre, mais le socle du colosse sud est intact. Ils pourraient être reconstitués et décoreraient dignement l'entrée du temple.

La belle tête du colosse nord ne ressemble guère à la tête de grès. Il est vrai que les innombrables statues de Ramsès ne sont pas sorties d'un atelier unique. Certains visaient à la ressemblance ; d'autres ne s'en souciaient aucunement et reproduisaient un type conventionnel. Ici la dissemblance

s'explique, je crois, par une autre cause. Le colosse de grès et celui de granit noir sont des œuvres originales. Les deux colosses de granit rose ont été usurpés par Ramsès qui a gratté les inscriptions anciennes pour faire graver ses titres et sa louange. Il n'existe pas de preuve matérielle de cette usurpation. Mais les deux têtes de granit rose, qui ne ressemblent à aucune œuvre originale de la XIXe dynastie, s'apparentent à des sculptures du Moyen ou même de l'Ancien Empire, par exemple aux sphinx du Louvre A21 et A23 qui viennent aussi de Tanis.

Tout près de la porte se dressaient deux triades de granit rose. La triade méridionale est tombée face en avant. Les trois têtes brisées dans la chute ont été retrouvées à peu de distance, un peu endommagées, et remises en place. La triade redressée est donc le monument le plus complet de cette région. C'est une grande dalle haute de 4 mètres dont une face a été réservée pour les inscriptions. A la face principale s'adossent trois personnages. Le personnage central est Ramsès II coiffé du nems, orné de la barbe postiche, vêtu d'un pagne plissé qui s'enrichit par devant d'une tête de lionne et de sept uraeus. Il tient par la main ses deux compagnons, Ra-Harakhté à droite, Ptah-Tatounen à gauche. L'artiste a usé ici d'une technique qui devait paraître au temps de Ramsès assez nouvelle. Si l'on détachait le colosse de grès, son vis-à-vis de granit noir, ou les deux colosses de granit rose de leur pilier dorsal, il faudrait peu de travail pour obtenir une véritable statue reproduisant le corps humain sans déformation. On ne pourrait en faire autant de la triade. Les trois personnages portent franchement la jambe gauche en avant ; les têtes ne se détachent qu'à moitié de la dalle de fond. Les corps, les bras, les mains jointes, la jambe droite saillissent à peine de quelques centimètres. Cet ouvrage tient beaucoup plus du bas-relief que la sculpture, mais c'est un bas-relief qui n'obéit plus aux lois ordinaires du bas-relief égyptien, puisque le corps humain est rendu sans déformation. Jusqu'à la XIXe dynastie on n'avait rien vu de pareil. Il était bien arrivé que le sculpteur ait insuffisamment détaché

le personnage du pilier dorsal. C'était timidité ou maladresse. A Tanis, au contraire, un artiste parfaitement maître de son ciseau a réglé d'avance la saillie de chaque partie du corps. Nous verrons d'autres exemples de cette technique presque moderne.

Sur toutes les statues adossées à une stèle les inscriptions sont disposées d'après une règle très stricte. Lignes verticales au dos et sur les tranches. Lignes horizontales sur le devant et les côtés du socle. Les lignes verticales du dos sont divisées en trois zones. Au milieu, les deux cartouches du roi précédés des titres habituels. En haut et en bas des versets célèbrent en termes pompeux, mais vides la gloire du roi. Parfois un nom divin ou géographique attire l'attention.

Au nord de l'allée une autre triade représentait Ramsès entre Khepri et une déesse. Nous ne pourrons la reconstituer. Les maçons de Chechanq l'ont débitée en plusieurs blocs. Dans la tour sud j'ai reconnu le corps de la déesse et sa main que tient la main du roi, ainsi qu'un morceau du socle avec des pieds. Les trois têtes étaient enterrées. Celle du dieu Khepri porte un disque solaire où apparaît en relief un scarabée ailé. La tête du roi conserve des traces de couleurs sur la perruque et sur le diadème.

La porte de Chechanq a duré sans être remaniée jusqu'à la destruction du temple. Elle remplaçait une porte de calcaire de Chechanq Ier, celle-ci une porte de Ramsès II bâtie elle-même sur une porte plus ancienne, contemporaine peut-être de Cheops et de Chephren. A cette porte primitive j'attribuerais un angle de mur trouvé à grande profondeur à dix mètres en avant de l'œuvre de Chechanq. Sous ce mur un double sacrifice de fondation subsiste, écrasé par les matériaux accumulés. Les vestiges de la porte de Ramsès sont assez nombreux : deux pierres d'angle en granit noir, des blocs de grès rouge ornés de grands hiéroglyphes formant une ligne horizontale très près du sol, le fragment de linteau et le bloc aux cinq têtes trouvés dans la tour sud, plusieurs blocs de calcaire. La variété des matériaux et des motifs décoratifs donne lieu de croire que

la porte de Ramsès était plus monumentale que celle de Chechanq et qu'elle présentait à peu près l'aspect d'un migdol cananéen, comme le monument que Ramsès III, imitateur de son illustre aïeul a élevé à l'entrée de son domaine de Medinet-Habou. A quelques mètres au sud de la porte de granit, sous les briques crues du mur d'enceinte on a découvert un massif de maçonnerie en matériaux remployés qui appartient peut-être à la porte de Chechanq Ier dont les blocs mentionnés précédemment sont des pièces détachées. Le jour où la porte de granit sera complètement restaurée, l'espace environnant actuellement encombré pourra être étudié d'une façon plus complète et de nouveaux vestiges éclaireront sans doute l'histoire encore bien confuse de la porte monumentale. Devant l'enceinte, au sud de l'allée nous avons mis au jour des murs et des colonnes de briques cuites et, au nord, quelques beaux blocs de calcaire couverts d'hiéroglyphes, restes d'un édifice de l'époque ptolémaïque.

II. — La muraille de Psousennès.

Le domaine de Ramsès, beau rectangle clos d'un puissant mur, a paru trop vaste aux rois de la XXIe dynastie qui l'ont réduit à peu près de moitié. Ce nouveau domaine est limité à l'ouest et au nord par les anciens murs de Ramsès, à l'est et au sud par des murs plus récents qui datent de Psousennès Ier, dont le nom est imprimé sur toutes les briques, celles du parement et celles de l'épaisseur. Le nouveau mur est se trouve à 300 mètres du mur ouest. Sa longueur est seulement de 200 mètres. Au milieu il est percé d'une porte dont la construction s'accompagna comme aux époques anciennes d'un double sacrifice humain. Le nouveau mur sud est d'abord parallèle au mur nord et à l'axe pendant une quarantaine de mètres, puis il change légèrement de direction et rencontre le mur ouest à 100 mètres au sud de la porte de Chechanq (fig. 3). On ne s'est pas contenté de cet ouvrage qui en réduisant le domaine royal le rendait plus facile à défendre. Le tronçon occidental du

mur nord a été doublé intérieurement par un talus qui est aussi l'œuvre de Psousennès. Le mur est de Psousennès a été doublé extérieurement par un autre mur présentant des rentrants et des saillants. Quelques sondages nous ont fait constater que ce système défensif se prolongeait le long du mur sud.

Le domaine de Ramsès, lieu de plaisance d'un roi qui n'avait rien à craindre ni de ses sujets, ni de ses voisins s'est donc transformé un siècle et demi après la mort de ce grand roi en une véritable forteresse. Les nouvelles défenses couvrent plus d'un hectare de l'ancien domaine, qui comprendra désormais deux parties bien distinctes : le domaine royal formant un quadrilatère irrégulier où l'on pénètre par la porte de Chechanq et la porte nord ; une sorte d'équerre limitée par les murs est et sud de Ramsès et par les nouveaux murs de Psousennès. Cette équerre communique avec l'extérieur par la porte de Ptolémée Sôter et la petite porte sud et avec le domaine proprement dit par la porte de Psousennès.

CHAPITRE IV

LE GRAND TEMPLE

I. — La colonnade.

Aussitôt franchie la porte de Chechanq on se trouve dans une assez vaste cour autrefois dallée, limitée au fond par le premier pylone du temple, à droite et à gauche par des constructions de briques. Elle est momentanément encombrée par des blocs tombés des registres supérieurs de la porte que nous espérons un jour remettre en place. Nous y conservons les blocs intéressants qui ne jouent pas un rôle essentiel dans la construction, les fragments de Cheops, de Chephren et de Pépi, un beau bas-relief et un obélisque en grès de Ramsès II, ainsi que d'autres fragments que nous ne savons trop où placer. Un fragment de calcaire appartient à une colonne de grand module qui date de Psousennès ; un granit à un pilier carré auquel s'adossait une statue colossale. La cour fut peut-être au temps de la splendeur de Tanis bordée de portiques soutenus par des colonnes ou par des piliers. Un petit bloc de calcaire est joliment décoré de deux femmes symbolisant des domaines ou des villes, semblables à celles qu'on voit en grand nombre dans les tombeaux et les temples funéraires de l'Ancien Empire. Quelques éclats de pierre portent des hiéroglyphes qui semblent dater de cette époque. L'un est précieux, car il contient l'idéogramme du dieu Seth. Malheureusement les constructions de calcaire, quand elles étaient exposées à la vue, ont été exploitées d'une manière si impitoyable qu'on ne peut s'attendre à en trouver autre chose que des fragments.

L'allée centrale, qui, traversant la cour, allait de la porte au premier pylône, était bordée de colonnes de granit hautes de 11 mètres. Une seule de ces colonnes est intacte, mais les hiéroglyphes et les personnages qui l'habillaient sont maintenant peu lisibles. Une seconde colonne qui avait été réparée dans l'antiquité est complète et le décor géné-

ralement en bon état. D'une troisième nous n'avons que le chapiteau et le premier tiers du fût. Une quatrième est réduite au chapiteau. Les bases sont seulement au nombre de deux. Les architraves ont disparu. Au moins l'une d'entre elles a été utilisée dans la porte de Chechanq. Avec ces seuls éléments il ne paraît pas possible de restituer la colonnade dont l'aspect a certainement varié au cours des âges et nous nous contenterons d'indiquer les caractéristiques de ces colonnes et d'y noter les traces que certains événements y ont laissées. Hauteur totale : 10 m. 95 dont 3 m. 05 pour le chapiteau. Diamètre à la base : 1 m. 43.

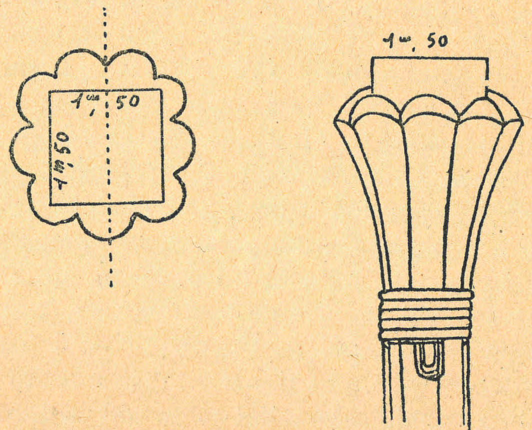


Fig. 7. — Chapiteau d'une colonne palmiforme (d'après Fougerousse).

Le côté de l'abaque est long de 1 m. 50. Le chapiteau est à neuf palmes. La nervure de l'une des palmes est située sur la médiane de l'abaque qui, à l'opposé, rencontre l'intersection des palmes nos 5 et 6 (fig. 7). Les palmes sont entourées à la base par un lien qui fait cinq fois le tour du fût et se noue sous la palme axiale.

Les colonnes ont été habillées par Ramsès et son successeur Merenptah d'inscriptions et de figures disposées suivant un plan très précis (fig. 8). Une zone centrale que les hiéroglyphes remplissent entièrement séparent deux zones où les pleins alternent avec les vides. Cette zone centrale est divisée en plusieurs tableaux encadrés par le ciel,

la terre et deux sceptres (fig. 9). Dans ce cadre on voit ordinairement le nom de bannière suivi des deux cartouches faisant face à une ligne où il est dit que le roi est aimé d'une divinité. Le nom de la divinité souvent écrit par un idéogramme est toujours en haut de la ligne, en face du faucon qui surmonte la bannière du roi. L'écriture hiéro-

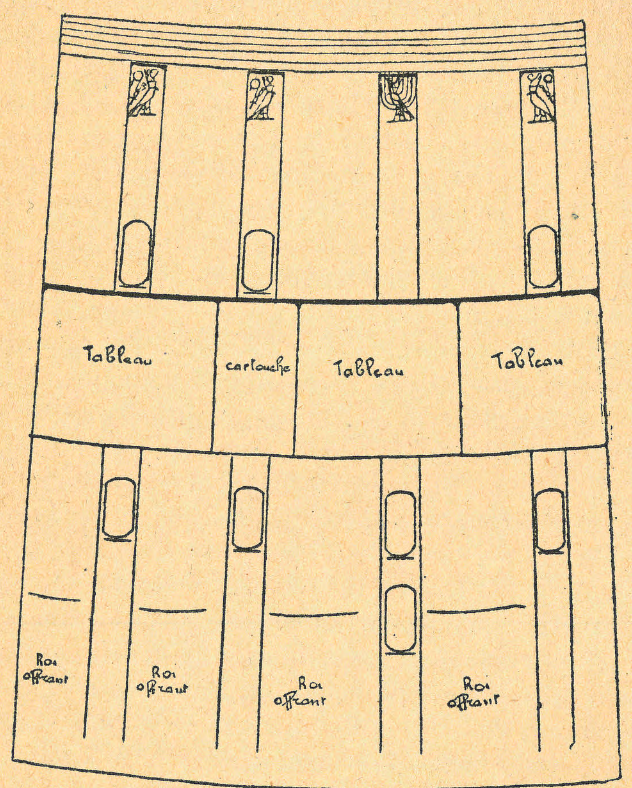


Fig. 8. — Disposition des hiéroglyphes sur les colonnes palmiformes.

glyphique se prête à ces ingénieuses combinaisons où la disposition des hiéroglyphes dit mieux qu'un discours que le roi se présente au dieu pour recevoir de lui la vie ou d'autres dons. Les deux autres zones sont occupées par quatre lignes verticales séparées par autant de vides. On y lit au complet la titulature du roi et des épithètes qui

glorifient sa piété, sa puissance, son courage et pour finir lui attribuent l'amour des dieux, spécialement des dieux qui protégeaient la résidence et les localités voisines. Tout était réglé par des principes rigoureux, la place de chaque titre et le sens des hiéroglyphes. Sur deux lignes les hiéroglyphes regardent vers la gauche, sur les deux autres vers la droite. La ligne située sous la palme axiale était considérée comme la plus importante. On y trouve les épithètes les plus originales. Les trois autres ont une rédaction plus uniforme. Le nom de la divinité seul varie de l'une à l'autre. La zone supérieure contient deux éléments de la titulature, le nom de bannière et le premier cartouche. La zone inférieure débute par le second cartouche « le fils du Soleil Ramsès-Miamoun », que suit une phrase relative « qui a fait en monument de lui pour son père le dieu N de [la ville de] Ramsès-Miamoun ». Une dernière épithète « aimé de... seigneur de... » termine le discours. Il n'est pas sans intérêt, bien que les inscriptions soient très incomplètes, de noter quels sont les dieux dont l'amour est promis au roi. Seth est mentionné cinq fois, Ptah deux fois, Harakhté une seule, ainsi que Banebded, le bélier de Mendès.

Comme le diamètre à la base est sensiblement plus grand qu'à la naissance des palmes l'espace qui sépare les lignes est plus large en bas qu'en haut. Au temps de Merenptah on s'est avisé qu'on pourrait graver entre les lignes consacrées à la gloire de Ramsès quatre figures de son successeur offrant des vases ou des pains. Plus tard on a martelé l'idéogramme de Seth ou du moins sa tête. Nous constaterons que cette mutilation a été générale à Tanis. On a martelé aussi la seconde moitié du cartouche de Ramsès-Miamoun, en faisant disparaître le groupe *mś-św*, mais laissant subsister les deux dieux Râ et Amon assis vis-à-vis l'un de l'autre dans le haut. On n'a pas osé porter sur les idéogrammes divins une main sacrilège, mais il semble qu'on ait voulu nier que Ramsès ait été le fils de l'un et l'aimé de l'autre. Nous ignorons si cette mutilation est contemporaine de l'affront fait au dieu Seth. On en voulait beaucoup plus au dieu qu'au roi, car les grandes colonnes

de l'entrée sont avec celles du temple de l'est les seuls monuments de Tanis où l'on se soit attaqué à Ramsès et la mesure n'a pas été générale, même dans ce secteur. Ces ennemis de Ramsès le traitaient comme il avait traité lui-même d'anciens rois. On voit très bien sur les colonnes que les inscriptions de Ramsès ont été gravées par-dessus des inscriptions plus anciennes. Les colonnes sont donc antérieures à la XIXe dynastie. Elles comptaient même de nombreux siècles lorsque Ramsès se les appropria. Les proportions, le nombre des palmes, le quintuple lien avec la retombée sous la nervure médiane sont communs aux co-

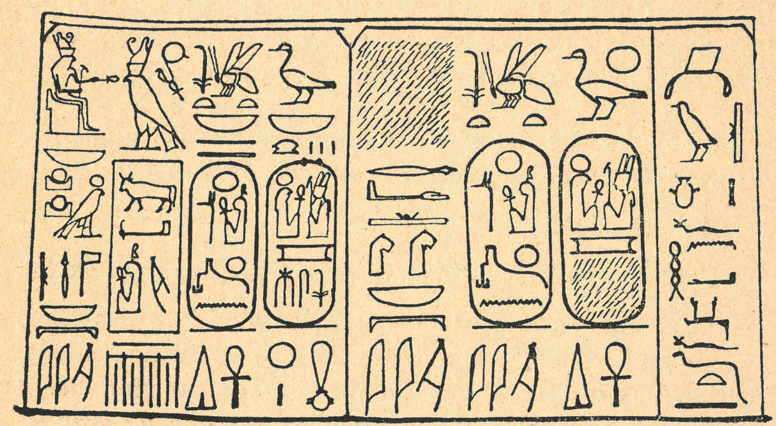


Fig. 9. — Tableaux décorant la partie médiane d'une colonne.

lonnes de Tanis et à celles de Sahurê et d'Ounas. Ces colonnes sont le legs magnifique du temple élevé à Sân par les rois de l'Ancien Empire.

Un peu au nord de la colonnade Flinders Petrie a découvert un beau puits en calcaire mesurant 3 mètres de diamètre et profond d'une dizaine. On descendait pour aller chercher de l'eau un escalier droit de 21 marches qui se continuait à l'intérieur par un escalier en spirale, très étroit, de 20 marches, qui permettait d'atteindre les plus basses eaux. Vainement nous avons creusé à l'endroit indiqué sur le plan de Petrie pour remettre le puits à découvert. Les pierres ont été enlevées après le départ de l'archéologue

par les indigènes pour alimenter les fours à chaux. Au moins jusqu'à 4 mètres du sol actuel il n'en reste aucun vestige. Les découvertes archéologiques ont souvent en Égypte de fâcheuses conséquences, si l'on n'organise une surveillance immédiate.

A quelques mètres des colonnes, au sud, nous avons découvert les maigres vestiges d'un édifice qui paraît s'enfoncer dans le talus encore non exploré. Ce sont deux murs parallèles en gros blocs remployés où se lisent les noms de Ramsès et de Merenptah. Quelques pierres intéressantes étaient tombées dans l'intervalle. Une base de colonne en grès du Mokattam, qu'entoure une inscription hiéroglyphique composée de deux versets qui partent des cartouches royaux et se rejoignent à l'opposé. Le texte de droite signifie :

Le premier fils royal de son ventre, divin fils aimant le dieu, scribe royal, préposé à la cavalerie Prâhirounemef.

Celui de gauche :

Le royal... Prahirounemef, juste de voix dans On de Râ.

Ce personnage était déjà enregistré au Livre des Rois, avec le numéro 5, dans la nomenclature des fils de Ramsès. Il n'est pas le seul à se parer du titre de premier fils. Il y eut sans doute autant de premiers fils que de grandes épouses royales. Ce prince eut une dévotion spéciale pour le dieu Râ seigneur d'On. Les dieux d'Héliopolis étaient très en faveur dans la résidence de Ramsès.

Les fenêtres sculptées sont connues par des représentations anciennes. Nous n'en possédons pas beaucoup en original. C'est ce qui fait la valeur de deux fragments des cartouches de Merenptah ajourés pour servir de fenêtres. Il semble que nous soyons ici sur l'emplacement d'un temple ou d'un palais construit en souvenir ou à l'usage des fils royaux. Cet édifice a été refait à la basse époque. En le déblayant nous avons recueilli plusieurs petits bronzes, un Min, un Osiris en bon état, un vase peint et une assez grande quantité de moules en terre cuite destinés à produire en série des amulettes, des divinités, des ornements,

des hiéroglyphes ou parties d'hiéroglyphes. Ces objets datent de la basse époque ; ils n'en sont pas moins fort jolis pour la plupart.

II. — Les grands murs du temple.

Le temple occupe un rectangle long de 250 mètres et large de 80, limité à l'ouest par un pylône et sur les trois autres côtés par un mur de calcaire épais de 4 m. 50. Pylône et murs ont été sévèrement exploités par les fabricants de chaux, comme le prouvent les scories et les fours qu'on rencontre au voisinage. D'avoir retrouvé la dernière assise du mur est conservée d'un bout à l'autre et quelques blocs de la seconde nous paraît une bonne fortune. Quand on l'eut entièrement dégagé (pl. III), nous avons pensé aux dépôts de fondation qui nous attendaient sous les deux pierres d'angle. Au sud il n'y avait rien, mais au nord une guérite était ménagée dans le mur de briques qui accompagne

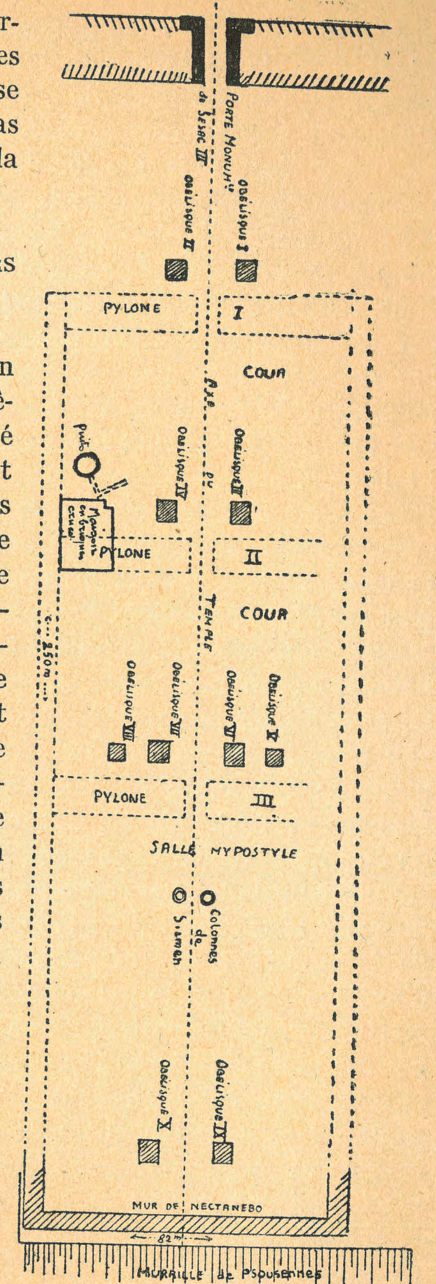
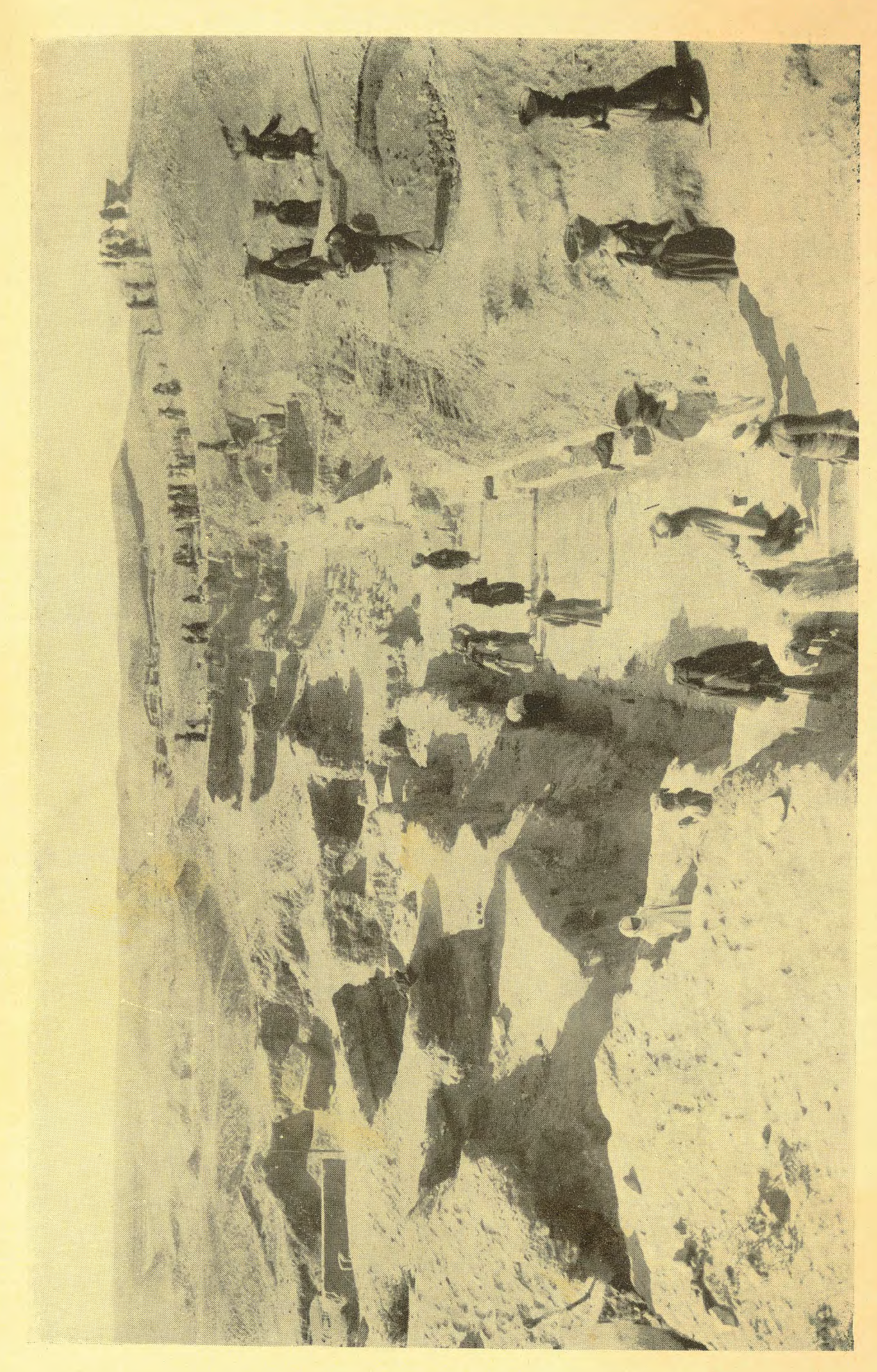


Fig. 10. — Plan du grand temple (d'après Fougerousse).

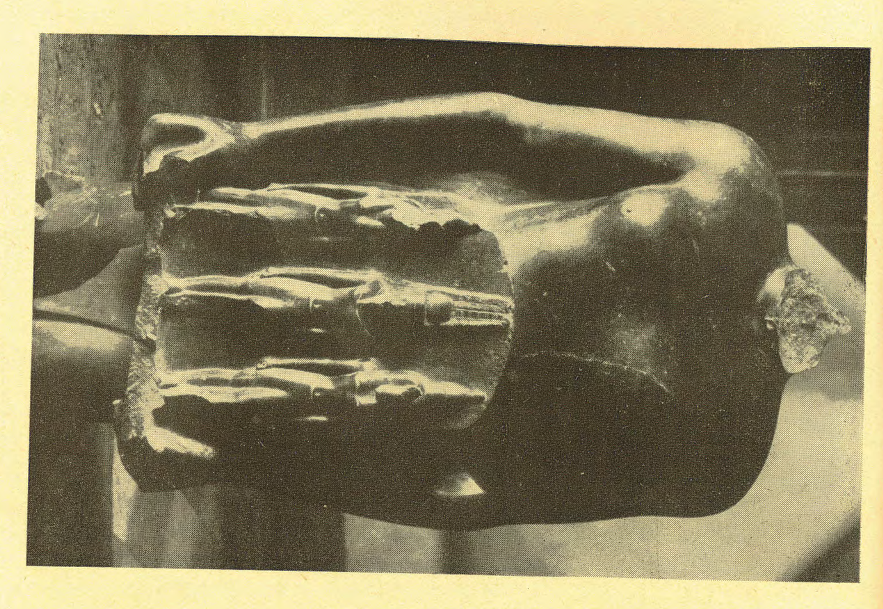
le mur de pierre et nous avons retiré du sable le dépôt intact dont la pièce essentielle était une plaquette de faïence gravée au nom de Nectanebo, le prédécesseur d'Alexandre. Nous ne nous attendions pas à trouver un roi très ancien, mais un bloc détaché où se lisait le cartouche de Siamon nous autorisait à attribuer le mur à la XXIe dynastie. Après que Psousennès eut construit sa grande muraille de briques en travers de la résidence, il était, semble-t-il, nécessaire de clore le temple de ce côté par un mur de pierre. Mais nous commençons à nous familiariser avec l'idée que les monuments de Tanis ont été faits, détruits et refaits avec les mêmes matériaux non pas une fois, mais plusieurs fois entre la IVe dynastie et les Ptolémées.

Les murs latéraux ont été exploités plus radicalement encore que le mur du fond. A une quinzaine de mètres de l'angle les blocs cessent brusquement et ne reparaissent plus (fig. 10). Cependant l'on peut suivre dans le sable la trace du mur méridional sous la forme d'une longue traînée blanchâtre qui prolonge exactement ce qui reste du mur. Ce sont les éclats de calcaire produits lorsqu'on a ravalé et décoré les murs, ou peut-être quand on les détruisait pierre par pierre, qui ont laissé ces traces. Le pylône de la façade a été également détruit, comme le dit Mariette, jusqu'aux fondements. Cependant les carriers ont abandonné sur place quelques blocs de calcaire et laissé sans le détruire un assez large tronçon de l'allée centrale. Un gouverneur de Tanis qui exerça ses fonctions sous Ptolémée X se flatte d'avoir reconstruit le pylône de calcaire. Il dut pour cela mettre de côté les matériaux de l'ancien pylône, délimiter par des murs de briques l'espace où s'élèverait le nouveau, constituer un matelas de sable bien plan et enfin construire. Nous avons retrouvé quelques tronçons de ces murs de briques et même quelques blocs de la dernière assise en place, mais aucun bloc du parement ne nous est parvenu. A peine voit-on sur des éclats, un fragment de signe ou un trait gravé.

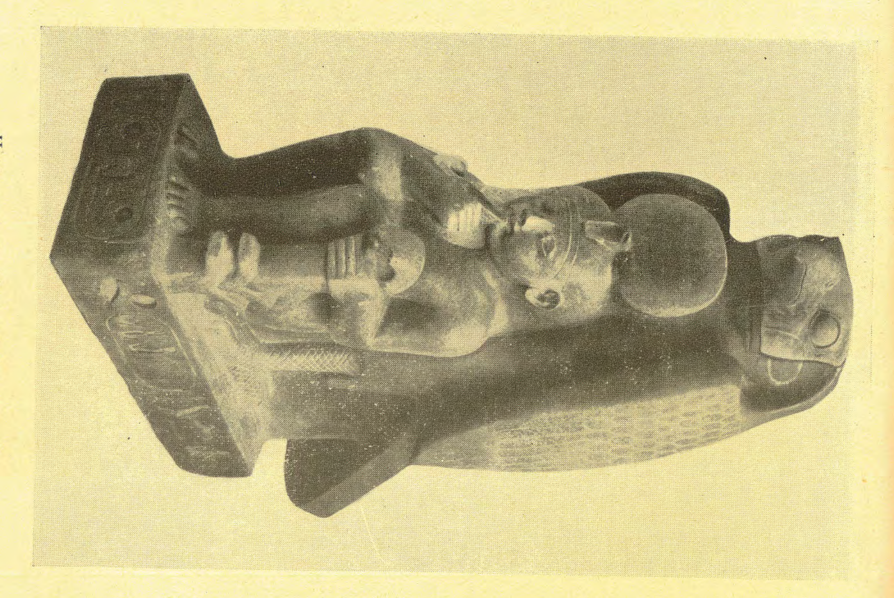
Devant le pylône se dressaient deux obélisques hauts



Le fond du temple.



Panemerit, gouverneur de Tanis.



Houroun protégeant Ramsès II.

seulement avec la base et le pyramidion de 13 mètres et demi. L'obélisque I a son pyramidion dégradé. Il est cassé près de la base (fig. 11). L'obélisque II est cassé par le milieu. La cassure est franche, les arêtes vives et le pyramidion, très acéré, presque intégralement conservé. La pointe en était couverte d'un capuchon de métal, dont l'existence est prouvée par les trous creusés dans le granit. Sur les quatre côtés des deux obélisques le décor consiste en un tableau carré qui se loge dans la partie inférieure du pyramidion et, sur le fût, en une longue ligne verticale. Les tableaux assez frustes montrent le roi agenouillé devant un dieu. Les lignes verticales commencent par le nom de bannière et les cartouches de Ramsès. Dans la partie centrale, des épithètes exaltent le courage et la force invincible de Ramsès. A la fin encore un cartouche. Voici la traduction du centre des lignes.

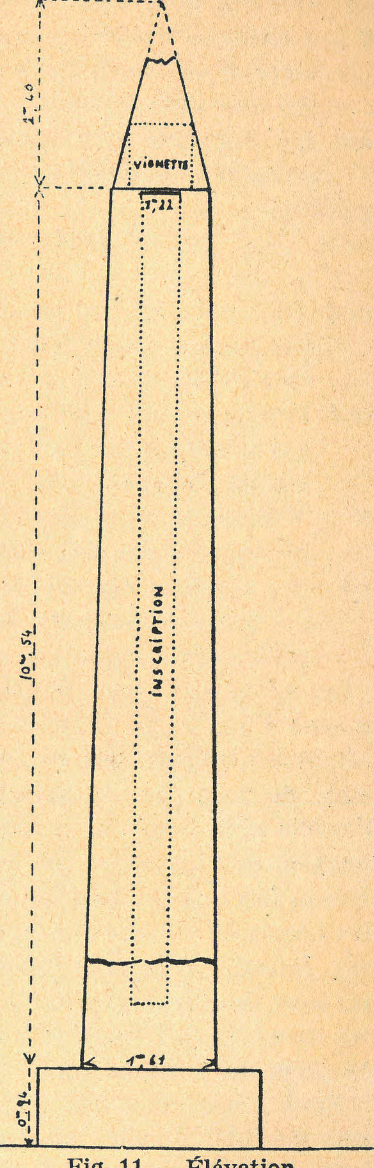


Fig. 11. —Élévation de l'obélisque I (d'après Goyon).

OBÉLISQUE I

ouest Jeune de vaillance, fort de bras, Montou vaillant, Taureau...

sud Cœur vaillant dans le combat, Montou parmi les troupes, nourrisson d'Anta, taureau de Seth,

est Le lion fascinateur, le tempétueux, qui domine la terre des Chasou, qui a conquis la montagne de Seïr par son bras vaillant,

nord Qui écrase la terre des Asiatiques, domine les Neuf Arcs, réduisant toute nation au néant.

Obélisque II

ouest Tout puissant comme Seth, Taureau dans Retenou, conquérant toute terre par son bras et rapportant en Égypte,

nord Perspicace au combat, premier parmi les troupes, qui a conquis par vaillance la terre de Nubie et soumis les Tehenou,

est Vaillant comme Montou, Taureau fils de taureau, piétinant toute nation et massacrant ses habitants,

sud Ses victoires comme [celles de] Seth sont sur toutes les contrées. La terreur se lève sur le champ de bataille, car Montou est sur sa droite.

Les adversaires que Ramsès se flatte d'avoir mis à mal, ce sont d'une façon générale les Asiatiques et plus spécialement les Chasou. Ses exploits ont pour théâtre la montagne de Seïr, dans le pays d'Edom, le Retenou, mais il n'oublie ni la Nubie ni la Libye. Il se compare au lion, au taureau, par imitation des Sémites qui assimilent volontiers la force de Baal à la force d'un taureau et appliquent des cornes de taureau sur la tiare de leurs dieux et de leurs rois. Parmi les dieux il invoque surtout Montou et Seth, qui sont des dieux guerriers, mais aussi les plus asiatiques des dieux égyptiens. Il a un faible pour Anta qui vient du pays de Canaan.

Nous avons remarqué plus haut que sur les colonnes le sens des hiéroglyphes était réglé par une loi rigoureuse. Cette loi s'observe sur les obélisques. Si l'on déploie par la pensée les quatre côtés, on voit que les hiéroglyphes de deux lignes consécutives regardent à droite et sur les deux

autres à gauche. Quand les obélisques étaient dressés, le visiteur placé sur l'allée centrale se sentait observé par les faucons de la bannière royale aussi bien à l'entrée qu'à la sortie. Quand le visiteur entrant dans le temple se trouvait entre les obélisques, le faucon royal lui montrait le fond du temple. Cette règle est observée d'une façon très générale. Retournons en arrière dans l'embrasure de la porte monumentale. Près de l'entrée le roi et le dieu sont représentés l'un en face de l'autre, des deux côtés. Le roi

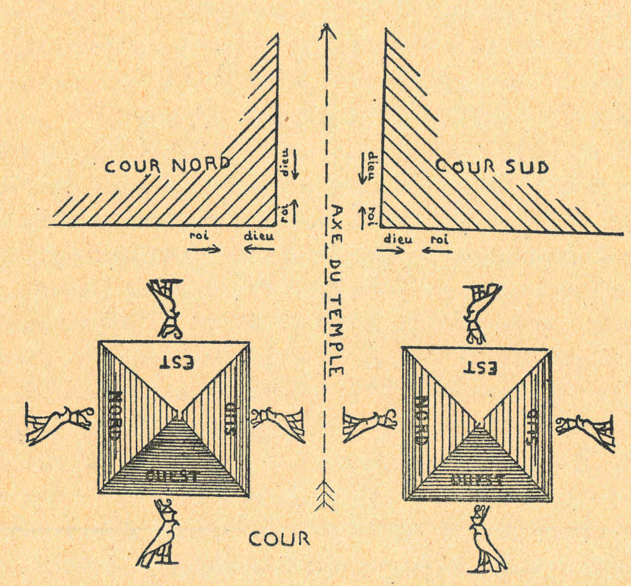


Fig. 12. — Le sens des hiéroglyphes sur les obélisques et les pylônes.

est toujours tourné vers le temple et le dieu regarde toujours vers l'extérieur (fig. 12).

III. — La première cour.

Au premier pylône succède une cour assez vaste bornée au nord et au sud par les deux longs murs, au fond par la façade du second pylône qui a été tout aussi maltraité que le premier. En réalité son existence et sa position sont mieux

attestées par les bases de la seconde paire d'obélisques qui précédait sa façade de 4 ou 5 mètres que par quelques blocs oubliés dans le sable. Ces bases reposaient sur une fondation en granit dont les éléments ont été dispersés par la chute de l'obélisque. Les centres de ces deux groupes situés sur une perpendiculaire à l'axe et à égale distance de celui-ci indiquent avec une très grande exactitude l'emplacement des deux bases, mais à une époque assez tardive car les blocs utilisés pour ces fondations furent pris à une construction de Ramsès.

Les obélisques III et IV faisaient briller la pointe de leur pyramidion à environ 18 mètres du sol. Ils sont donc sensiblement plus grands que les deux premiers. Dans le pyramidion les deux cartouches de Ramsès sont gravés sous le disque solaire flanqué de deux uraeus. En haut du fût une vignette représente le roi agenouillé devant un dieu assis. Puis vient une longue ligne verticale, à laquelle fait suite un tableau à deux personnages, le roi et un dieu qui sont debout tous deux. Ramsès qui a tant usurpé de monuments du passé pensait que les siens ne seraient peut-être pas épargnés par ses successeurs. Il a pris la précaution de faire graver très profondément les hiéroglyphes dans le granit. De plus il a inscrit ses cartouches sur la face inférieure des obélisques. Si quelque usurpateur osait effacer ses noms et s'approprier ses épithètes, une inscription invisible rétablirait les droits de la vérité. L'obélisque IV est l'un des mieux conservés du temple de Tanis, malgré la cassure qui le partage en deux tronçons et son pyramidion émoussé. L'obélisque III a des parties admirables, mais il est cassé en plus de douze morceaux. La restauration de ces belles aiguilles transformerait complètement le site.

La cour était encombrée, quand nous avons commencé nos travaux, par d'énormes tas de terre dont nous ne nous sommes pas encore entièrement débarrassés. Nous avons principalement exploré la moitié méridionale. Contre le pylône s'appuyait un petit édifice de calcaire fin, réduit par les fabricants de chaux au dallage. Il serait à peine utile de le mentionner si nous n'avions trouvé dans son voisinage immédiat un nombre considérable de fragments sculptés ou gravés et plusieurs morceaux de premier ordre. La pièce capitale appartient à une statue en pierre de bekhen, un schiste noir susceptible d'un poli admirable que les Égyptiens trouvaient à trois jours de Coptos, entre le Nil et la mer Rouge. Elle représente un gouverneur de Tanis, nommé Panemerit, qui tient à deux mains contre son corps une stèle cintrée décorée par trois divinités, Amon entre Horus et Thot (pl. IV). La statue est cassée au cou et un peu au-dessus des genoux. Nous avons eu la chance de retrouver à petite distance un morceau du socle avec les deux pieds, puis un petit fragment du tenon. Il nous manque les jambes des genoux aux chevilles et aussi la tête dont nous n'avons pu retrouver le moindre fragment. Le pilier dorsal a été traité en forme d'obélisque. Sur le pyramidion le disque ailé éclaire une scène religieuse. Panemerit salue Amon assis sur un siège carré, coiffé du mortier à plumes, tenant sceptre et signe de vie. Une longue inscription d'abord en lignes horizontales, puis en lignes verticales qui couvrent également le côté gauche du tenon, nous fait connaître les fonctions remplies sous Ptolémée X par Panemerit, les constructions qu'il a entreprises ou restaurées, sa piété envers les dieux de Thèbes et de Mesent, sa haine des gens qui font ce que les dieux abominent, en récompense de quoi il obtint de construire sa maison sur le parvis du temple. S'adressant aux vivants il les prie d'honorer son *ka*, son génie et d'escorter sa statue. Comme pour obéir à cette invitation, tous nos ouvriers se formèrent en cortège, hissant des lambeaux d'étoffe au bout d'un bâton, battant des mains et poussant des acclamations pendant qu'on transportait la statue du temple au magasin.

Une autre statue de Panemerit a été trouvée près de ce petit édifice. Elle est aussi en pierre de bekhen et d'un modelé admirable, mais elle est beaucoup moins complète. La tête manque, mais aussi tout le bas du corps. Panemerit tenait dans sa main gauche une statuette d'Horus et levait la main droite en signe de respect. Les bras sont dé-

tachés du corps, ce qui est fort rare pour les statues de pierre de l'ancienne Égypte, auxquelles les tenons des bras et des jambes enlèvent toute légèreté. Les lignes horizontales et le haut des lignes verticales gravées sur le pilier sont bien conservées, mais il manque trop de ces dernières pour qu'on puisse tirer grand parti de cette seconde biographie de Panemerit.

Un peu à l'est de ce petit édifice, l'on aperçoit les premières marches d'un escalier souterrain qui dessert un beau puits de calcaire mesurant 5 mètres de diamètre et profond de 11. Autrefois une petite construction désignait l'entrée de l'escalier. Les visiteurs du temple y trouvaient un zir toujours plein d'eau fraîche. Cette construction est aujourd'hui ruinée. Les murs qui protégeaient l'escalier, complètement anéantis au début, s'améliorent à mesure que l'on descend et sont intégralement conservés à partir de la vingtième marche, avec leur plafond. A la vingt-quatrième marche, après un palier de repos, l'escalier change de direction. On descend encore 22 marches et l'on entre dans le puits où l'on peut encore continuer à descendre au moyen d'un escalier en fer à cheval. Le puits se rétrécit alors et forme trois cuvettes de plus en plus petites qui mesurent respectivement 2 mètres, 1 m. 20 et 0 m. 40 de diamètre (fig. 13).

Le puits était entièrement comblé. Lorsque nous eûmes atteint, en le vidant, le palier de l'escalier en fer à cheval, l'eau très claire, mais salée commença à remonter et ralentit l'évacuation de la boue mélangée à des tessons de poterie. Nous avons pu néanmoins atteindre le radier et photographier le puits à peu près vide, mais dès le lendemain l'eau remplissait les cuvettes, puis elle recouvrait tout l'escalier en fer à cheval et même le palier. Son niveau est resté constant. Dans l'antiquité il devait en être autrement. Le niveau de l'eau changeait suivant les saisons. Le palier et l'escalier en fer à cheval permettaient en tout temps d'emplir les jarres commodément, sans tâtonnement et sans souiller l'eau. On pouvait aussi sans utiliser l'escalier faire monter l'eau à l'extérieur au moyen d'un *chadouf*.

En haut du puits deux fortes consoles font saillie sur le vide. Elles soutenaient une plate-forme où s'installait l'homme chargé de la manœuvre qui vidait son récipient dans un caniveau encore visible au début. Par ce canal, l'eau arrivait jusqu'à un bassin de pierre voisin de la porte de Chechanq.

Un morceau de corniche décoré du cartouche de Chechanq I[er] a été trouvé contre la margelle du puits. Il appartenait peut-être à la construction bâtie au bout de l'esca-

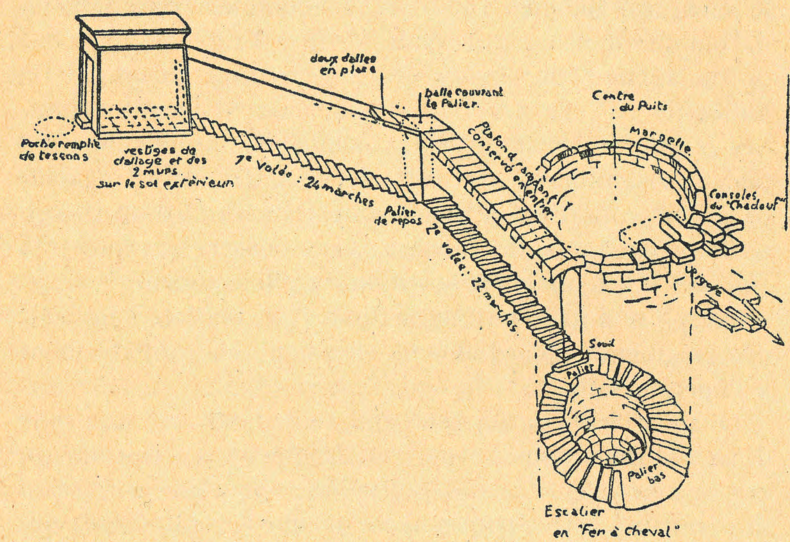


Fig. 13. — Le puits du grand temple. Vue perspective (d'après Fougerousse).

lier, mais ce n'est pas évident. Nous ne pouvons donc pas dater le puits. Durant ce travail nous avions l'espoir de recueillir quelques fragments intéressants. Notre butin a été maigre : un fragment de stèle avec quelques signes et un morceau du tenon d'une statue en pierre de *bekhen*, comme les statues de Panemerit. Par contre, entre le puits et le petit édifice de calcaire, nous avons eu l'heureuse surprise de découvrir de nombreux fragments sculptés dont on semblait avoir voulu se débarrasser en les enterrant dans un trou. Si tous ces fragments avaient été en calcaire,

l'on pourrait soutenir qu'après avoir rassemblé et cassé les objets pour faire de la chaux, l'entrepreneur avait interrompu la fabrication avant l'épuisement des matériaux. Mais plusieurs fragments sont en grès ou en granit. A Tanis comme ailleurs les fragments d'un monument disparaissent quelquefois très loin du point de départ. Près de l'axe du temple, mais à 150 mètres du puits, Mariette a découvert autrefois deux morceaux importants d'une inscription que fit graver dans le granit à Tanis, et en divers autres lieux, le jeune roi éthiopien Taharqa, pour commémorer une inondation miraculeuse qui avait fertilisé l'Égypte au début de son règne et le voyage de sa mère tout au long de la vallée du Nil. Tout un pan du monument faisait défaut. Six fragments de granit dans la nouvelle trouvaille comblaient en grande partie cette lacune. Un autre fragment de granit appartient à un naos de Ramsès II d'un travail parfait. Une tête de calcaire, bien conservée, représente Ramsès III, d'après l'inscription du pilier dorsal.

Tous les autres ouvrages dont l'excavation contenait des fragments appartiennent sûrement ou probablement à l'époque saïte.

Le plus beau, parmi ceux qui sont datés, est une stèle d'Amasis dont nous avons trois fragments en calcaire fin qui se raccordent. Les hiéroglyphes sont d'une perfection rare, même à cette époque. Il est dit que le roi fit construire de grands murs de briques percés de portes de pierre pour entourer le pays appelé en égyptien *sekhet Djât*, les champs de Tanis de la Bible.

D'une clepsydre qui date de Nechao nous possédons quatre fragments qui se raccordent. Intact, l'objet avait une hauteur de 0 m. 50 et à peu près autant en diamètre. Un trou d'écoulement est percé entre les jambes d'un petit cynocéphale blotti dans une niche, près de la base. L'extérieur a été partagé en quatre bandes pour recevoir des hiéroglyphes et des personnages gravés avec beaucoup de soin. Le bandeau supérieur partagé en douze compartiments contient les noms d'autant de fêtes, accompagnés de la divinité qui y présidait. Sur le registre II on lisait les noms

des 36 décans, tous suivis d'un nom divin. Près du cynocéphale Amon et Nechao debout face à face se serrent la main. Le texte du discours qu'Amon adresse au roi occupe le registre III. Vient enfin une liste d'offrandes. A l'intérieur, des bandes verticales percées de 12 trous à intervalles égaux alternent avec les signes de la vie ou de la durée.

Dix morceaux d'une stèle de Psamétique II nous rendent à peu près les deux tiers de ce monument historique. Au registre supérieur le roi rend hommage à la triade thébaine, Amon, Mout, Chonsou et à Horus, le dieu de Mesent. Au-dessous, un texte de 13 lignes horizontales, coupé de grosses lacunes surtout à la fin. Le roi était occupé en faveur d'Amon, de Mout et de Chonsou, d'Hathor dans le district de Râ-nofer, de l'Ennéade des dieux dans les Champs de Tanis, ses bienfaiteurs qui l'avaient installé sur le trône de l'Horus des vivants, à restaurer leurs demeures délabrées, à renouveler leurs offrandes, lorsqu'on vint dire à Sa Majesté, en l'an 3 de son couronnement, que le nègre Kouar avait recommencé la guerre. L'armée royale marcha contre les rebelles, atteignit leur résidence de Tadehen, en Moyenne Égypte, ville qui avait déjà joué un rôle important à l'époque des guerres de Piankhi, et en fit un grand massacre. Après sa victoire le roi rentrait, je pense, à Tanis et remerciait les dieux.

Un beau socle en pierre lithographique nous révèle l'existence d'un sanctuaire d'Amon-Râ dans le temple du Phénix. L'oiseau divin avait son principal domicile à On, mais il existait entre le bassin d'Horus et les Champs de Tanis un district du Phénix, où Amon-Râ de gré ou de force avait réussi à s'installer. L'histoire des sanctuaires égyptiens, sur lesquels nous n'avons que des renseignements beaucoup trop fragmentaires, nous les montre âprement disputés entre les dieux du sud et du nord, parfois même entre dieux voisins. Souvent les partisans en venaient aux mains et, comme le rapporte Juvénal, des morts et des blessés restaient sur le terrain.

Une dizaine de fragments appartenant à des statues de

petit format complète cette trouvaille qui nous apporte des renseignements nouveaux sur l'activité des rois saïtes à Tanis et dans le Delta oriental. La nouvelle dynastie a élevé au rang de capitale une ville qui jusque-là n'avait été qu'un chef-lieu de nome. Mais Tanis si avantageusement située couvre les routes qui mènent à la capitale, à Memphis, en Haute-Égypte. Les rebelles la convoitent et les rois ne peuvent s'en désintéresser. Ils y font des séjours, laissent en permanence des fonctionnaires et des troupes, relèvent les murailles et par des fondations pieuses flattent les dieux du pays et ses habitants.

A l'est du puits les murs d'une habitation carrée, couvrant un are de surface, ont encore un mètre de hauteur. Il s'agit probablement de la maison du gouverneur Panemerit qui s'était installé comme un souverain dans la cour du temple.

IV. — La cour II.

Nous ne connaissons que très imparfaitement les limites de la deuxième cour comprise entre la face est du deuxième pylône, la face ouest du pylône III et les deux murs parallèles qui au nord et au sud reliaient les pylônes. Murs et pylônes bâtis en calcaire n'existent plus. Nous nous guidons pour restituer approximativement le second pylône sur la seconde paire d'obélisques. La troisième et la quatrième paire indiquent avec la même probabilité, la position du troisième pylône. Les tronçons des obélisques V, VI, VII et VIII et les bases sont reportés en plan sur notre figure 10. Deux sont tombés au nord de l'axe, la pointe vers le nord et les deux autres dans le sens opposé, au sud de l'axe. Faut-il restituer une paire en avant du mur nord et une paire en avant du mur sud ? C'est peu probable. Les obélisques V et VIII ont les mêmes dimensions. Les vignettes, les lignes d'hiéroglyphes y sont disposées pareillement. Ils forment donc une paire et les obélisques VI et VII qui sont pareils par les dimensions et le décor forment

une autre paire. C'est pourquoi nous sommes obligés de les restituer sur une même ligne devant la face ouest du troisième pylône (fig. 14).

La cour était pavée de beaux blocs de basalte noir. Il en reste encore quelques-uns, et c'est presqu'un miracle.

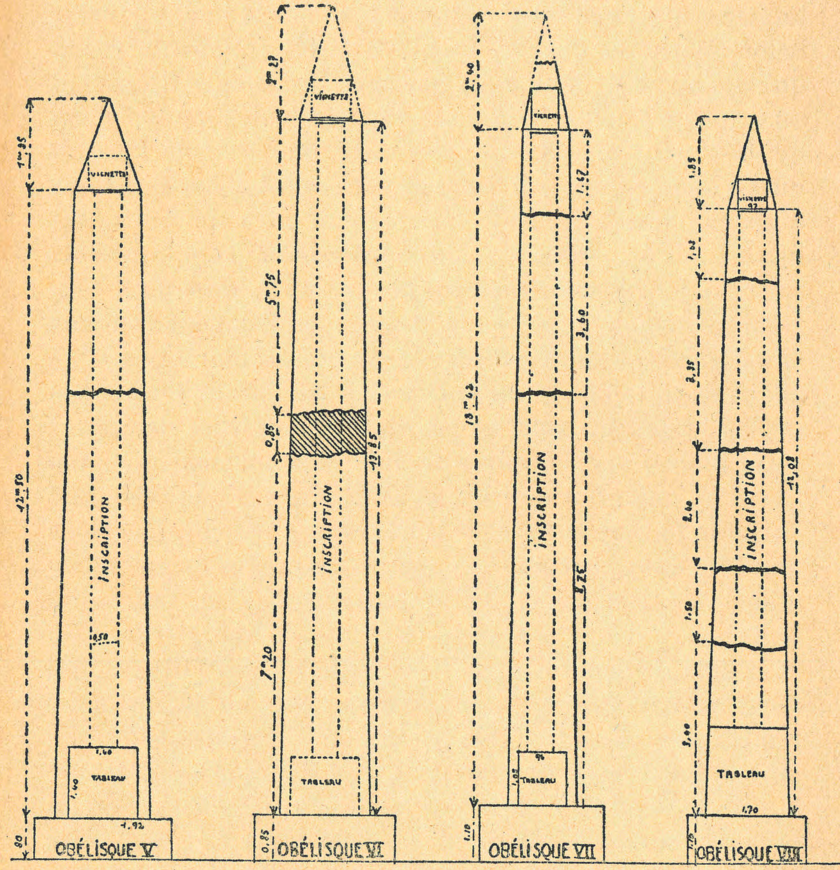


Fig. 14. — Élévation des obélisques V, VI, VII, VIII, d'après Goyon.

De tels matériaux bien taillés, pas trop lourds, pas trop encombrants étaient bien faits pour tenter ceux qui ont transformé le temple en carrière et fabrique de chaux. Sur ce magnifique soubassement se dressaient des statues remarquables par la grandeur et la beauté, quatre en grès

rouge du Mokattam, et six en granit noir, sans parler d'ouvrages de moindre valeur.

Les quatre statues de grès avaient des dimensions colossales. Hautes d'environ 8 mètres, elles représentaient Ramsès II debout contre un pilier, accompagné de deux reines ou princesses, l'une blottie entre les jambes du roi, l'autre sculptée en relief contre le tenon de la jambe gauche. Selon Mariette, qui vit la plupart des fragments avant qu'ils n'aient été bougés de place, ces colosses se dressaient aux quatre angles de la cour. On pourrait supposer aussi qu'ils étaient placés en ligne droite, adossés à la face est du second pylône. Du colosse nord-ouest il ne reste que d'insignifiants fragments. Le second, près du puits, est brisé, mais les morceaux, s'ils sont nombreux, se raccorderaient assez bien. Le torse au beau modelé, orné d'un pectoral rachète quelque peu le visage complètement défiguré. D'un troisième colosse il reste deux grands morceaux ; l'un allant de la taille aux genoux et l'autre faisant tout le bas depuis le genou. Nous avons d'abord relevé ce dernier et cette année, après avoir consolidé le soubassement, amélioré l'aplomb, nos ouvriers sous la direction du reiss Abd el Halim ont remis en place le morceau supérieur. La statue mutilée, haute encore de 4 mètres se dresse fièrement au milieu des tronçons d'obélisque. Ramsès s'était fait représenter avec deux de ses épouses, la thébaine Méritamoun et la fille de son ancien adversaire le roi des Hittites, qui reçut en arrivant en Égypte le nom égyptien de Mat neferou Horrê « celle qui voit la perfection d'Horus-rê » (fig. 15). On sait par la stèle du mariage que le Pharaon avait épousé la princesse en l'an 31 de son règne, que les dieux pour lui prouver leur faveur avaient en plein hiver fait régner un temps splendide pendant tout son voyage. Pour lui permettre de se reposer on construisit et l'on meubla entre Syrie et Égypte un château-fort à l'instar de Thèbes. Égyptiens et Hittites fraternisèrent, et la princesse arriva enfin en Égypte au milieu d'une joie immense.

Le colosse du sud est le plus complet de tous. Sur les photographies de l'album Rougé on le voit face contre terre

parmi les buissons épineux. Depuis il a été replacé sur le dos, mais la statue amputée du bras gauche est encore déparée par une fente presque verticale qui traverse le vi-



Fig. 15. — Titulature de la princesse hittite sous un colosse de Ramsès II.

sage et l'épaule. Les cassures peu nettes rendraient la restauration difficile. La reine Meritamoun et la fille royale Bent-Anta « la fille d'Anta » déjà figurée sur le colosse II accompagnent le roi. Un beau pectoral ajouré est suspendu

à son cou. Les cartouches sont imprimés sur l'épaule et sur la boucle de la ceinture.

Un gros bloc de grès trouvé près de ces colosses est décoré d'une frise en bas-relief représentant plusieurs fils de Ramsès. C'est évidemment un morceau d'un socle destiné à l'une des quatre statues. Ainsi exhaussées elles atteignaient presque les obélisques.

Les anciennes photographies montrent au voisinage immédiat de l'obélisque V, vers la cassure, les deux sphinx de granit noir que Mariette signala dans sa première lettre à de Rougé en 1861. Le groupe des porteurs d'offrandes ne tarda pas à apparaître. L'année suivante, Mariette découvrit au sud de l'axe deux autres sphinx et les débris d'un autre groupe de portures. On peut donc supposer que les sphinx et les porteurs s'intercalaient entre les obélisques et montaient la garde devant le pylône III, face aux colosses de grès. Ce sont ces sculptures qui ont fait autrefois la célébrité du champ de fouilles de Tanis. Mariette et les rares privilégiés, comme Devéria, qui avaient pu les admirer sur place, avant que Barsanti en 1904 les eut ramenées au musée du Caire, ont senti du premier coup leur puissante originalité. Le sphinx classique des Égyptiens est un lion tellement humanisé et stylisé qu'on ne saurait le redouter beaucoup. Les sphinx de Tanis ont gardé du lion l'opulente crinière et le large collier de poils qui donne au visage une puissance surhumaine (Pl. VI). Nous nous sentons ici devant un conquérant qui n'ouvrira sa bouche arquée que pour prononcer des arrêts terribles, plus semblable aux rois d'Assyrie, quand ils vont crever les yeux de leur prisonnier, qu'au Pharaon impassible ou bienveillant selon qu'il va présider une cérémonie ou donner audience.

Quel est donc ce conquérant ? Dans l'enthousiasme de la découverte Mariette se figura que les sphinx de Tanis représentaient les chefs des Hyksos, ces étrangers qui asservirent l'Égypte après la XIIIe dynastie. Pour résoudre ce problème les inscriptions ne sont pas d'un grand secours. Elles nomment tantôt Ramsès II, tantôt Merenptah, tantôt Psousennès qui ont substitué leur cartouche

à ceux du souverain légitime, car une inscription bien plus ancienne a été gravée sur l'épaule droite des sphinx, obliquement et en petits caractères. Des inscriptions analogues en apparence ont été gravées sur d'autres sphinx du type classique, de Sân et d'Ismaïlia et sur des statues. Toujours ces inscriptions ont été martelées, sauf une fois. Sur l'épaule du colossal Emermenfat trouvé à Sân même, à une dizaine de mètres des sphinx de granit noir, on lit sans difficulté : « Le dieu bon Aqnenrê, fils de Râ, Apepi, gratifié de vie, aimé de Seth. » Ce dieu bon est réellement un roi hyksos et l'on est tout à fait fondé à penser que les inscriptions martelées nommaient aussi un roi hyksos. En fait ces inscriptions ne résolvent rien. La signature d'Aqnenrê Apopi sur l'épaule d'Emermenfat qui régna peu de temps avant l'invasion n'est qu'une marque d'usurpation. On peut en dire autant des inscriptions martelées et jusqu'à présent nous avons seulement appris que les sphinx et les porteurs sont plus vieux que les hyksos. Les savants qui ont tenté de proposer une date plus précise ne semblent pas avoir réussi. Les uns voudraient remonter aux toutes premières dynasties. D'autres n'iraient que jusqu'à la VIe, ou même s'arrêteraient à la première époque intermédiaire. Le plus grand nombre a fixé son choix sur l'un des derniers rois de la XIIe dynastie, Sanousrit III ou Amenemhat III. Il n'importe d'ailleurs de fixer la date que si l'on peut par ce moyen percer le mystère qui nous dérobe l'identité de ces personnages. Mariette affirmait qu'il avait rencontré à Sân et sur les bords du lac Menzaleh des indigènes en qui il reconnaissait les traits caractéristiques des sphinx et des porteurs, le visage large, les pommettes saillantes, le nez fort, la bouehe arquée. On a contesté son témoignage. Nos ouvriers passeraient pour la plupart inaperçus dans n'importe quelle ville du Delta, mais quelques habitants de Sân, hommes ou femmes peuvent très bien se comparer aux bas-reliefs et aux statues de l'époque pharaonique. Notre reiss, Baz Ismaïl est un véritable fils de Ramsès. Une de ses parentes est le vivant portrait du roi Chechanq qui construisit la porte monumentale. Une ouvrière a le

type des innombrables statuettes d'Isis que nous avons recueillies au pied du groupe Sekhmet-Ramsès et un peu partout à la surface du tell. Mais jusqu'à cette année, je n'avais pas remarqué au chantier ni au village le type soi-disant hyksos. Une de nos ouvrières nommée Tamam, femme d'une haute stature et d'un port vraiment royal, ayant ôté son voile, m'est apparue comme le modèle ressuscité des sphinx et des porteurs d'offrandes. Je me suis aperçu ensuite que cette femme n'était pas le seul exemplaire vivant d'un type si ancien et j'admettrais volontiers qu'une tribu venue peut-être comme le dieu Seth des montagnes du Caucase s'est anciennement fixée dans la région de Sân. Malgré les invasions et les croisements le type s'est maintenu jusqu'à nos jours. A une époque qu'il est difficile de préciser des sculpteurs qui ne prenaient leurs modèles ni à Memphis, ni à Thèbes l'ont fixé dans le granit. Si les quatre sphinx nous semblent obligatoirement contemporains, les porteurs pourraient être d'une autre époque. Cependant tous ces ouvrages témoignent d'une telle maîtrise qu'il faut éliminer les deux premières dynasties, la première période intermédiaire, la fin du Moyen Empire, qui n'ont absolument rien produit de comparable et ne songer qu'aux rois qui ont beaucoup travaillé à Tanis. Depuis que nous avons des fragments de Cheops et de Chephren, c'est à l'époque des grandes pyramides que je serais tenté d'attribuer ces magnifiques sculptures.

En déblayant la cour II des buissons épineux qui l'avaient envahie, nous avons mis au jour un sphinx de granit rose complètement fruste, un roi agenouillé sous le menton d'un sphinx ou peut-être sous le bec d'un vautour ou d'un faucon, tellement le bloc est devenu informe. Si j'interprète exactement les anciennes photographies, il me semble que les sphinx de granit rose, du type classique, actuellement au Caire, proviennent également de la cour et que c'est au même endroit que le plan assurément très peu précis de Rifaud situe les deux sphinx du Louvre et ceux de Saint-Pétersbourg. En tout, cela ferait

huit grosses pièces qui seraient, je suppose, à ranger de chaque côté de l'allée centrale (fig. 16). Plus d'une statue, parmi celles que Barsanti ramena dans sa mémorable expédition, contribuait à l'enrichissement de ce lieu sans pareil.

V. — Entre le pylone III et le sanctuaire.

La face orientale du pylone III était certainement ornée de plusieurs statues de grande dimension. C'est là que je

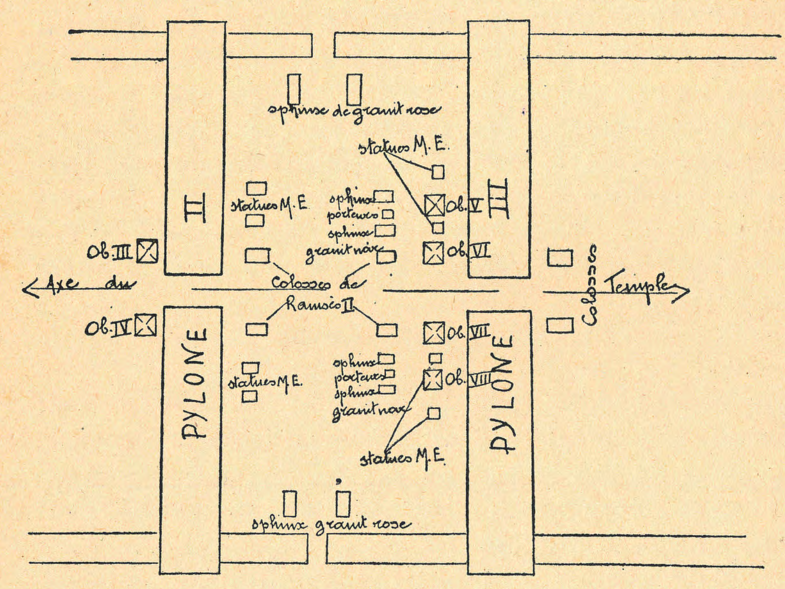


Fig. 16. — Aménagement probable de la Cour II.

voudrais placer les deux colosses du roi Emermenfat de la XIIIe dynastie et les statues de ses prédécesseurs, Amenemhat Ier, Sanousrit Ier, Amenemhat II, Sanousrit II, son épouse Nofret, Sebekhotep Khaneferrê, que l'on aperçoit au-delà des obélisques, émergeant à moitié du sable, sur l'une des planches de l'album Rougé. Les statues du Moyen Empire d'un style assez conventionnel sont l'œuvre de sculpteurs bien au courant de leur métier. La

gravure des hiéroglyphes y est d'une précision extraordinaire. La meilleure de ces statues, qui est sans doute celle de Sanousrit Ier a été traitée d'une façon singulière. L'obélisque VIII en tombant l'a frappée à la tête, a tranché net le nez, le menton et la barbe. Le choc a produit une sorte d'explosion. Une multitude d'éclats sautant du visage, du torse, des mains, du siège, s'est répandue sur le sol dans une zone assez étroite que l'obélisque est venue recouvrir. En 1905 Barsanti emporta les gros morceaux qui furent remontés au musée du Caire, mais la statue faisait l'effet d'un grand blessé. En 1934 nous avons déplacé les tronçons de l'obélisque VIII. Les fragments ont reparu. Nous en avons recueilli plusieurs dizaines. M. Goyon a remis en place les plus importants. Depuis, ce monument a repris une place honorable dans la sculpture du Moyen Empire. Nous avons eu la chance de mettre la main sur l'arcade sourcilière de l'un des porteurs d'offrandes. Lorsque nous aurons déblayé tout l'intérieur du temple, bien des fragments précieux seront restitués aux chefs d'œuvre de l'art tanite.

Il est bien difficile de définir l'espace compris entre le troisième pylone et le sanctuaire. On s'attendrait à y trouver la salle hypostyle, mais les colonnes font complètement défaut. J'ai émis la supposition, sans doute fort risquée, qu'après Ramsès II tous les rois qui eurent besoin de colonnes se sont servis dans l'ancienne salle hypostyle et l'ont entièrement dépouillée. Il existe actuellement trois gisements de colonnes monolithes, en granit rose, à chapiteau palmiforme. Nous en connaissons déjà un, derrière la porte de Chechanq. Un autre se trouve au temple de l'est et l'on verra qu'Osorkon II y a substitué ses noms à ceux de Ramsès ; un troisième au temple d'Anta, dans une salle construite par Apriès. Les six colonnes d'Anta et les dix colonnes du temple de l'est ont 7 mètres de haut ; celles du grand temple 11 mètres. Mais toutes ont les mêmes caractéristiques essentielles, bien que l'on puisse constater dans l'ornementation des différences légères, du genre de celles que l'on a remarquées à Saqqarah, chez Ounas, chez

Sahurê, entre deux colonnes de la même salle. Le rapport de 11 à 7 se vérifie à Karnak, si l'on mesure les colonnes de la nef centrale et les colonnes latérales. Il se pourrait donc que toutes les colonnes à chapiteau palmiforme aient fait partie à l'origine d'une même salle hypostyle. Ce n'est pourtant là qu'une hypothèse, mais cette région du temple a été si dévastée qu'on ne peut guère compter la vérifier.

En arrière du pylone les granits semblent s'éparpiller, puis ils se raréfient devant les ruines du sanctuaire. On remarque en travers de l'axe un obélisque qui a été retaillé et percé de trous sur une de ses faces. La partie supérieure de cet obélisque a été trouvée dans le voisinage. Il est donc arrivé complet à Tanis, mais pour une raison qui nous

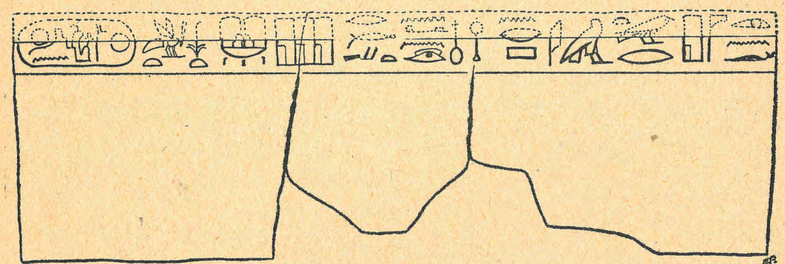


Fig. 17. — Inscription mentionnant les temples de jubilé de Ramsès II.

échappe les entrepreneurs de Ramsès l'ont refusé et faute de mieux l'ont employé dans les fondations du pylone.

Un autre obélisque en granit gris, court et trapu, présente aussi les traces de plusieurs adaptations. Il fit partie, je crois, d'une paire érigée par le roi Nehesi, un adorateur de Seth qui vécut entre le Moyen Empire et l'invasion des Hyksos. Ramsès effaça les inscriptions anciennes assez sommairement et grava des scènes sur le pyramidion, des lignes verticales, à raison de deux par face, sur le fût. Un successeur de Ramsès fit entailler deux angles, d'un bout à l'autre et encastra l'obélisque dans une construction dont nous n'avons aujourd'hui aucune trace.

On peut dire que les pierres qui n'ont servi qu'une fois

à Tanis sont rares. Nous avons pu rassembler trois tronçons d'un montant de porte décoré par Siamon, un roi de la XXI[e] dynastie. C'était un remploi. Le bloc fit partie à l'origine d'un soubassement et conserve la fin d'une inscription fort instructive : « Il a fait un grand temple en belle pierre blanche de calcaire, au nord des temples de jubilé du roi du sud et du nord Ousirmarê Sotepenrê » (fig. 17).

Ce petit texte nous révèle l'existence de deux édifices,

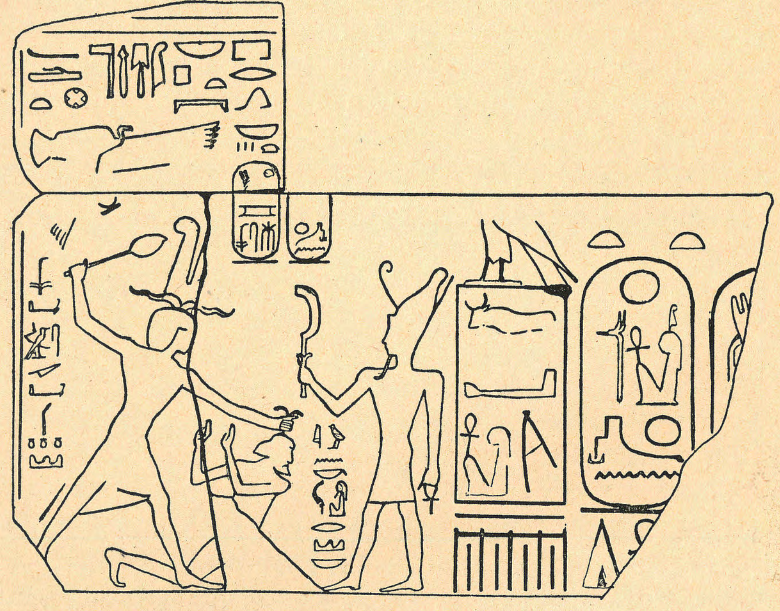


Fig. 18. — Ramsès II massacrant son ennemi devant le dieu Atoum

l'un commémorant les jubilés de Ramsès II, l'autre élevé au nord du premier par un des successeurs du grand roi. Or nous avions déjà des raisons de penser, en nous appuyant sur des inscriptions d'Ipsamboul, de Medinet-Habou, d'un tombeau d'Edfou que Ramsès II et Ramsès III avaient célébré leurs jubilés dans la capitale du nord. Nous apprenons maintenant que Ramsès qui ne faisait rien à demi avait construit pour ces cérémonies des édifices connus sous le nom de temples de jubilé. Mais où les chercher ?

Si la pierre remployée par Siamon occupe la même place qu'à l'origine, nous n'aurions qu'à nous diriger vers le sud, où l'on trouve en effet un nombre considérable de gros granits qui sont peut-être des pierres détachées de ces temples. Je réserve pour un autre travail la publication de toutes les inscriptions de Tanis et l'étude des moindres pierres du temple, mais je veux au moins mentionner ici un magnifique linteau de granit, de dimensions colossales, dont la moitié gauche nous est parvenue. Le dieu Toum tend le glaive de la victoire à Ramsès qui assène le coup

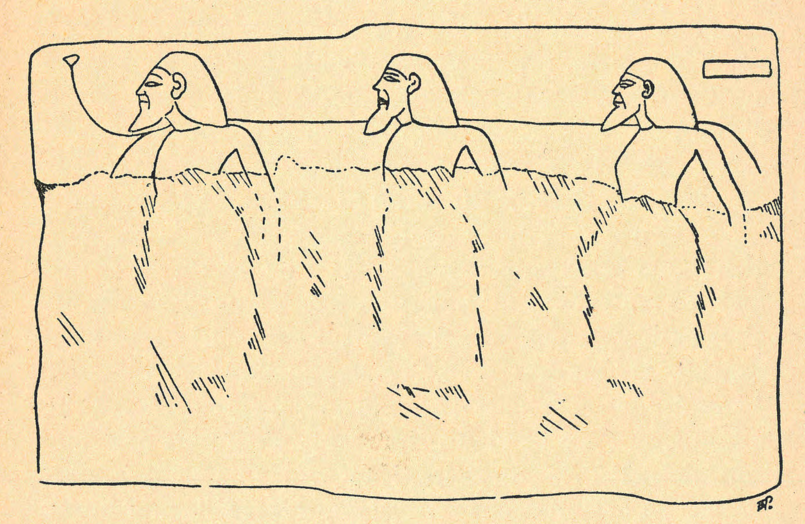


Fig. 19. — Socle décoré de figures d'ennemis.

de la mort à un Libyen (fig. 18). Un autre granit provient aussi d'un monument commémoratif de victoire. Il a été taillé dans le socle d'une statue colossale que décorait une liste de villes conquises. Les noms sont inscrits dans un ovale crénelé d'où sort un Sémite, les bras liés, la corde au cou qui aboutit au centre du tableau à un grand hiéroglyphe signifiant « réunion ». Les figures des ennemis sont d'une vérité saisissante, mais les noms sont illisibles (fig. 19) Sur un autre bloc était représentée la course du roi. On observera sur les blocs qui ont été remployés par Siamon

quelle décadence a subi l'art de la gravure entre la XIXe et la XXIe dynastie. Hiéroglyphes et personnages sur les ouvrages de Ramsès sont d'un ciseau parfait. Les graveurs de Siamon étaient à peine capables d'entamer le granit.

VI. — Le sanctuaire.

A l'exemple de Mariette et de Rougé, nous donnons le nom de sanctuaire à un amoncellement de blocs de granit souvent de dimensions colossales qui rappelle la porte de Chechanq avant les travaux. Nous nous sommes efforcés de mettre un peu d'ordre dans ce chaos. Comme dans le reste du temple, presque tous les blocs décorés l'ont été par Ramsès. Par exception apparaissent les noms de Merenptah, de Seti-Merenptah, de Psousennès et Siamon. De grands bas-reliefs muraux représentent Ramsès offrant Mat, l'encens, l'eau, le vin à des divinités. En les mesurant on constate que l'édifice avait trois registres de scènes. Il en manque beaucoup, car je ne suis arrivé qu'assez rarement à réunir deux ou plusieurs blocs, tandis que ce travail à la porte monumentale avait donné tout de suite des résultats. Un énorme bloc d'aspect passablement étrange, décoré d'une seule ligne d'inscription, fut évidemment une dalle du toit. De ce chaos Barsanti a retiré un petit obélisque actuellement au Caire. Nous avons reconnu les pyramidions et des tronçons de trois autres obélisques, qui ne dépassaient probablement pas 6 ou 7 mètres. Le plus petit seul paraît complet et nous ne savons comment ils étaient placés. Il faut leur ajouter deux grands morceaux d'un obélisque de granit gris qui fut peut-être dans l'antiquité apparié avec cet antique obélisque usurpé par Ramsès, puis retaillé, que nous avons rencontré à quelques mètres du sanctuaire.

Nous avons redressé, pour qu'il tienne moins de place et afin de le dessiner commodément, un pilier carré décoré sur ses quatre faces de quatre scènes religieuses. Mais son emplacement exact n'est pas connu. Il avait, je suppose, un semblable, mais nous n'en avons même pas trouvé un petit fragment. Par contre deux bases de colonne rondes semblent avoir à peine bougé, au sommet d'un monticule de sable couvert d'un dallage de calcaire tout disjoint. Nous avons remis d'aplomb ces deux bases et nous avons eu la joie de dresser sur la base méridionale un beau reste de l'Ancien Empire : un tronçon d'une colonne papyriforme fasciculée, d'un poli admirable. Une autre colonne fasciculée, mais d'un module plus grand a été amputée, dès l'antiquité, dans le sens de la longueur. Nous en avons rassemblé plusieurs tronçons. Une inscription hiéroglyphique de plusieurs lignes verticales était gravée à environ 1 mètre au-dessous du chapiteau. Bien que cette inscription ait été martelée, on a reconnu assez aisément des titres royaux, le faucon, puis le groupe vautour-cobra et en bas de ces lignes la formule « à qui est donnée la vie éternellement ». M. Goyon a eu le mérite de reconnaître le premier le commencement d'un nom de *nebti, st ib...*, qui appartient au roi Neoueserrê de la Ve dynastie. Quand on a amputé la colonne, on a fait disparaître les deux autres éléments de la titulature et aussi une ligne plus importante encore, celle qui nommait le dieu ami du roi. Nous savons déjà que l'hostilité contre le dieu Seth explique beaucoup de mutilations dont les monuments eurent à souffrir après les Ramsès. Par hypothèse je voudrais restituer au centre de l'inscription ancienne la formule « aimé de Seth, seigneur d'Avaris ».

Des architraves larges d'un mètre couronnaient les colonnes fasciculées. Nous en avons rassemblé de beaux éléments. Mais ce qui avait étonné principalement Emmanuel de Rougé, quand il visita Sân conduit par Mariette, c'est de voir au milieu de ces ruines les morceaux plus ou moins complets de cinq ou six grandes stèles dédiées par Ramsès à Seth et à d'autres dieux. Le joyau de cette série est la stèle de l'an 400 dont nous parlerons plus loin. Une stèle haute de 4 mètres a été transportée par Barsanti et nous l'avons complétée par un fragment qui contient des portions d'une dizaine de lignes. Nous reconstituons petit à petit deux autres grandes stèles et une plus modeste dont deux fragments se trouvent déjà au Musée. Une stèle dédiée

à Seth et à Geb est presque complète d'un côté, tandis que l'autre a été martelé, et une septième où l'on ne distingue que des silhouettes a été retaillée en base de colonne. Visiblement ces stèles ont été rassemblées en cet endroit du temple pour être utilisées comme matériaux de construction. Car les stèles qui sont en somme un avis à la population sont dressées en principe dans les parties ouvertes au public, les cours, les passages et non dans le sanctuaire qui n'était fréquenté que par des privilégiés. A peu près tous les blocs présents dans cette région du temple donnent lieu à semblable observation. Les noms de Psousennès et de Siamon ne se trouvent que sur des blocs qui, en des temps plus heureux, avaient été taillés et décorés par Ramsès. Sans doute les successeurs de ce roi ont quelquefois ajouté leurs cartouches, dans une place encore libre, à ceux de l'illustre prédécesseur. Ce qui s'est passé sous la XXIe dynastie est tout différent. La construction de Ramsès a été détruite de fond en comble. On a fait place nette, apporté du sable neuf, posé un nouveau dallage et sous les angles Psousennès, puis Siamon ont enterré des plaquettes de céramique, d'or et d'argent qui ont été retrouvées pour la plupart par Mariette. Nous avons nous-mêmes recueilli trois plaquettes larges comme la main appartenant à Psousennès, à quelques mètres des bases de colonne. Ceci fait, on a commencé à rebâtir en employant les stèles, les bas-reliefs de Ramsès, mais Psousennès et Siamon ont suivi chacun leur méthode. Le premier, plus pressé, s'est contenté de masquer sous une couche de plâtre la gravure de Ramsès et de graver dans le plâtre de médiocres hiéroglyphes qui ne sont parvenus jusqu'à nous que tout à fait rarement (fig. 20). Siamon a retaillé les blocs de Ramsès et fait graver dans le granit sa titulature et ses épithètes. Les deux bases de colonne que nous nous sommes réjouis de consolider ont été taillées toutes deux dans des bas-reliefs muraux provenant du temple de Ramsès et décorées sur le pourtour de la titulature de Siamon. Citons encore une base d'obélisque reconnaissable à la rainure creusée près du bord pour guider l'érection de l'obélisque. On voit

sur une face latérale les cartouches de Siamon qui alternent avec ces ornements que les décorateurs égyptiens avaient l'habitude de placer tout en haut des parois. Dans cette région les anciens ont si bien travaillé, que nous ne pouvons plus reconstituer ni l'œuvre de Ramsès, ni même celle de la XXIe dynastie. Faute de pouvoir nous faire une idée tant soit peu approchée de l'ensemble, nous devons nous contenter d'étudier les pièces isolées qui ont résisté aux injures du temps et des hommes.

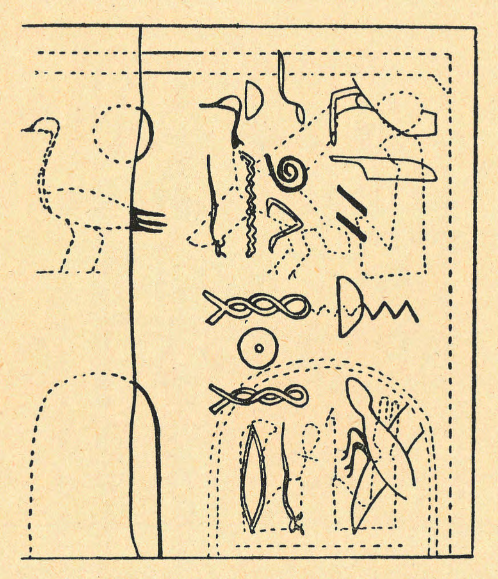


Fig. 20. — Bloc de Ramsès II plâtré par Psousennès.

Les stèles sont en apparence les plus instructives, mais la grande stèle du Musée du Caire, même complétée par le nouveau fragment, ne nous apporte guère que des formules et nous savons déjà trop bien à quoi nous en tenir sur la piété, la bravoure et la puissance d'un roi comme Ramsès. La stèle dite de l'an 400 nous sort heureusement de cette emphase et nous apporte quelques renseignements précis tant sur le dieu Seth que sur les débuts de la famille des Ramsès. Le monument fut trouvé par Ma-

riette à quelques mètres à l'est des grandes stèles, en septembre 1864, pendant qu'il travaillait en attendant son illustre confrère, de Rougé. Entre le professeur du Collège de France, membre de l'Institut et l'archéologue militant il existait plus d'un tiraillement. Mariette eut d'abord l'intention de tenir cachée sa découverte, mais quand Rougé fut sur place il ne put s'empêcher de la lui montrer, et ce fut en effet Rougé qui la signala au secrétaire perpétuel de l'Académie et au public de la Revue archéologique par une courte notice que suivit un an après un article plus déve-



Fig. 21. — Seth à l'ancienne mode.

loppé dû à Mariette. Quelques années plus tard la stèle était perdue. Daninos bey écrivait à Mariette en 1875 qu'il allait tâcher de la retrouver. Il n'y réussit pas et après lui Petrie et Barsanti la cherchèrent sans succès, bien qu'elle fût restée, couchée sur le dos à l'endroit même où Mariette l'avait découverte et où nous l'avons retrouvée au mois d'avril 1933, comme nous achevions de déblayer ce prodigieux tas de décombres. L'été suivant M. Goyon la transporta, avec le bloc aux cinq têtes provenant de la porte monumentale, au musée du Caire.

Le monument a été érigé, nous dit Ramsès, pour élever

le nom du père de ses pères et du roi Séti Ier, son prédécesseur. Le père des pères du roi ne peut être un autre que le dieu à qui Ramsès, dans le cîntre de la stèle offre deux vases de vin, le dieu Seth de Ramsès, figuré ici avec une tête humaine et non comme sur les monuments de l'Ancien et du Moyen Empires comme un lévrier sauvage ou un homme à tête de lévrier (fig. 21). Seth porte une tiare

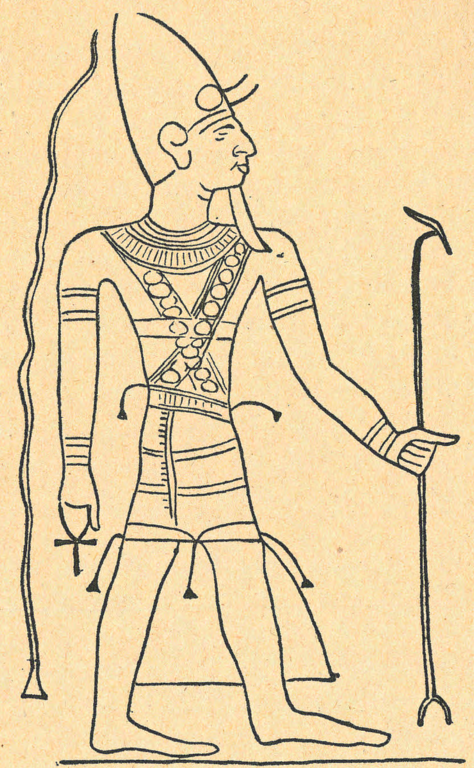


Fig. 22. — Seth de Ramsès.

pointue, décorée sur le devant d'une paire de cornes et d'un disque solaire et munie d'un long ruban qui s'attache en haut et se termine par une fleur de lotus un peu au-dessus du sol. Deux larges bandeaux ornés de disques de métal se croisent sur le torse du dieu et soutiennent un pagne enrichi de broderies et de cordons terminés par des glands (fig. 22). Ainsi armé et équipé, Seth ressemble beaucoup

plus à un Baal de Syrie, comme le Baal Sapouna que l'on honorait à Ras Shamra ou le Mikal de Beisan, qu'au meurtrier d'Osiris. A Tanis on représentait volontiers le dieu sous cet aspect exotique. La petite stèle citée plus haut, la statue de Sanousrit Ier usurpée par Merenptah nous en fournissent deux exemples. Évidemment cette sorte de contamination s'explique par la présence à Tanis de nombreux Sémites.

Quand il décida l'érection de ce monument, Ramsès II eut soin de le dater non pas de son règne, ainsi qu'on faisait toujours, mais de l'an 400 d'un roi appelé de son nom de couronnement Seth-apehti et de son nom personnel Noubti et qui s'honore de l'amitié du dieu Harakhté. Il n'y a dans toute l'antiquité pharaonique que deux rois qui aient fondé une ère appelée à durer au-delà de leur propre règne, le roi Noubti et celui que les Grecs ont appelé Menophrès, d'après son nom de couronnement de Men-pehu-rê, autrement dit Ramsès Ier. Le roi Noubti a paru suspect à beaucoup d'historiens modernes, parce qu'il n'est mentionné que sur la stèle de l'an 400. Cependant sa titulature est régulière et il est permis de soutenir que le papyrus de Turin, s'il était complet, nous apporterait la vérification désirée.

Quoi qu'il en soit, l'an 400 du roi Noubti vit s'accomplir un événement qui, aux yeux de Ramsès, n'était pas dénué d'importance, la venue d'un officier du nom de Seti, personnage considérable, puisqu'il commandait à peu près toutes les forces de l'est, exerçait la fonction de vizir et parait sa puissance des plus hautes dignités religieuses : chef des prophètes de tous les dieux, premier prophète de Seth, chargé de cérémonies de la déesse Ouadjit, conducteur des fêtes de Banebded, le dieu de Mendès. Le père de Seti, Paramsès était lui-même un homme puissant, qui s'était distingué dans différents commandements sur la frontière orientale et la rive méditerranéenne, et dans des missions à l'étranger. Le vieux roi Horonemheb venait de l'appeler à Thèbes et lui avait confié la direction des travaux de Karnak. Mais le père et le fils avaient des ambitions encore plus hautes. Ils manœuvrèrent si bien qu'à la mort d'Horonemheb ce fut Paramsès qui lui succéda sous le nom de Ramsès Ier. Quant à Seti, très promptement associé à la royauté, il n'attendit qu'un an pour siéger seul sur le trône d'Horus. Sa venue dans la ville qui s'appellera plus tard Tanis avait pour but de préparer le coup d'état qui fera succéder aux thébains Thoutmès et Amenophis une famille du nord, issue d'un vieux roi d'avant les Hyksos, toute dévouée à Seth, le seigneur d'Avaris et toute pénétrée des mœurs et des coutumes des Asiatiques. Quand l'événement fut accompli, on mit fin à l'ère dite du roi Noubti qui avait duré quatre siècles et l'on institua une ère nouvelle qui dura beaucoup plus que les règnes de Paramsès et de Seti, plus même que la XIXe et la XXe dynasties réunies, puisqu'au IVe siècle de notre ère un astronome grec, Théon en avait encore connaissance et l'utilisait pour ses calculs.

VII. — Le fond du temple.

Les granits cessent brusquement à 75 mètres du mur de calcaire qui termine le temple à l'est. Pendant quelque temps on ne trouve que du sable, puis un nouveau gisement de granit apparaît dans les 15 derniers mètres. Il se compose essentiellement d'une paire d'obélisques de taille médiocre, mais gravés avec art par Ramsès II et de leurs bases décorées des quatre côtés. L'obélisque sud est tombé vers le mur et s'est brisé en deux tronçons. Celui du nord est tombé vers l'ouest. Les bases traînent abandonnées sur le sol à une dizaine de mètres du grand mur, l'une au nord de l'axe, l'autre au sud. En creusant dans le voisinage nous avons trouvé plusieurs gros morceaux de granit provenant d'un édifice détruit de Ramsès II qui semblent avoir été utilisés pour les fondations, mélangés avec les fragments d'un troisième obélisque plus petit que les deux autres. Si l'on se base sur ces constatations, on arrive à ce résultat assez singulier : une paire d'obélisques dressée devant un mur, une seconde paire qu'on ne sait où placer, faute d'in-

dice. Il me paraît impossible que des architectes égyptiens aient dressé des obélisques devant un mur, et si l'on suppose que ce mur a été substitué à un ancien pylone et que le temple se prolongeait vers l'est, avant que Psousennès eut édifié sa grande muraille de briques crues, nous nous demandons pourquoi la suppression du temple n'a pas entrainé celle des obélisques qui l'annonçaient. Il est possible que la position actuelle des deux bases d'obélisques soit trompeuse. Je serais assez disposé à les rassembler du même côté de l'axe, au sud de préférence et à placer au nord, en face, les deux petits obélisques et à restituer un sanctuaire derrière chaque paire. J'avais entrepris au début de la dernière campagne de vérifier cette hypothèse, quand la découverte des tombes royales m'obligea à envoyer de ce côté tous les ouvriers. Dans cette région les fouilles sont longues et coûteuses. Le déblaiement du mur de Nectanebo, en 1934, a occupé une forte équipe pendant toute la durée de la campagne (pl. III). Les porteurs et les porteuses sont en effet obligés d'escalader avec leur charge la pente du mur de Psousennès où est installée la voie Decauville. Aussi n'a-t-on guère creusé, à partir du sanctuaire, qu'une tranchée assez étroite vers l'axe, tandis qu'il aurait fallu déblayer tout l'espace large de 80 mètres compris entre les deux murs latéraux du temple. Il y a encore beaucoup à faire entre la porte de Chechanq et le mur de Nectanebo.

CHAPITRE V

CONSTRUCTIONS DE BRIQUES AU SUD DU TEMPLE

En partant de l'angle sud-est le mur de calcaire qui clot le temple proprement dit et la grande muraille en briques crues de Psousennès courent parallèlement vers l'ouest pendant 30 mètres. A partir de là, ils divergent et se trouvent à la hauteur du premier pylône à 50 mètres l'un de l'autre. L'espace triangulaire qu'ils déterminent est occupé par des maisons de briques crues, dont les façades s'alignent assez régulièrement au bord de la petite rue qui les sépare du temple (fig. 23). C'est en 1934 que nous avons été amenés dans ce secteur par la poursuite de quelques granits tombés passablement loin de l'axe du temple, au sud des obélisques VII et VIII. Les deux immeubles que nous avons alors rencontrés contenaient plus d'une pièce intéressante et c'est dans une chambre du fond que nous devions découvrir une des œuvres maîtresses de la sculpture tanite, le dieu Houroun protégeant Ramsès II. Ainsi encouragé je mis deux équipes, en 1935, au déblaiement de ces modestes bâtisses. Les ouvriers se tournaient le dos et progressaient en sens opposé, les uns vers l'est, — leur rôle fut terminé en 1936, — les autres vers l'ouest. Parvenus à la hauteur du premier pylône, nous nous sommes rendu compte que les maisons se prolongeaient au-delà, remplissaient l'espace compris entre la muraille de Psousennès et le mur ouest de la grande enceinte et envahissaient même les abords du temple. Le déblaiement n'est pas tout à fait achevé, mais l'espace inconnu est dès maintenant bien restreint et prochainement tout ce quartier sera connu, du moins en surface. Comme il serait sans intérêt de décrire l'un après l'autre tous les immeubles, nous ne nous occuperons ici que des plus importants, la chapelle d'Houroun d'une part, les maisons des artistes de l'autre et enfin l'atelier établi tout contre le mur d'enceinte. Il suffira de

signaler près de l'immeuble I un tronc d'arbre encerclé d'une poterie et la découverte dans l'immeuble V d'une feuille d'argent pliée et repliée de manière à former un petit paquet de la grosseur d'une de ces tablettes qu'employaient les scribes babyloniens, et enduite de bitume. Extérieurement aucun signe n'était visible, mais cela ne prouvait pas que la feuille, étalée, n'aurait rien à montrer. Tout de suite on s'aperçut que le métal était devenu cristallin et que la feuille se briserait en miettes si on voulait la déplier, à chaud ou à froid. La scier, avec une scie très fine, n'allait pas sans inconvénient. M. Cavalier, qui s'intéressait à cet objet, proposait d'enduire l'extérieur d'un agglutinatif transparent et incolore afin d'empêcher l'émiettement du métal, puis d'essayer de déplier la feuille en introduisant peu à peu de cette substance sur le métal mis à découvert. Le musée du Caire réclama l'objet en 1936, mais rien n'a été encore tenté. La feuille d'argent garde son secret.

I. — La chapelle d'Houroun.

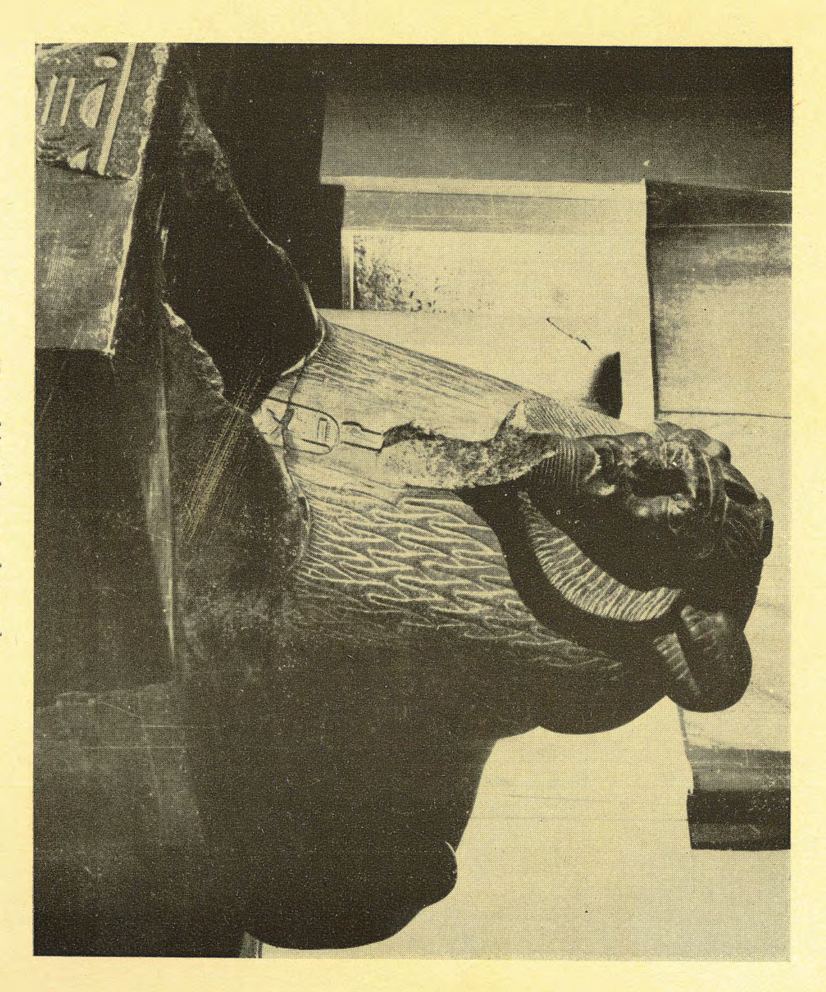
La chapelle d'Houroun est une petite chambre de 3 mètres de côté en briques jointes avec de la résine qui s'ouvre au fond d'une cour d'où l'on aperçoit au-delà des granits l'édifice en briques crues que nous décrivons au chapitre VIII (fig. 24). La porte est encadrée par des dalles de calcaire. Au milieu se dressait, sur un socle peu solide en calcaire, un groupe de granit représentant Ramsès enfant blotti contre un grand faucon. Dans un coin un pieux personnage de l'époque ptolémaïque avait placé une petite statue qui le représentait agenouillé, tenant une table d'offrandes. Des amulettes de faïence avaient été déposées sur le socle. Un jour le socle s'affaissa sous le poids de la statue qui se coucha sans grand dommage. La coiffure du dieu roula dans un coin. Ramsès perdit un doigt et l'extrémité du roseau qu'il tenait dans la main gauche. Mais le granit conserva son beau poli sous la couche de terre épaisse d'à peine un mètre qui le dissimula pendant longtemps à la curiosité des archéologues. Toutefois, dès l'anti-



Découverte du tombeau d'Osorkon.



Sarcophage d'un grand prêtre d'Amon.



Un sphinx du grand temple.

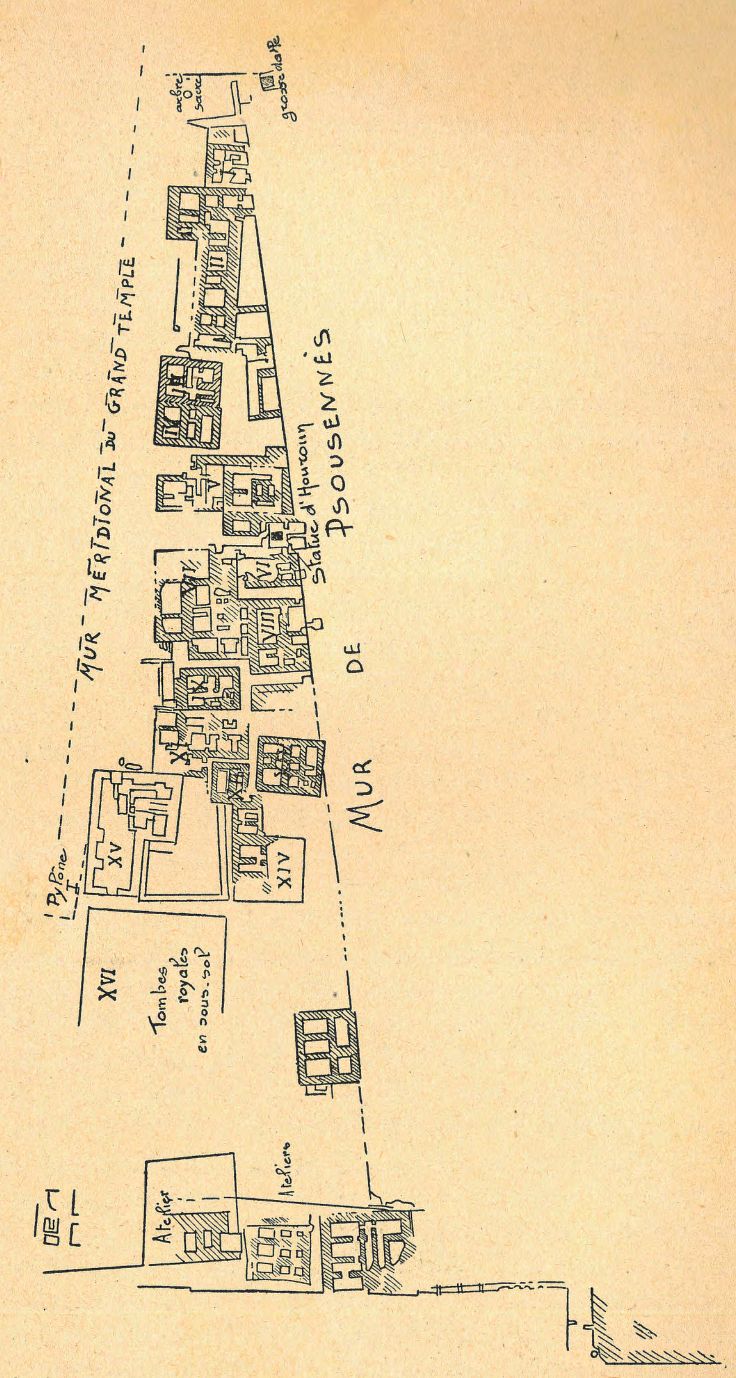


Fig. 23. — Immeubles de briques crues au sud du temple (d'après Fougerousse).

quité la statue avait subi un assez grave dégât. Le bec du faucon avait été cassé et les restaurateurs avaient pris le parti de scier l'avant de la tête et de fixer une tête refaite en même matière. Cette réparation fut elle-même bientôt cassée. Il en est resté comme témoin un morceau de granit dans la rainure de fixation. Nous n'avons pas retrouvé dans la chapelle, ni aux environs, la pièce rapportée, mais nous avions déjà découvert, avant même le groupe sculpté, une très belle tête de faucon en calcaire qui s'adaptait presqu'exactement à la statue de granit. Il ne manquait qu'un centimètre de hauteur. Faute d'une tête de granit, les conservateurs du musée du Caire ont utilisé pour compléter la statue la tête de calcaire, et c'est avec cette tête d'emprunt que le dieu Houroun accueille les curieux au pied du grand escalier qui monte chez Toutankhamon (pl. IV).

Ce n'est certainement pas par hasard que la tête de calcaire a si justement la largeur et la profondeur suffisantes pour remplacer la tête de granit, mais il est à remarquer que cette tête ne se trouvait ni dans la chapelle, ni dans la cour, ni dans les chambres immédiatement voisines, mais bien dans une chambre assez distante, posée sur le sable au pied d'un mur de briques. Comme pour garder quelque trésor. La tête enlevée, nous avons creusé dans le sable un trou d'environ un mètre de profondeur sans rien remarquer d'intéressant. Mais depuis que nous connaissons sous l'immeuble XVI l'existence de deux tombes royales, nous sommes persuadés que la nécropole des XXIe et XXIIe dynasties s'étend tout le long du temple sous les maisons de briques crues, qui me semblent avoir remplacé à la basse époque les édifices construits pour le culte des rois défunts. Nous ne serions pas surpris de découvrir un caveau et peut-être un sarcophage royal aussi bien sous la tête de calcaire que sous le faucon de granit.

Quoi qu'il en soit la statue est beaucoup plus ancienne que la chapelle de briques et même que les tombes royales de Tanis, puisqu'elle représente le dieu Houroun de Ramsès-Miamoun protégeant le dieu bon Ousirmarê Sotepenrê, le fils du soleil Ramsès-Miamoun, c'est-à-dire une fois de

plus notre Ramsès II. Nous ne savons pas exactement à quel âge ce roi qui devait régner si longtemps monta sur le trône. Il était encore très jeune ou dans la force de l'âge, mais certainement pas un enfant car l'éducation galante du prince fut commencée du vivant de son père et Ramsès en l'an V se conduisit comme un guerrier accompli, Or le sculpteur a donné à Ramsès le corps et le visage d'un

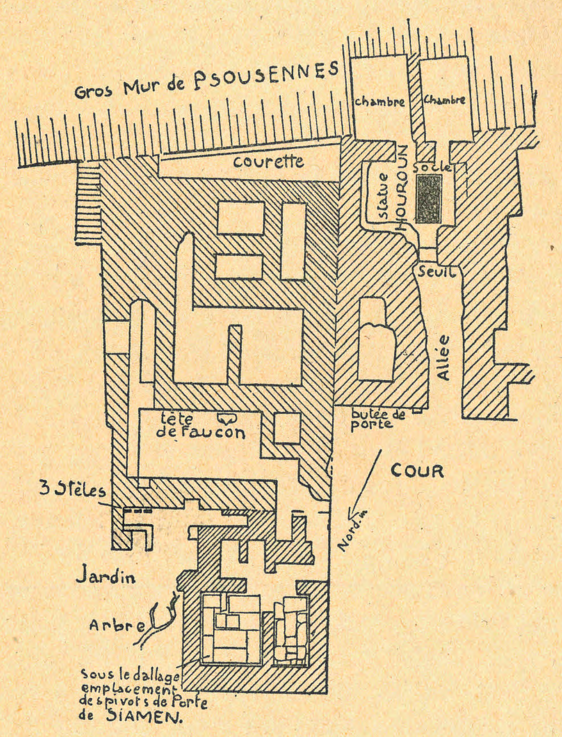


Fig. 24. — Plan de la chapelle d'Houroun (d'après Fougerousse).

enfant d'une douzaine d'années, heureux de vivre et bien nourri. Il met encore le doigt à la bouche et n'a pas renoncé à la tresse de cheveux qui, en Égypte, distinguait le premier âge. Auprès des dieux, même un roi aussi puissant que Ramsès n'était-il pas petit comme un enfant ? Tous les Pharaons sont fils des dieux, mais vers cette époque un lien affectueux se noue entre les dieux et le roi. On lit sur les

obélisques de Tanis que Ramsès est le nourrisson d'Anta, le chérubin de Toum et le hiéroglyphe qui détermine ce mot est une petite œuvre d'art. On sait aussi le goût des Égyptiens pour les jeux d'écriture. En posant le soleil, *Râ* sur la tête de l'enfant *mes* qui tient à la main la plante du Sud *sou*, le sculpteur construisait un idéogramme que tout Égyptien familiarisé avec les ingénieuses inventions des scribes était capable d'interpréter. Il existe au Musée britannique une statue de granit qui provient de Tell el Maskhouta. C'est un faucon plus petit, moins imposant que celui de Tanis qui garde appuyé contre son corps le cartouche de Ramsès. Les deux statues ont la même signification, mais le sculpteur tanite a montré autant d'invention que de savoir.

Le nom du dieu Houroun nous causa d'abord quelque surprise. On n'en connaissait en égyptien que très peu d'exemples. Les stèles découvertes à Gizeh, depuis quelques années, en ont beaucoup augmenté le nombre. Les ouvriers étrangers qui sous Aménophis II travaillaient dans la région des pyramides ont appelé Houroun le grand sphinx, dont le nom officiel était Harmakhis. Houroun est un dieu cananéen. On le trouve dans une inscription grecque, dans les textes en langue phénicienne de Ras Schamra. Il a donné son nom à la ville de Bethoron, près de Jérusalem. Beaucoup de noms géographiques sont composés en hébreu avec le mot *beth* « demeure » et un nom divin, par exemple Beth-Yahveh, Beth-El, Beth-Lehem, Beth-Anat, Beth-Shamash, Beth-Dagon. Il convient d'ajouter à cette liste Beth-Houroun, formé comme les précédents de *Beth* « demeure » et d'un nom divin Houroun.

Ce nom est visiblement composé de deux éléments un radical HR et une désinence *oun*. C'est ainsi que le dieu Dagon tire son nom du mot *dag* « poisson ». Quant au radical HR, il se prête à deux rapprochements, qui d'ailleurs ne s'excluent pas. On pense inévitablement au peuple horite qui habitait la montagne de Seïr et fut vaincu, dispersé peut-être par les Édomites. Rien d'étonnant que le dieu de ces Horites se soit appelé Houroun. Assur est en

même temps le nom du peuple assyrien, de la ville d'Assur et de son dieu. D'autre part HR est le nom du dieu que les Égyptiens depuis l'origine représentaient comme un faucon. Horus qui avait un lieu de culte important près de la frontière orientale du Delta, Mesent, ne pouvait être un inconnu pour les habitants de Canaan. Houroun, dieu-faucon du peuple horite était au moins aussi proche de l'Horus égyptien que Seth l'était des Baals syriens, mais il plaisait à un roi tel que Ramsès II, toujours prêt à adopter ce qui venait de Syrie.

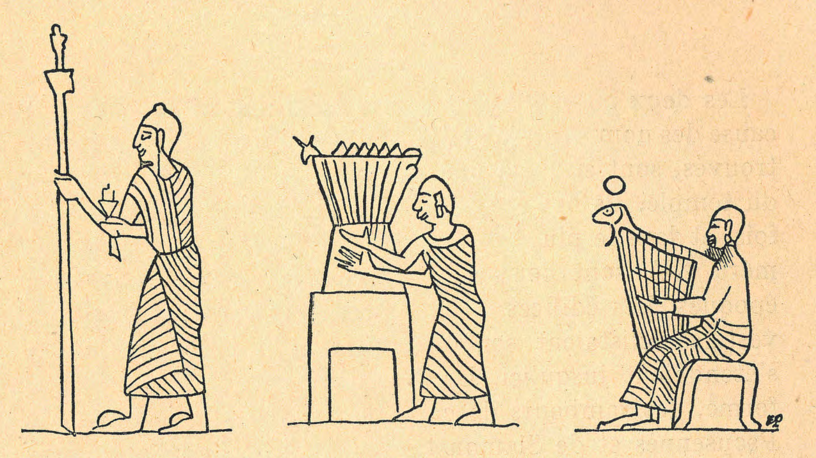


Fig. 25. — Un prêtre d'Amon jouant de la cithare, de la harpe et portant un lampadaire.

La maison qui borde la petite cour menant à la chapelle d'Houroun nous a conservé quelques objets intéressants. Je citerai d'abord trois petites stèles de calcaire appliquées contre la paroi d'une chambre. Elles sont dédiées à la famille thébaine, Amon, Mout, Chonsou, par un personnage que l'on voit une fois jouant de la cithare, une autre de la harpe, la troisième dressant un lampadaire (fig. 25). La harpe est décorée d'une tête de bélier ; pour jouer de la cithare il faut poser l'instrument sur un meuble. Le lampadaire avec son pied dépasse d'une bonne coudée la tête du prêtre. Sous le dallage d'une autre chambre nous avons

trouvé des gonds en cuivre qui datent du roi Siamon. Or la maison voisine, celle où fut trouvée la tête de faucon en calcaire, reposait partiellement non pas sur le sable, mais sur une couche d'éclats de calcaire et de grès. Beaucoup de ces éclats portaient des hiéroglyphes où nous avons reconnu des fragments de la titulature de Siamon. Il semble que ce roi ait possédé dans cette région un édifice, ou plutôt une série d'édifices, dont les vestiges peuvent être recouverts par les maisons de briques crues.

II. — École des beaux-arts.

Les deux immeubles auxquels nous donnons ce nom, à cause des nombreux modèles de sculpture que nous y avons trouvés, sont situés à peu de distance du premier pylone du temple. Ils ont été construits et reconstruits plusieurs fois, et dans le plus rapproché du pylône, qui porte le numéro XV, sont conservés les vestiges d'au moins trois époques. Les édifices de la XXI[e] dynastie dont quelques vestiges existaient sous une maison à l'est d'Houroun s'étendaient jusqu'ici. Un fragment de chapiteau palmiforme, des tambours de colonne, des bas-reliefs datant de Psousennès et de Siamon trainaient dans le sable, à côté d'un gros bloc de grès qui provient d'un groupe sculpté représentant Siamon et un autre personnage, peut-être un dieu, assis côte à côte. Le roi est appelé Osiris, comme si la statue avait fait partie d'un mobilier de tombe. Un peu au sud une base de colonne en albâtre provient d'un édifice de Ramsès II, auquel j'attribuerais un pilier carré, qui n'a plus que quelques centimètres de hauteur, encore en place. Enfin, hors des limites de l'immeuble, le plus important de ces débris. C'est un fragment de bas-relief où l'on voit Siamon assommant d'un coup de massue un ennemi (fig. 26). De celui-ci on a seulement un bras armé d'une hache à double tranchant. Ce n'était donc ni un libyen, ni un syrien, mais peut-être un Philistin, car peu de temps avant le règne de Salomon les Égyptiens avaient

enlevé à ce peuple la ville de Gezer qui fut donnée en dot à la fille de Pharaon.

Sur les ruines de cet édifice on construisit en briques crues une maison qui renfermait à l'intérieur de la chambre la plus vaste une salle voûtée reposant sur le sable. La voûte était crevée et nous n'avons rien trouvé à l'intérieur, mais à deux mètres de là gisait un squelette, ou plutôt les débris d'un squelette, qui avait conservé ses bracelets, ses colliers et même un mobilier funéraire qui avec le temps s'est ré-



Fig. 26. — Siamon assommant un ennemi.

duit à un bouchon d'ivoire. Tout d'abord nous avons cru nous trouver devant un nouveau sacrifice de fondation, mais ceux que nous avions eu déjà l'occasion d'étudier sont placés aux angles ou dans les portes, ce qui n'est pas le cas ici. La salle voûtée a pu servir de sépulture. Les hommes qui ont crevé la voûte, auraient enlevé la momie pour la dépouiller, puis l'auraient abandonnée sur le sable.

Vers l'époque ptolémaïque la maison a été restaurée. Les murs intérieurs, le dallage subsistent encore. Sous les

dalles, dans le sable, nous avons recueilli plusieurs vases en poterie qui contenaient des squelettes d'oiseau de proie. Sur le dallage, juste au-dessus de la chambre voûtée se trouvait encore, assez endommagée et presque décapitée, une petite statue d'un personnage accroupi, le menton sur les genoux, les bras croisés. Une stèle décorée de trois divinités : Amon, Mout et Chonsou traités en demi ronde-bosse, est appuyée contre ses jambes. L'Ennéade toute entière est gravée sur le corps. Ce pieux personnage, dont le nom et le titre nous sont inconnus paraissait regarder une petite niche creusée dans le mur du fond, où nous avons trouvé une jolie statuette d'enfant royal en bronze, une chatte de bronze, les plateaux d'une balance, une statuette en schiste d'une prêtresse d'Hathor, dame d'un district voisin de Tanis, si usée que je suis tenté d'y voir un vestige de l'Ancien ou du Moyen Empire tombé là par hasard.

Dans une autre chambre se trouvait rassemblée une assez grande quantité de ces objets que l'on comprend sous le nom de modèles de sculpture. L'immeuble XVI nous en a fourni une seconde série presqu'aussi riche. Remarquons à ce propos que, parmi les modèles conservés au musée du Caire, il s'en trouve un bon nombre qui vient de Tanis. L'enseignement du dessin et de la sculpture est resté en honneur dans la grande ville-frontière jusqu'à la basse époque.

Quelques têtes royales en calcaire, un sphinx de petit format méritent à peine d'être cités. Les défauts de la basse époque sont évidents dans deux autres têtes royales en plâtre et presqu'aussi grandes que nature, mais une autre tête d'expression très personnelle vaut mieux à elle seule que le lot tout entier. Une tête de chien prouve que les Égyptiens étaient restés d'excellents animaliers. Enfin une tête de trois quarts prouve qu'ils cherchaient à faire du nouveau. Une tête en brèche noire dénote une technique solide, mais elle est tout à fait inexpressive. Au contraire un petit groupe de deux personnages, un homme et une femme assis sur un siège à haut dossier, est plaisant à voir, malgré une exécution maladroite. Un chapiteau hathorique

en calcaire fin est intéressant parce que l'on a laissé ses quatre côtés à des degrés variables d'achèvement. Un poing, un pied sont fort bien réussis. Les hiéroglyphes en dessin ou en relief montrent cette précision extraordinaire qui est fréquente à la basse époque. La série ne serait pas complète s'il ne s'y trouvait quelques petites choses pour le musée secret, mais dans cette catégorie rien ne vaut un joueur de cithare trouvé quatre ans plus tôt dans une maison située un peu plus à l'est et retenu par le musée du Caire.

III. — L'atelier aux fours.

Cet atelier est adossé à la grande enceinte, au sud de la porte monumentale. Il comprend quatre fours séparés par un étroit passage, alignés dans une cour. Les fours, construits en briques, sont carrés et mesurent à peu près 1 m. 50 de côté et à peu près autant en hauteur, mais ils sont dégradés et furent peut-être beaucoup plus hauts à l'origine. La façade est percée de trois ouvertures, deux en bas près du sol, la troisième un peu plus haut, permettant d'atteindre une banquette médiane à l'intérieur, où sont placées à des niveaux différents deux cuvettes en terre réfractaire percées d'un trou, comme si on avait voulu faire passer le liquide obtenu de la première cuvette dans la seconde, puis le recueillir dans un récipient mobile. Des barreaux en poterie réunissant la banquette et les parois soutenaient les fagots. Les deux fenêtres inférieures de la façade permettaient de retirer la cendre et activaient le tirage. Depuis le Nouvel Empire les fondeurs égyptiens se servaient de soufflets composés de deux outres auxquelles s'adaptaient des tuyaux en poterie. Un manchon en poterie trouvé dans l'un des fours a fait peut-être partie d'un système de soufflerie. Nous avons beaucoup hésité sur la question de savoir quelle sorte d'artisans, bronziers, céramistes, verriers, utilisait ces fours. Les fondeurs de métal employaient des creusets plus hauts que larges. C'est le contraire ici. Si notre atelier avait produit du verre ou de la faïence, nous aurions dû en

trouver soit dans les fours, soit dans la cour. M. Fougerousse qui s'était tout particulièrement intéressé à ce problème a confié un creuset à l'examen d'un spécialiste qui a reconnu du natron en quantité infime. Nous supposons donc en dernier lieu que c'est le natron qui était traité dans ces fours.

CHAPITRE VI

DÉCOUVERTE DES TOMBES ROYALES

I. — Le tombeau d'Osorkon.

La découverte de tombes royales appartenant à la XXIe et à la XXIIe dynasties a été le grand événement de notre onzième campagne, en 1939. Il s'est produit dans un secteur qui nous était familier, près du temple, entre l'angle sud-ouest du Ier pylône, la muraille de Psousennès, le tronçon méridional du côté ouest de l'enceinte. Nous avions effleuré ce quartier alors très mamelonné en 1931 et déblayé quelques maisons de briques voisines de la porte monumentale. Il s'en est fallu de très peu que nous ne découvrîmes au début des recherches ce qui n'a été mis au jour que beaucoup plus tard, car nous avons retrouvé cette année, à deux mètres du tombeau V, le couffin oublié, neuf ans auparavant, par un de nos ouvriers. Mais cette équipe dût bientôt être employée ailleurs. Il fallait délimiter les enceintes, préciser les murs du temple, dégager les granits. Ce n'est qu'après ces travaux que nous avons pu reprendre, mais par le côté opposé, l'exploration des maisons qui bordent le temple. C'est en les suivant que nous sommes tombés sur la nécropole.

Malgré l'attraction exercée par un temple prodigieux, tous nos prédécesseurs, à commencer par les savants de la commission d'Égypte, ont cherché la nécropole. On la situait généralement un peu à l'est, sur un tell secondaire où de grandes dalles de granit affleurent le sol. Il n'est pas impossible que ces dalles soient en effet la couverture d'un tombeau enfoncé dans la terre, mais aucune recherche sérieuse n'a encore été faite de ce côté. Nous avons à plusieurs reprises trouvé des objets et des pierres nettement funéraires, sans parler de ceux qui peuvent exister aussi bien dans un temple que dans un tombeau. Le temple d'Anta a fourni des ouchabtis et un linteau sur lequel étaient repré-

sentés des fils rendant hommage à leur père. Dans un entrepôt en briques crues situé au nord-ouest du temple d'Anta, les maçons avaient remployé deux blocs de calcaire où paraissent quelques signes d'une formule souvent gravée à Saqqarah dans les tombeaux de l'Ancien Empire. Une dalle funéraire qui peut être attribuée à cette époque a été aussi remployée dans le temple de l'est. On y voit un personnage assis devant un guéridon hérissé de pains. Ses frères et ses fils assistent au repas. La liste des offrandes était gravée tout en haut. Ce sont là des pièces détachées. Nous ne pouvions deviner si les tombeaux d'où elles proviennent sont loin ou près. Semblable à l'enfant à qui l'on demandait où se trouve le royaume de Meïpe, nous aurions pu répondre : « Peut-être à moins d'un mètre ! » ou bien : « A des kilomètres, dans la grande île de sable où les Bédouins ont planté leurs tentes, puis bâti leurs maisons ! »
En explorant les maisons de briques étudiées au chapitre précédent, nous avions constaté plus d'un fait curieux. Les pots contenant des squelettes d'oiseau, les gonds, les balances de cuivre, la tête de faucon annonçaient peut-être des tombes. Des puits creusés dans les murs de briques de l'immeuble XV ressemblaient à des trous de voleurs. Mais ces indices n'ont pris de valeur à nos yeux que depuis la découverte des tombes. Au début de la campagne 1939, pendant qu'on travaillait dans l'immeuble XVI, nos ouvriers ont rencontré un nouveau puits creusé dans la brique. Je le fis vider. Au fond apparut une dalle de calcaire posée d'aplomb. Quand l'excavation fut élargie, l'on constata que la dalle n'était pas seule, mais qu'un dallage d'une certaine étendue s'enfonçait sous les maisons de briques. Bientôt l'idée que ces dalles formaient non le soubassement d'un temple ou d'un palais, mais le toit d'un tombeau s'imposait à nous. Les ouvriers ramassèrent coup sur coup des fragments d'ouchabtis au nom du roi Chechanq aimé d'Amon, fils de Bastit et une jolie petite ceinture d'Isis en or cloisonné. Une pierre manquait au dallage. Elle marquait la brèche par laquelle les voleurs s'étaient glissés dans le tombeau et qu'ils avaient bouchée sommairement.

Ayant enlevé quelques pierres, nous avons sauté par ce soupirail dans une petite chambre à moitié comblée, dont les parois étaient entièrement décorées de textes et de représentations funéraires comme on en voit dans la Vallée des Rois. Nous étions chez le roi Ousirmarê Sotepenamon, le fils de Râ Osorkon, fils de Bastit, l'un des principaux souverains de la XXIIe dynastie, qui a construit la salle du jubilé du temple de Bubaste et usurpé à Tanis les colonnes

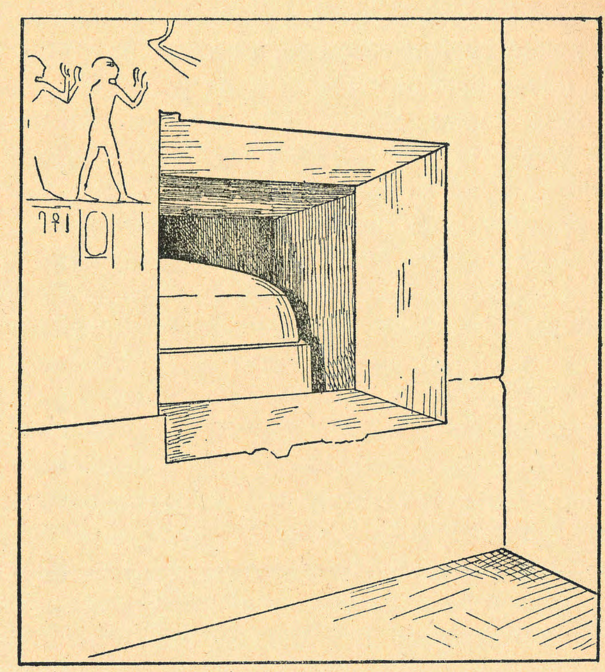


Fig. 27. — Intérieur du tombeau d'Osorkon. Chambres I et II.

du temple de l'est. De cette chambre nous avons pu immédiatement passer dans une chambre voisine qui contenait un sarcophage (fig. 27), puis, par un soupirail, dans une troisième dont la porte était obstruée par de gros blocs de calcaire. Sur l'embrasure un grand personnage de l'époque, le chef des armées et des équipages avait tenu à faire graver son image, ainsi qu'une inscription qui exaltait son dévouement pour le roi. Cette première exploration ter-

minée, nous nous sommes mis sans tarder à déblayer les chambres, pendant que la plus grande partie de notre équipe s'attaquait à l'énorme talus qui dérobait à la vue la majeure partie du tombeau (pl. V). La chambre au sarcophage nous offrit pendant quelques jours un spectacle d'une rare qualité. Elle communiquait avec une autre chambre se trouvant plus à l'ouest par un couloir que les architectes avaient muré par un bloc de granit. Les voleurs anciens avaient essayé de pénétrer par là dans cette chambre. Ils n'avaient réussi qu'à creuser une fente assez étroite qu'ils avaient bouchée avec du plâtre. Ce bouchon enlevé nous pûmes éclairer l'intérieur de la nouvelle chambre avec nos torches électriques. C'était une pièce plus longue que large construite en granit, à moitié pleine de boue et de sable, d'où émergeait un sarcophage tout aussi fruste que le premier. Sur le couvercle avaient été posés sans ordre des bouchons de canope, une tête de chien, une tête humaine, probablement par les voleurs quand ils avaient enlevé le contenu des vases. Le mur du fond, qu'on voyait mal, semblait creusé d'une niche. Un enfant du chantier se glissa par la fente et nous fournit quelques renseignements. Il nous rapporta même un ouchabti. Pendant ce temps, le déblaiement progressait. L'angle sud-ouest du bâtiment fut atteint. Une nouvelle pierre du dallage fut enlevée pour nous permettre d'entrer dans une chambre décorée de bas-reliefs aux vives couleurs, contiguë à la première chambre connue. Les murs ne présentaient pas de traces d'effraction. Cependant le sable et la boue l'avaient lentement envahie, soulevant une admirable jarre d'albâtre et recouvrant des vases canopes vides et sans couvercle (fig. 28). Ces objets une fois en sûreté, nous eûmes à récolter plusieurs centaines de statuettes funéraires pendant qu'apparaissait un sarcophage de grès fin. Il était malheureusement violé, comme le premier, mais les voleurs avaient oublié quelques précieux débris. Dans l'angle sud du bâtiment on découvrit un puits carré en belles pierres sur lesquelles on voyait les traces d'anciens hiéroglyphes. Ce puits introduisait dans une chambre couverte où nous

ne fîmes alors qu'une brève apparition, car les poutres étaient brisées et ne tenaient que par la terre qui s'était accumulée à l'intérieur. Les coups de pioche, le roulement des wagonnets dans le voisinage firent s'affaisser la terre et les poutres suivirent le mouvement. On réserva pour plus tard le vidage de cette chambre. En la contournant par l'extérieur, nous retrouvâmes la chambre de granit et découvrîmes enfin la brèche par laquelle les voleurs anciens

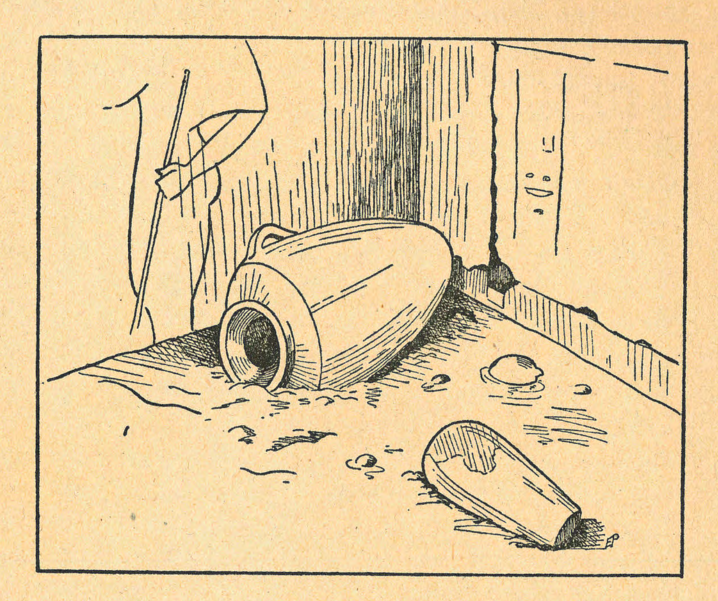


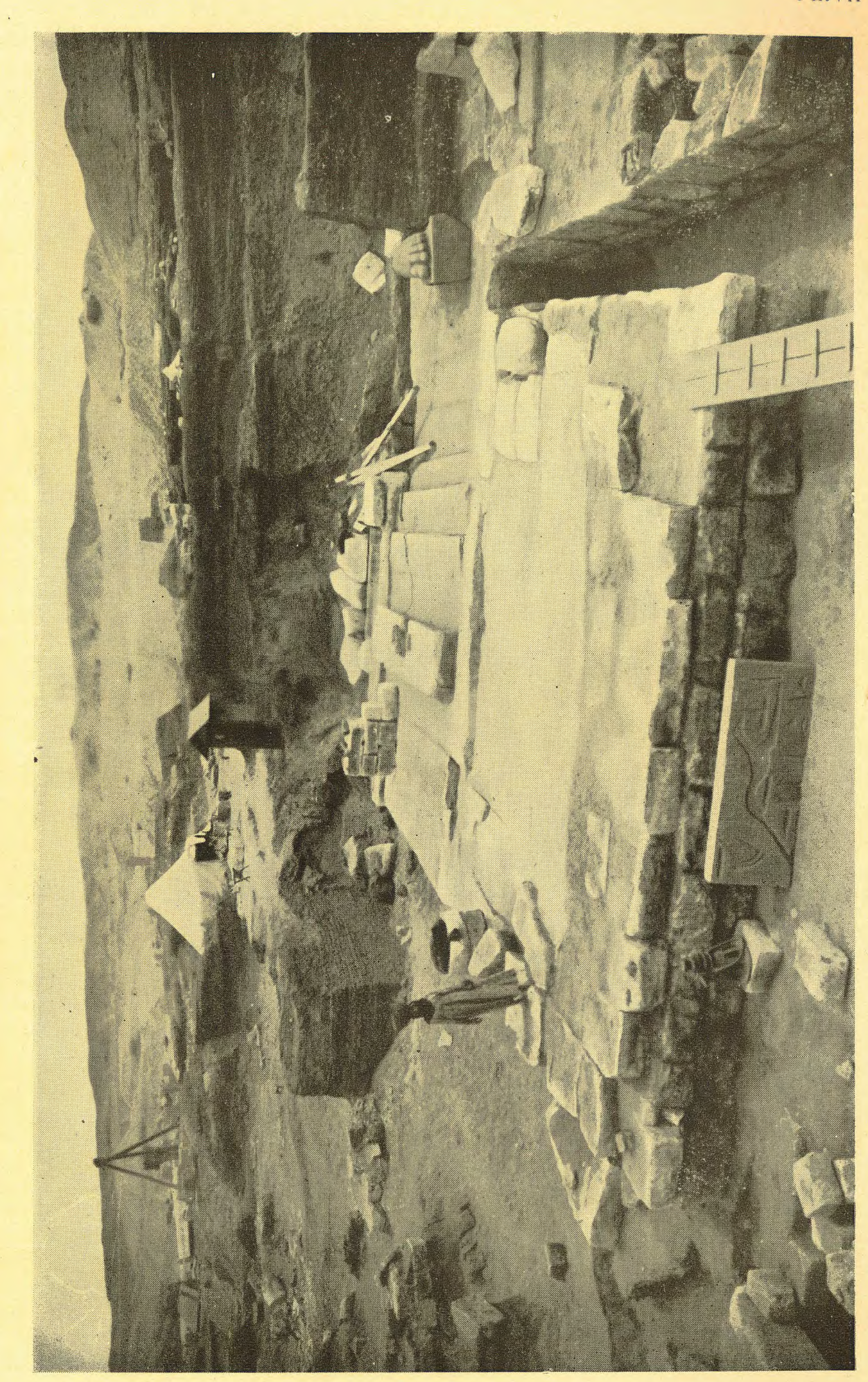
Fig. 28. — Intérieur du tombeau d'Osorkon. Chambre III (d'après Fougerousse).

s'y étaient introduits. Aussitôt nous nous sommes mis à enlever le sable et les pierres qui remplissaient les ruelles jusqu'à la hauteur du couvercle du sarcophage (fig. 29). En même temps l'on recueillait des statuettes funéraires du roi Osorkon et d'un autre personnage, le grand prêtre d'Amon Harnekhti. Enfin l'on découvrit à l'ouest du grand sarcophage de granit le couvercle d'un autre sarcophage en grès fin et beaucoup plus petit. L'image du défunt était sculptée sur le couvercle. La tête aux yeux grands ouverts,

coloriés en blanc et noir, était encadrée d'une large perruque sur laquelle un scarabée étendait ses longues ailes. Sur la gorge était sculpté un autre scarabée ailé, à la place où, sur la momie, on peut trouver le scarabée de pierre qui porte gravé au revers le chapitre XXX du Livre des Morts. Les mains étaient croisées sur la poitrine. Puis une longue inscription allant jusqu'au bout du couvercle nous révélait que le sarcophage appartenait au grand prêtre d'Amon Harnekhti (pl. VI). Nous aurions dès ce moment soulevé le couvercle, mais les voleurs en pénétrant dans la pièce avaient poussé en dedans un gros bloc de granit faisant environ un mètre cube, qui s'était arrêté sur le pied du couvercle. Par miracle le pur visage n'avait même pas été éraflé. Peu confiants sans doute dans la solidité du plafond les voleurs s'étaient servis de l'intrus comme d'une base pour édifier un pilier qui atteignait la poutre qu'ils jugeaient menaçante. Nous jugeâmes nous-mêmes indispensable de soutenir cette poutre avant d'enlever le pilier. Mais ces opérations semblaient exiger plusieurs semaines. Or depuis quelque temps déjà nous étions impérieusement sollicités par le nouveau tombeau qui venait d'être découvert au nord de celui d'Osorkon. Nous prîmes la décision de cesser le travail dans la chambre de granit et en attendant la campagne suivante nous avons bouché les brèches faites autrefois par les voleurs, soutenu une poutre fendue dans une des chambres de calcaire, remis en place les éclats de pierre qui portaient des traces de signe ou de gravure et enfin muré la porte d'entrée.

II. — Le tombeau de Psousennès.

Le toit du tombeau d'Osorkon était prolongé au nord par de puissantes dalles qui couvraient un autre tombeau. Il nous fallut à peu près deux semaines pour dégager le toit d'un bâtiment de calcaire large de 6 m. 50, long de 11 mètres, auquel s'appuyait à l'est une sorte d'appendice mesurant 3 mètres sur 4. Vers l'ouest apparaissaient des



Le tombeau de Psousennès.



Couvercle du sarcophage extérieur de Psousennès.

dalles de granit qui s'enfonçaient dans le talus haut encore de plusieurs mètres. Les dalles qui formaient le toit du bâtiment de calcaire étaient de hauteur inégale et ressemblaient à un escalier monumental. Les joints avaient été bouchés soigneusement avec du ciment. On n'apercevait aucune fissure, aucune trace d'effraction. Le seul

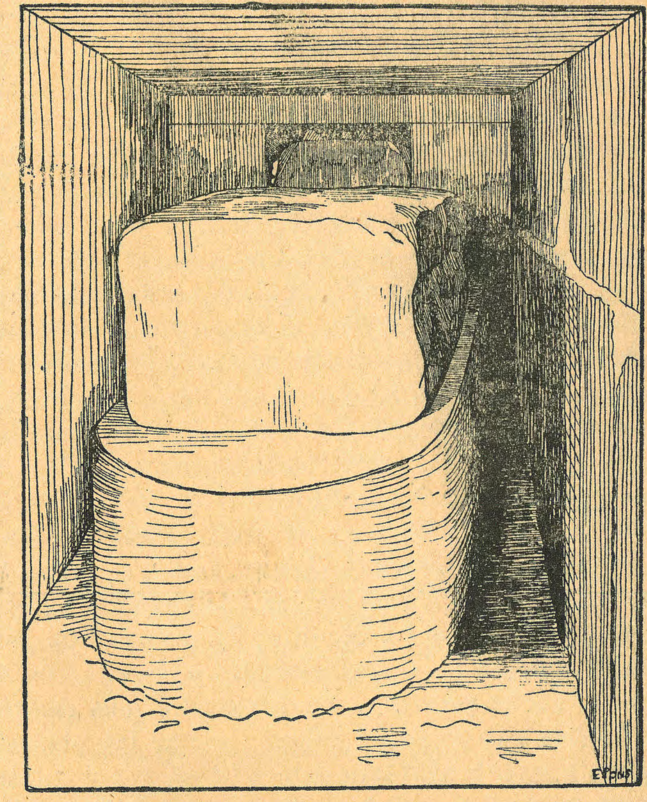


Fig. 29. — Intérieur du tombeau d'Osorkon. Chambre de granit.

moyen de pénétrer dans le tombeau, qui dès lors était présumé inviolé, était donc d'écarter les dalles de 4 mètres qui à l'est couvraient soit un puits, soit une petite chambre annexe. La dalle extérieure fut poussée dans le sable. La seconde dalle était fendue au milieu. On crut un moment

que le tombeau avait été violé, mais la fente s'expliquait très naturellement par le fait que les extrémités de la dalle portaient sur les murs et le centre sur l'intérieur du puits qui n'offrait pas la même résistance. Ayant écarté les deux moitiés de la dalle, ce fut l'affaire d'un jour de vider le puits et de découvrir la porte murée du tombeau. Je me glissai alors dans le tombeau et me trouvai dans une petite chambre mesurant à peu près 4 mètres sur 2. Des inscriptions, des divinités couvraient les parois, où revenaient à plusieurs reprises les deux cartouches de Akheperê Psousennès, un roi que nous connaissions bien. Allongé sur une sorte de soubassement un sarcophage d'argent à tête de faucon attirait le regard. Il paraissait intact. Par une fente on voyait l'or briller au-dedans. Le reste de la chambre était encombré d'objets : statuettes funéraires, vases canopes, outils et accessoires de bronze, une grande jarre de poterie (fig. 30). Après avoir avec l'aide de mes collaborateurs MM. Fougerousse et Goyon, sommairement inventorié ces richesses, nous sommes sortis du caveau et nous avons remuré l'entrée, pris les mesures d'une porte de fer qui fut mise en place le surlendemain. Puis j'allai en toute hâte au Caire informer les autorités égyptiennes. Une surveillance permanente fut instituée sur le chantier et à la porte du magasin. Le 20 mars les conservateurs du Musée du Caire vinrent visiter les tombeaux. Le 21, ce fut Sa Majesté le roi Farouk, qu'accompagnait le chanoine Drioton, directeur du Service des antiquités. En présence du jeune souverain, qui est passionné pour les antiquités de son pays, nous avons procédé à un inventaire plus complet. Avant de rien enlever, nous avions reconnu les places où l'on pouvait poser le pied sans rien endommager et constaté que le couvercle du sarcophage était simplement posé sur la cuve. On voyait bien qu'il était gravé, mais une mince couche d'oxyde, la poussière tombée du plafond empêchaient de lire les hiéroglyphes. Quand on eut ôté le couvercle le linceul doré où était enveloppée la momie apparut. C'était celle d'un roi Chechanq dont le nom de couronnement, Heqa-Kheper-rê, ne figurait pas au Livre des Rois.

Il ne peut prendre place que dans la seconde moitié de la XXIIe dynastie, car l'ordre des successeurs immédiats de Chechanq Ier est bien établi. Il est donc séparé de Psousennès, le constructeur du monument, par un intervalle d'au moins deux siècles. Le nouveau tombeau, comme celui d'Osorkon, avait subi des remaniements, mais son dernier occupant y a goûté des siècles de tranquillité qui furent refusés aux locataires successifs du tombeau d'Osorkon.

Pendant les jours suivants, nous avons enlevé et transporté au magasin tous les objets qui encombraient le caveau, et pour finir le couvercle du sarcophage demeuré extrêmement robuste. Le corps du roi nous causait plus d'appréhension. Nous avons heureusement bénéficié, pendant les dix derniers jours de la campagne, de l'expérience de MM. Lucas et Brunton du Musée du Caire. On commença par épousseter et solidifier le linceul qui était déjà déchiré en plusieurs endroits, ainsi que les enfilages de perles. Il fallut renoncer à ouvrir et enlever le linceul d'un

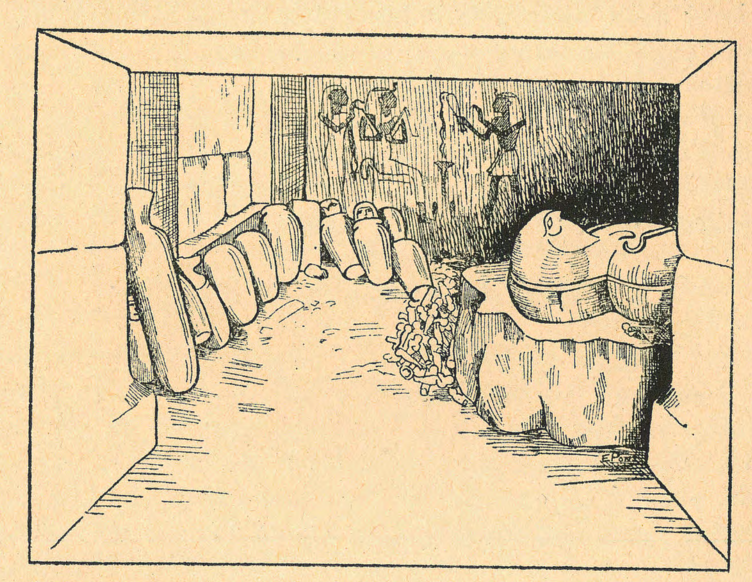


Fig. 30. — L'antichambre du tombeau de Psousennès (d'après Fougerousse).

seul coup. On en fit des dessins et des photographies, puis il fut découpé en morceaux aussi grands que possible. La momie était réduite à l'état de squelette, le bitume dont on l'avait enduite formait une sorte de boue noirâtre, mais les parures étaient en excellent état. On enleva successivement le masque d'or, véritable œuvre d'art, puis un grand col formé par un vautour aux ailes éployées et son pendant, un collier, trois pectoraux, quatre amulettes, un cornet à parfum, la ceinture et l'armature du pagne, sept bracelets et deux bagues, les doigtiers des mains et des pieds, une paire de sandales. Ces objets furent rapidement nettoyés et consolidés et je les portai moi-même, le 6 avril, au Musée du Caire. Il ne restait plus qu'à finir de vider la cuve, et à transporter au musée les ossements, les derniers objets et le sarcophage. A la fin du mois d'avril ces trésors étaient exposés à l'entrée du Musée.

III. — La campagne de 1940.

Les fouilles reprirent, malgré la guerre, au début de l'année, dans des conditions presque normales. Le 15 janvier je me trouvais sur place en compagnie de M. l'Abbé Bucher. M. Fougerousse, capitaine aviateur, était retenu aux armées, mais M. Goyon mobilisé à l'armée du Levant obtint un sursis et nous rejoignit à la fin du mois de février. Le programme de la campagne était tout tracé. Il fallait terminer l'exploration des tombeaux déjà connus et chercher s'il en existait d'autres. La plus grande partie de nos ouvriers disposée en amphithéâtre attaquait les deux gros talus qui encerclaient la nécropole au sud et à l'ouest. Les plus habiles étaient réservés pour le travail à l'intérieur des tombeaux. Nous commençâmes par le tombeau d'Osorkon. La paroi ouest fut atteinte et dégagée en quelques jours. A l'intérieur, je reconnus que la poutre de granit qui surplombait le sarcophage de Harnekhti était plus solide que nous l'avions cru. Ayant vidé le fond de la chambre de toute la terre qui s'y était accumulée, nous y rangeâmes le mieux possible tous les blocs qui nous avaient empêchés

l'année précédente de dégager le sarcophage du grand prêtre. On recueillit alors de nouveaux ouchabtis, puis les quatre vases canopes de ce personnage en parfait état. Enfin le sarcophage fut dégagé. Les voleurs anciens n'ayant pu soulever le couvercle avaient percé la cuve du côté de la tête. Nous n'avions donc pas grand espoir. L'aspect de la momie, lorsque le couvercle eut été mis de côté, n'était pas fort engageant, cependant nous fûmes un peu rassurés en apercevant, sur des ossements et des débris informes une statuette de bélier, une plaque d'or, des amulettes. En fait la momie richement parée et enveloppée d'un linceul doré avait été placée dans un cercueil d'argent. Les voleurs l'avaient fendu, puis avaient retiré avec des crochets les parures de la tête et de la gorge, mais ils n'avaient pu pousser plus loin leurs investigations. Ils nous avaient laissé des bracelets et des bagues, des scarabées avec leurs chaînes, des amulettes et des statuettes dont la perfection ne le cédait pas à ce que nous avions recueilli sur la momie de Chechanq. Le temps d'inventorier ce nouveau trésor et nous achevions de dégager le grand sarcophage de granit. Il était également percé d'un trou assez petit, qui avait dû servir pour introduire un levier grâce auquel le sarcophage avait été violé et d'une manière impitoyable. Trois corps, fort maltraités et recouverts d'un linceul de boue étaient étendus côte à côte. Nous n'avons recueilli que deux scarabées, une barbe de bronze autrefois dorée, deux statuettes et quelques fragments d'or.

Ainsi s'acheva l'exploration du tombeau d'Osorkon. Pour en faciliter la visite et pour le garantir tout à la fois, je fis définitivement fermer la brèche des voleurs, qui obligeait les visiteurs à sauter sur le sarcophage de grès, et l'on pratiqua dans la paroi ouest une ouverture commode qui fut plus tard munie d'une porte.

La chambre éboulée que nous avions reconnue au sud du tombeau d'Osorkon exigea un travail long et pénible. Il fallut retirer d'abord les poutres brisées, dont la moindre pesait plusieurs tonnes. La chambre funéraire n'avait pas été décorée. Un sarcophage en calcaire assez grossier était

rangé contre la paroi nord. Il ne contenait aucun objet, mais nous trouvâmes sur le sol de la chambre des ossements, un scarabée et quelques menus objets. Les voleurs avaient, je suppose, enlevé du sarcophage le cercueil de bois et l'avaient posé sur le dallage pour le piller à leur aise.

IV. — Le caveau de Psousennès.

Il fallait d'abord dégager le tombeau de tous les côtés (pl. VII). Le bâtiment en granit qui prolongeait vers l'ouest le bâtiment de calcaire étudié en 1939, mesurait environ six mètres sur neuf. Il était entièrement entouré d'un épais mur de calcaire, que renforçait encore un mur de briques crues. Le toit et les murs ne présentaient aucune fissure. Nous avions tout lieu de penser que l'intérieur était intact. L'entrée ne fut pas très difficile à trouver. Dans un mur bien construit les joints verticaux ne doivent pas se prolonger. Il suffisait donc d'un peu d'attention pour découvrir dans la paroi du fond de l'antichambre, non pas une, mais deux ouvertures carrées qui avaient été murées. Les blocs de ces petits murs avaient ensuite été décorés comme le reste de la paroi d'un bas-relief peint (fig. 31). Nous enlevâmes tout d'abord les blocs qui dissimulaient l'entrée de la chambre nord. Il y avait bien un couloir derrière ces blocs, mais ce couloir était bouché par un tronçon d'obélisque en granit, qui le remplissait si exactement que le jeu était à peine d'un centimètre et demi. Cela nous suffit pourtant pour passer un cable autour du granit (fig. 32). L'opération fut recommencée plusieurs fois et cette solide attache fut accrochée à un palan fixé lui-même à un madrier placé en travers de la porte extérieure. Nous nous demandions pourtant si la résistance du granit sur les parois n'allait pas être plus forte que nos cables. Il n'en fut rien. Les Égyptiens, quand ils avaient poussé le granit dans le couloir, l'avaient placé sur deux petits rouleaux de bronze. Ceux-ci étaient toujours intacts et ils ont fait encore une fois leur office. Le granit fut ainsi tiré sans trop

de mal et le 15 février 1940 nous pûmes entrer enfin, M. Bucher et moi, dans le caveau de Psousennès.

C'est une pièce étroite et longue dont un grand sarcophage de granit rose emplissait à lui seul la moitié. Sur le couvercle était sculpté le roi étendu, tenant en ses mains

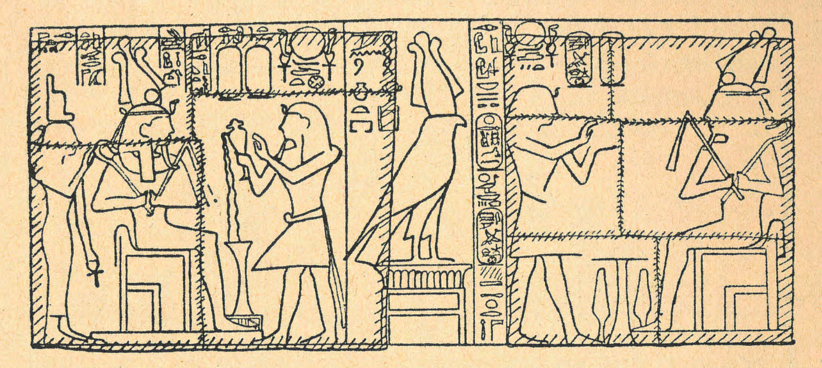


Fig. 31. — Bas-relief masquant l'entrée des deux caveaux de granit dans le tombeau de Psousennès.

le sceptre et le fléau osiriens. Une petite déesse agenouillée derrière lui caressait ses joues de ses deux mains (pl. VIII).

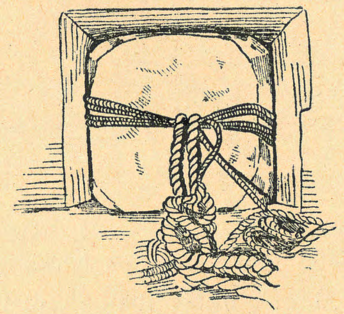


Fig. 32. — Bloc de granit obstruant l'entrée du caveau de Psousennès.

Une sorte de goupillon en or brillait sur la poitrine du roi. Des hiéroglyphes, des figures de divinités couvraient les parois. Dans la première moitié de la pièce les objets étaient nombreux. A droite, dans le coin, le squelette d'un animal, puis une grande jarre d'albâtre scellée, et les quatre

vases canopes dont les têtes bleu et or s'ornaient d'un uraeus d'or. Au centre, contre le sarcophage, une dalle de calcaire fruste choquait parmi ces belles choses. Des centaines de statuettes funéraires étaient entassées devant la dalle. On aurait dit qu'elles avaient été serrées primitivement dans deux caisses et que ces caisses s'étaient volatilisées. Enfin, à gauche, le regard était attiré par un long

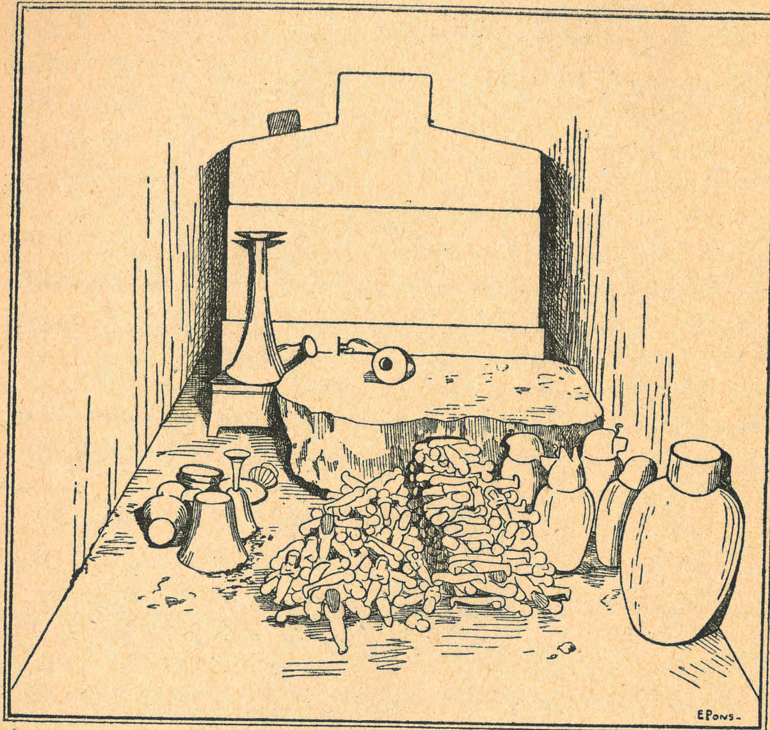


Fig. 33. — Le caveau de Psousennès.

support d'argent, où s'emboitait une cuvette, posé sur un réchaud carré en bronze. Trois vases de métal étaient couchés sur la dalle, mais près du support. Toujours à gauche, mais plus près de l'entrée, des objets de métal qui me parurent au premier coup d'œil assez semblables au trésor de Bubaste étaient posés ou couchés sur le sol de granit (fig. 33). La récolte s'annonçait magnifique. Elle dépassait ce que nous avions trouvé l'année d'avant dans l'anti-

chambre. Sans doute le cercueil à tête de faucon nous avait conservé son précieux contenu, mais les vases canopes, les statuettes funéraires portant des noms divers prouvaient que cette partie du tombeau avait été remaniée plusieurs fois entre l'époque de la construction et le règne de Chechanq. Ici, nous étions chez Psousennès, dans un caveau fait pour lui et qui n'avait servi que pour lui. Nul n'y avait pénétré depuis que les prêtres s'étaient retirés, laissant le goupillon en bois doré sur les mains du gisant et qu'on avait poussé dans le couloir le lourd granit.

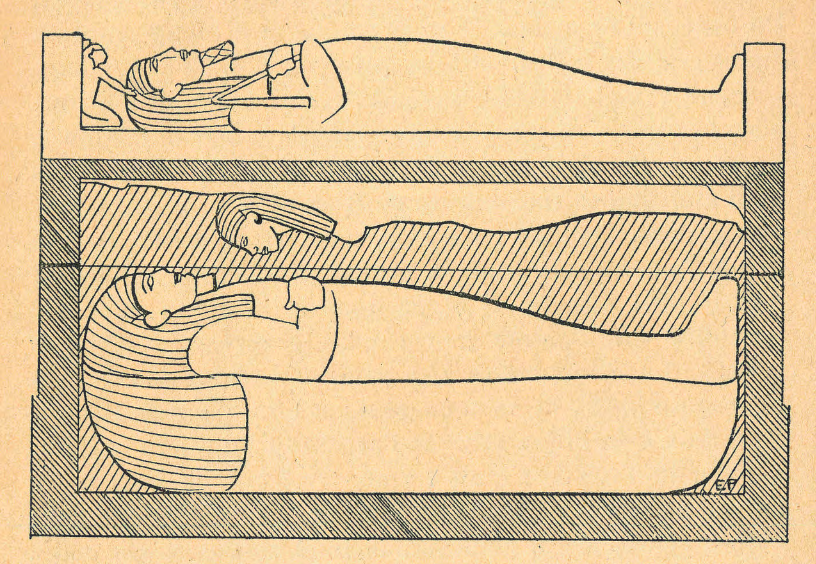


Fig. 34. — Psousennès contemplant la beauté de Nout.

Le transport de ces objets et de ceux qui avaient été posés à droite et à gauche du sarcophage, le nettoyage et l'inventaire nous occupèrent plusieurs jours. Le 21 février nous soulevions le couvercle du sarcophage. Il était décoré par-dessous d'une merveilleuse sculpture de Nout au corps étoilé, les bras allongés et les jambes jointes, qu'escortaient les barques astrales. Dans la cuve se trouvait un second sarcophage en granit noir dont le couvercle sculpté représentait le roi (fig. 34). Nout allongeait son corps au-dessus du corps du roi comme pour l'enivrer de sa beauté et le

roi ne se lassait pas de contempler la déesse. Depuis trois mille ans, dans cette prison de pierre, s'accomplissait l'union du roi défunt et de la déesse céleste. Ayant fait glisser le lourd couvercle sur un lit de sable que nous avions préparé en avant de la pièce, nous avons tout d'abord enlevé une collection d'armes et de sceptres déposés dans la cuve de granit rose le long du sarcophage de granit noir, puis le couvercle de ce dernier. Alors apparut un troisième sarcophage, celui-ci en argent, en forme de gaine de momie et entièrement ciselé. Le roi avait un ruban d'or sur le front. Un uraeus d'or sortait de sa perruque et il tenait dans ses mains croisées le fléau et le sceptre (fig. 35). Le sarcophage d'argent remplissait si exactement celui de granit noir que nous hésitâmes quelque temps avant de tenter de l'enlever. Le couvercle était fixé à la cuve par une série de rivets qu'il était impossible dans la position où nous étions d'ôter ou de scier. D'autre part nous nous aperçûmes très vite que si le couvercle était en parfait état, la cuve d'argent n'était plus intacte. Il règne dans le tombeau une telle humidité que chaque matin nous trouvions les parois ruisselantes. Cette humidité a pénétré dans les deux sarcophages de pierre et, se condensant à l'intérieur de la cuve de granit noir, elle a attaqué l'argent et l'a rendu cassant. Un dépôt d'oxyde s'était formé par lequel le fond de la cuve d'argent était soudé au fond de granit. Dès que nous eûmes commencé à soulever, le fond se sépara du reste. Le couvercle, avec les parois de la cuve presqu'intactes, fut porté au magasin. Ceci se passait le 23 février. Les jours suivants jusqu'au 7 mars furent consacrés à dépouiller la momie ou pour mieux dire le squelette de Psousennès. On enleva d'abord un merveilleux masque d'or, puis une longue feuille d'or ciselé qui couvrait tout le corps, les douze bracelets du bras gauche et les dix du bras droit, les doigtiers des mains avec une trentaine de bagues, le tout en or et pierres incrustées. La descente de la momie au caveau, puis la destruction des cordons de cuir ou d'étoffe avait mis le désordre dans les colliers, les scarabées et les pectoraux. Nous avons recueilli ainsi des milliers de

piécettes et de perles en or, des perles de lapis et six fermoirs de colliers. Nous avons remonté ces pièces très rapidement afin de les photographier et de les dessiner. Pour en finir avec les objets de parure déposés sur le corps de la momie, il reste à mentionner deux pectoraux ajourés,

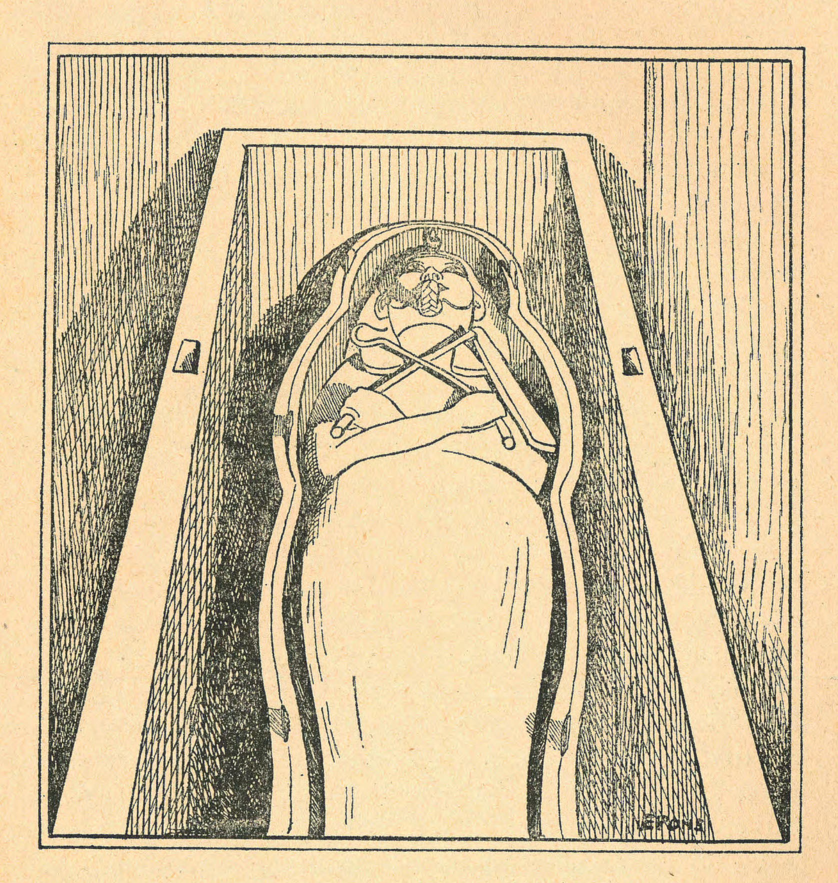


Fig. 35. — Les trois sarcophages de Psousennès.

quatre grands scarabées, une plaque d'or ciselé, des amulettes. Sur les jambes se trouvaient deux paires de bracelets. Les doigts de pied étaient pris dans des étuis d'or et une paire de sandales, en or comme le reste, complétait cette étonnante collection.

V. — Les tombeaux IV et V et le caveau d'Amonemapit.

Pendant que ces travaux avaient lieu à l'intérieur des tombeaux, le gros de notre équipe continuait à ronger le kom qui recouvrait autrefois toute la nécropole. Le premier tombeau qui apparut était situé tout près de l'angle nord-ouest du tombeau de Psousennès. De petites dimensions, il fut rapidement déblayé. Il avait été violé. Les voleurs avaient enlevé les deux premières dalles du toit et tiré au dehors le couvercle d'un sarcophage que nous trouvâmes en bon état, mais presque vide. Il ne contenait que deux ou trois petits os et des équerres de bronze qui avaient renforcé un cercueil de bois. Dans la chambre on ne recueillit que quelques statuettes funéraires d'un type déjà rencontré dans l'antichambre de Psousennès. Quant au sarcophage il portait pour tout décor une inscription horizontale finement gravée. C'était un souhait pour un roi nommé Amonemapit de la XXI[e] dynastie, le deuxième successeur de Psousennès.

A quelques mètres au nord-ouest du tombeau IV les ouvriers rencontrèrent une construction qu'au début nous ne voulions pas considérer comme un tombeau, car elle était beaucoup plus haute que les quatre tombeaux déjà connus. Pourtant c'était bien une tombe, un peu plus grande que sa voisine, sans être très considérable. De l'extérieur c'est un simple rectangle de pierre. L'intérieur est divisé en deux parties, un puits et une chambre décorée d'hiéroglyphes et de personnages, qui contenait deux sarcophages de granit gris. C'était la maison d'éternité d'un roi bien connu à Tanis, Ousirmarê Chechanq, le constructeur de la porte monumentale, que l'on rencontre à moins de trente mètres au nord-ouest. Ce monument avait commencé à servir de carrière et toutes les poutres du toit avaient disparu, moins une, qui n'était même plus entière. Nous nous estimâmes heureux dans ces conditions de retirer de ce tombeau quelques morceaux de vases canopes, un scarabée et une statuette de chatte.

En même temps nous faisions une constatation curieuse. Il existe auprès de chaque tombeau un four en terre cuite, haut d'environ un demi-mètre, ou un peu plus, et dont le diamètre est égal ou un peu supérieur à la hauteur. Nous avons trouvé un premier four à l'ouest de Psousennès, un autre à l'ouest d'Osorkon, trois apparurent dans les parages des tombeaux IV et V et pour finir deux nouveaux dans le secteur sud, qui semblent indiquer que des tombeaux peuvent être cherchés au voisinage immédiat de la grande muraille de Psousennès. Nous eûmes bientôt une preuve irréfutable de ce que la nécropole ne se borne pas aux cinq tombeaux dont nous venons de parler. Nous avons découvert à six mètres du tombeau d'Osorkon le bord d'un puits annonçant un sixième tombeau, mais nous avions trop à faire pour le déblayer. Il nous suffisait de savoir que la nécropole s'étend au sud et à l'ouest, jusqu'aux grandes murailles. Par contre les sondages que nous avons faits autour de l'immeuble XV et qui ont été poussés à grande profondeur sont restés négatifs. Il est possible que la nécropole soit divisée en quartiers séparés par des espaces vides et que nous soyons tombés précisément sur l'un d'eux. Néanmoins nous considérons comme une hypothèse très vraisemblable que la nécropole occupe tout le quartier ptolémaïque qui s'étire entre le temple et le mur de Psousennès (fig. 23) et, dès la reprise des travaux, nous comptons l'explorer pas à pas.

Ces différents travaux avaient occupé la mission jusqu'à la fin du mois de mars. Notre intention était tout d'abord de fermer le chantier et de remettre à l'année suivante l'exploration du second caveau de granit dont nous avions reconnu l'existence à côté de celui de Psousennès. Au bout d'un an les conservateurs du Musée du Caire n'avaient pas complètement remonté et exposé les parures du roi Chechanq. Nous venions de leur remettre une collection incomparablement plus riche. La perspective d'en recevoir une troisième leur causait quelque effroi. Nous risquions tous d'être submergés sous tant de richesses. C'est Sa Majesté le roi Farouk qui nous exprima le désir, au cours de

la visite qu'il fit aux fouilles de Tanis, le 28 février, de voir terminer cette année même le tombeau de Psousennès. Les événements ont pris peu après une telle tournure que je suis profondément reconnaissant au souverain de l'Égypte d'avoir insisté de la manière la plus délicate et d'avoir levé toutes les difficultés qui paraissaient s'opposer à ce projet. Après quelques jours de repos la mission se réinstallait à Sân.

L'expérience que nous avions acquise pendant l'ouverture du caveau de Psousennès nous permit de découvrir aisément l'entrée du second caveau et d'y pénétrer. Comme dans le cas précédent les Égyptiens avaient poussé un tronçon d'obélisque dans le couloir d'accès et ils en avaient muré l'ouverture. Sur les blocs était représentée une scène de culte (fig. 31). Le roi Amonemapit faisait une libation devant Osiris et Isis. Pourquoi Amonemapit, puisque ce roi avait un tombeau à lui, notre tombeau IV ? Nous allions bientôt apprendre qu'Amonemapit reposait réellement dans le nouveau caveau.

L'entrée fut ouverte le 16 avril. Sa Majesté le roi Farouk arrivé la veille à Sân, où il avait fait dresser une ville de tentes, était présent, ainsi que M. le chanoine Drioton, directeur du Service des antiquités égyptiennes et un jeune égyptologue égyptien, le professeur Abou Bekr. Le caveau était meublé à peu près comme celui de Psousennès (fig. 36) : au fond un sarcophage de granit, dans la moitié antérieure les vases canopes, les vases de métal, une grande jarre scellée, des statuettes funéraires, un vaste coffre en bois doré qui s'était effondré par l'effet du temps et de l'humidité. Quand ces objets eurent été mis en lieu sûr on déposa à leur place le couvercle du sarcophage. Beaucoup moins opulent que Psousennès le nouveau souverain s'était contenté d'un seul sarcophage de pierre et d'un cercueil anthropoïde en bois revêtu d'or. Le bois s'était réduit à presque rien. Les plaques d'or furent ôtées. Il est à peine besoin de dire que la momie avait énormément souffert. Ses parures moins nombreuses que celles de Psousennès constituent néanmoins une fort belle collection : un masque

d'or, deux colliers, deux pectoraux, deux scarabées, des cœurs de lapis et de chalcédoine, des bracelets et des bagues, un grand faucon en or cloisonné aux ailes éployées, des cannes.

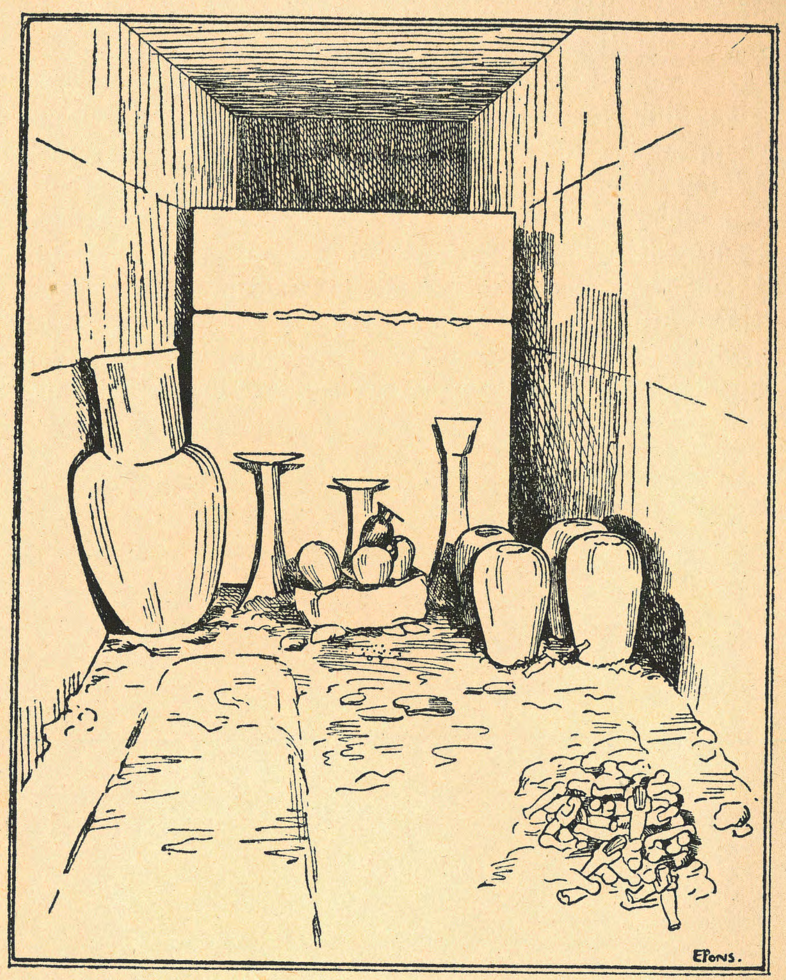
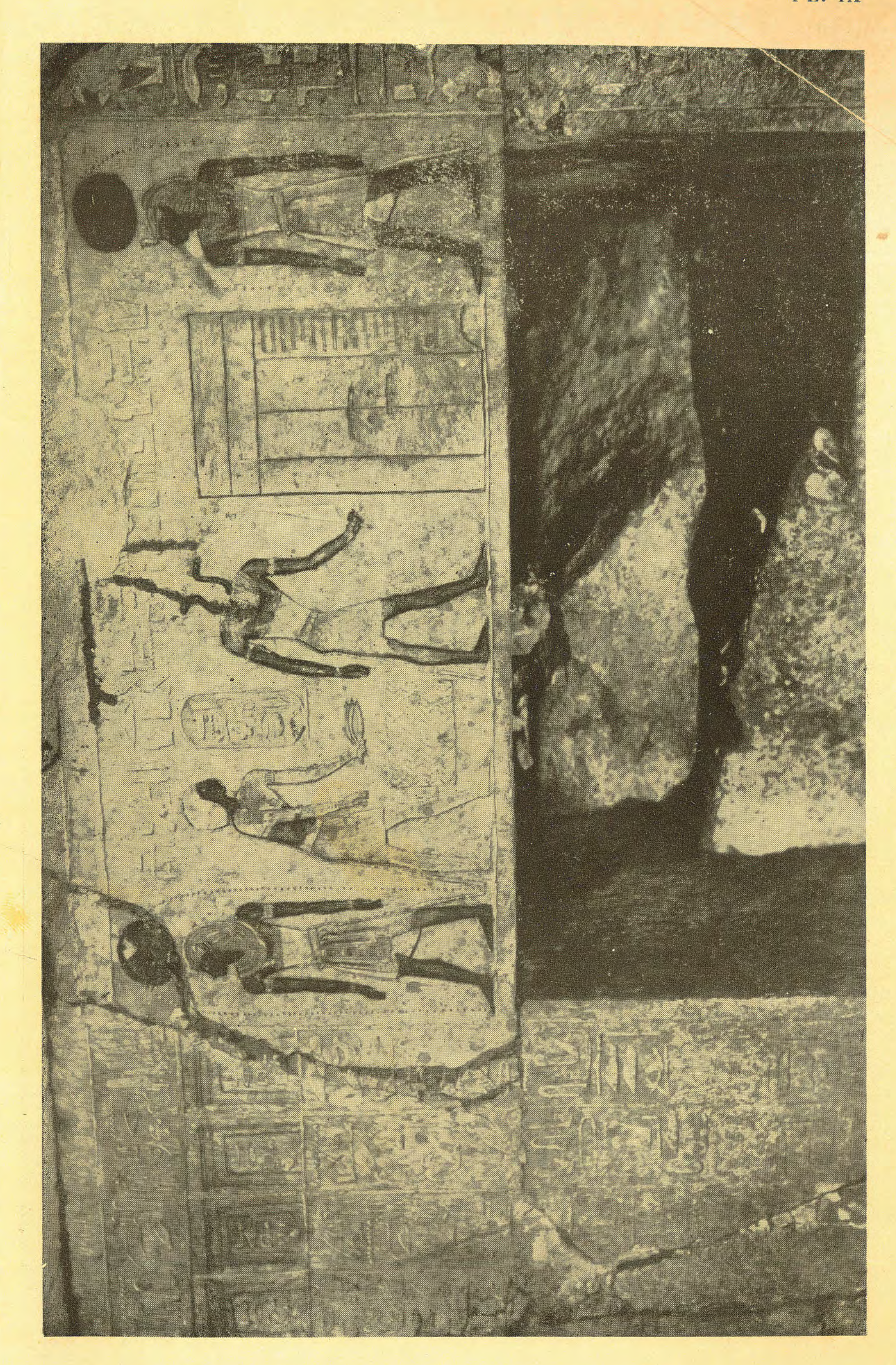


Fig. 36. — Le caveau d'Amonemapit.

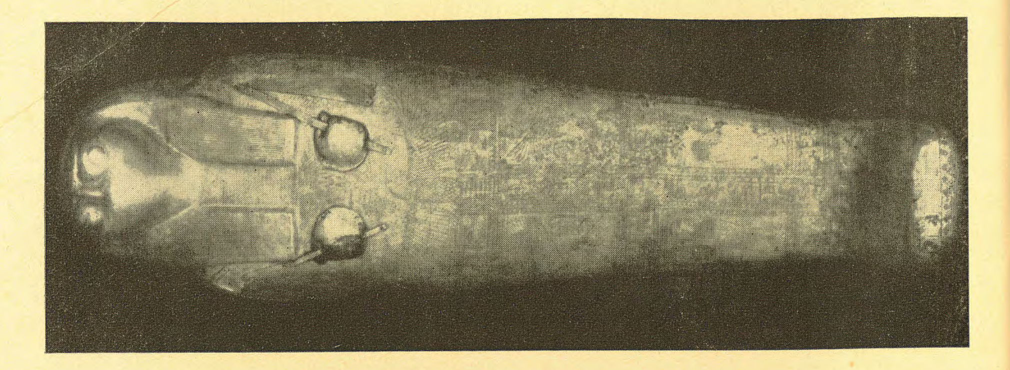
Le cercueil de bois doré, les vases canopes, les ouchabtis et presque tous les objets de parures étaient au nom d'Amonemapit. Cependant on peut affirmer que ce roi n'a pas été le premier occupant du caveau. Nous avons trouvé un bloc

décoré d'un bas-relief qui masquait l'entrée avant qu'Amonemapit l'ait remplacé par le sien. Le nom de ce premier occupant reste inconnu. Lorsque la momie d'Amonemapit eut été installée à sa place, le tombeau que ce roi s'était préparé servit pour un autre personnage.

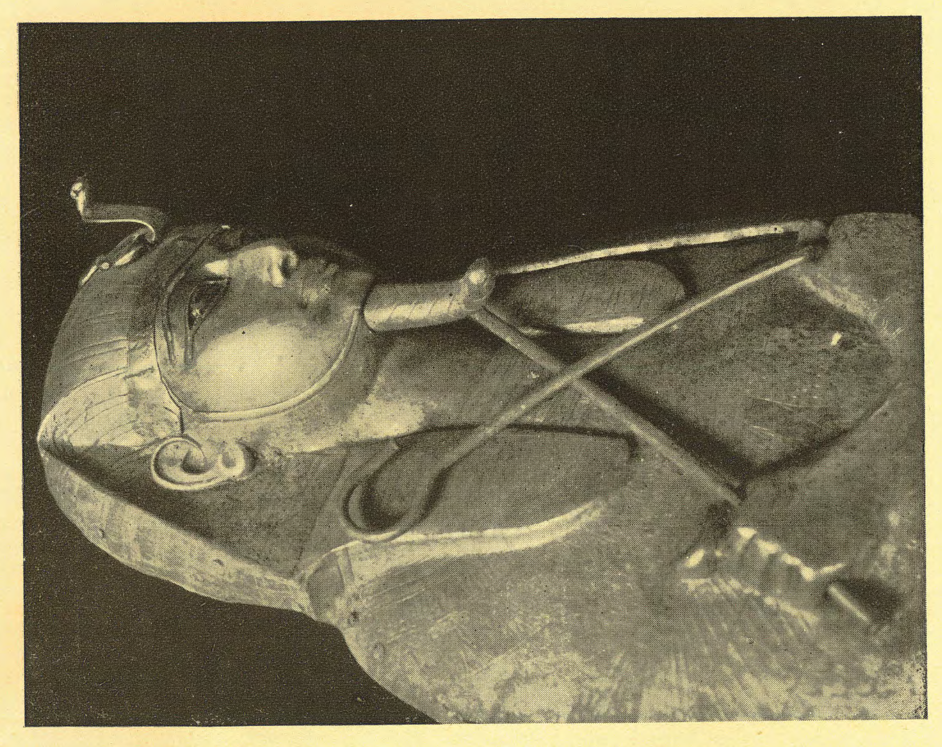
Le 3 mai 1940, le mobilier funéraire d'Amonemapit et tout ce que nous n'avions pas encore emporté était chargé sur un camion de l'armée à destination du Musée du Caire, et immédiatement exposé dans le hall de l'entrée à côté du mobilier de Psousennès. L'ensemble exigea sept vitrines. Il en avait fallu quatre pour les trouvailles de 1939, qui avaient trouvé asile dans la salle des bijoux. Mais celle-ci, déjà pleine à craquer, ne pouvait plus rien accepter. Aussi fut-il décidé par le Service des Antiquités de rassembler dans une salle unique tous les trésors des tombes de Tanis.



Bas-relief peint du tombeau d'Osorkon.



Cercueil d'argent du roi Heqakheperê Chechanq.



Cercueil d'argent de Psousennès. Détail du couvercle.

CHAPITRE VII

LES TOMBEAUX ET LEUR CONTENU

I. — Les tombes.

Principes de la construction.

Les tombes royales de Tanis, malgré les différences qu'on peut remarquer de l'une à l'autre, ont eu des caractères communs que le choix du lieu et la nature du terrain avaient imposés. L'espace était étroitement mesuré entre le long du mur du temple, la muraille de Psousennès et la grande enceinte. Les tombeaux seront donc bien petits, comparés aux pyramides de Memphis et aux hypogées de la Vallée des Rois et même au mastaba d'un Merreruka, à l'hypogée d'un Rekhmarâ, au tombeau monumental d'un Pétosiris, qui étaient fonctionnaires ou gouverneurs. Il est admis que toute tombe égyptienne comprend au moins deux parties, l'une visible de l'extérieur et ouverte au public, l'autre cachée, domaine exclusif du défunt. Il est possible que les rois tanites aient eu leur édifice de culte et l'on peut même soutenir que le bas-relief représentant Siamon en train d'assommer un ennemi provient d'un tel édifice (fig. 26), mais ces édifices n'avaient pas de liaison avec le tombeau. Ni sur le toit du tombeau de Psousennès, que l'on sait inviolé, ni sur les autres nous n'avons trouvé les amorces d'une superstructure. Dans les couches que nous avons dû traverser pour atteindre le toit des tombeaux, nous avons bien rencontré les murs en briques crues des constructions ptolémaïques. Ces murs descendent plus ou moins. Il en est même qui reposent sur le toit du tombeau, chez Osorkon, et nous les avons conservés comme témoins, mais sans admettre qu'ils aient fait partie de la construction. Depuis que nous avons découvert au voisinage du 1er pylone un dépot de fondation d'Osorkon II, je croirais que les édifices de culte étaient répartis dans les places libres autour du

grand temple, mais la tombe et l'édifice étaient indépendants.

La couche de sable sur laquelle s'élèvent les édifices de Tanis constituait pour les tombes une excellente cachette, mais cette couche n'est pas très épaisse. A cinq ou six mètres de profondeur on rencontre l'eau. Il fallait donc réduire la hauteur des tombes de manière à rester au-dessus du niveau de l'eau et sans dépasser le niveau du sable. Peu étendus, les tombeaux tanites sont en outre excessivement bas, du moins la plupart d'entre eux. Cependant le tombeau V, celui d'Ousirmarê Chechanq fait exception à la règle. La dernière assise se trouve à peu près au même niveau que le toit de Psousennès. Le toit et la partie supérieure des murs étaient donc apparents et s'ils étaient doublés par des murs et un dallage de briques la tombe était du moins signalée par une sorte de tumulus. Pour tous les autres on a procédé de la même façon en creusant dans le sable une large excavation dont les bords étaient retenus par des murs de briques. A l'intérieur on a établi d'abord un soubassement, puis élevé les murs intérieurs et extérieurs de la bâtisse, et enfin posé les poutres du toit. La largeur des chambres était limitée par la portée de ces dernières. On n'a pas voulu avoir recours aux supports intérieurs, colonnes ou piliers, qui auraient procuré la facilité d'augmenter la superficie des chambres. Quand la maison d'éternité avait reçu ses habitants, le tombeau était fermé, le sable était rabattu sur lui et la construction disparaissait tout entière.

Les tombeaux II, IV et V sont entièrement en calcaire. Les tombeaux d'Osorkon et de Psousennès consistent en deux bâtiments juxtaposés et pourvus d'une communication intérieure, l'un en calcaire, l'autre en granit, mais ce dernier est revêtu de murs de calcaire. Les rois tanites ne sont pas allés chercher bien loin leurs matériaux de construction. Ils les ont pris sur place dans ce qui restait de la vieille Avaris, dans les ruines de Pi-Ramsès. L'œuvre des anciens rois à Sân et surtout celle de Ramsès II nous semblaient déjà formidables avant que nous eussions découvert

la nécropole. L'idée que nous en avions s'est encore augmentée, maintenant que nous savons que ces constructions ont alimenté en matériaux tout ce qui s'est fait à partir de la XXIe dynastie, les temples, les palais et enfin les tombeaux. Comme les murailles n'étaient pas destinées à être vues, les architectes en retaillant les pierres empruntées n'ont pas effacé, quand le travail ne l'exigeait pas, les hiéroglyphes et les figures qui les ornaient dans leur premier état. Cette indifférence a surtout laissé des traces au tombeau d'Osorkon. Dès que l'on eut commencé à déblayer le mur est, l'on a vu apparaître en grands hiéroglyphes le nom du dieu Ptah de Ramsès et plus loin des uraeus avec le disque solaire, puis un nouveau cartouche du roi. On a même utilisé pour le revêtement de la chambre de granit des tambours de colonne partagés en deux parties égales suivant un diamètre et l'on a fait avec ces demi-tambours une muraille en apparence régulière, en réalité fort peu solide, puisque ses éléments ne pouvaient être liés, et que les intervalles étaient bouchés avec du ciment et des éclats. Quant aux blocs de granit, qu'ils aient été employés comme poutres du toit, pour obstruer les couloirs ou construire les murs, il n'en est presqu'aucun où l'on ne distingue les traces de figures ou d'hiéroglyphes, et souvent les hiéroglyphes sont intacts. On a remployé de préférence des architraves et des montants de porte, mais aussi des obélisques, des socles de statue décorés primitivement de noms de villes étrangères surmontés d'une figure de nègre ou de sémite. On a même équarri tant bien que mal une colonne à chapiteau palmiforme. Chez Psousennès les vestiges des inscriptions anciennes sont moins nombreux, bien que nous en ayons noté plusieurs en dehors et en dedans. A l'angle sud-est du tombeau V on peut voir un bas-relief ancien. De même dans le puits. Dans la chambre du tombeau II, on a employé comme linteau, au-dessus de la porte qui fait communiquer le puits et la chambre, une belle pierre décorée de grands hiéroglyphes rangés symétriquement autour des cartouches de Ramsès. Si nous n'avions eu de bonnes raisons de penser que ce tombeau datait à

peu près de l'époque d'Osorkon, nous aurions pu croire que c'était là une inscription originale en place et que par conséquent le tombeau remontait à la XIXe dynastie. (fig. 37).

Distribution intérieure et décoration.

On entre dans le tombeau de Psousennès et dans les tombeaux II, V et VI par un puits vertical qui était rempli de terre et de pierres et finalement couvert comme le reste du bâtiment. Généralement le puits est à l'est, mais cette règle souffre des exceptions, puisque le puits d'Ousirmarê Chechanq est au nord. Quant au tombeau d'Osorkon il n'a pas de puits. On entre directement par une porte très simple, non décorée, qui a été murée autrefois. On passe du puits dans le tombeau et dans les tombeaux à pièces multiples d'une chambre à l'autre par des ouvertures carrées, qui toutes ont été murées ou obstruées par un bloc de granit dont la longueur était déterminée par l'épaisseur du mur à traverser et que l'on dissimulait ensuite (fig. 27, 31 et 32).

Les tombeaux II et IV qui sont les plus petits n'ont reçu aucun décor. Les trois autres ont les chambres intérieures décorées de bas-reliefs et d'inscriptions.

Bas-reliefs du tombeau d'Osorkon

En franchissant la porte d'entrée on saluera au passage le fidèle serviteur du roi qui se frappe le sommet de la tête avec ses deux mains en signe de deuil et de respect. A main droite on voit Osorkon arrêté devant une porte que gardent un serpent des moins rassurants et une déesse à tête de serpent prête à frapper l'intrus de ses couteaux. Cette porte donne accès au domaine Osirien. Le dieu des morts y trône sur une estrade élevée, entouré de ses courtisans, Thot et Harakhté, Mat et un dieu anthropomorphe qui croise devant son corps deux bâtons sculptés en forme de doigt, un bélier qui représente la ville voisine de Men-

dès. La paroi ouest est occupée par une Nout au corps étiré, les barques solaires et leur cortège habituel. Le scarabée ailé pousse le disque le long du corps de la déesse. La pesée de l'âme devant Osiris et Isis remplit le mur nord. La confession négative se développe sur le mur est et prend fin sur le paroi sud. Le plafond est décoré d'étoiles sur champ bleu, traversé par des bandes d'hiéroglyphes, et l'on y trouve au voisinage de la Nout les divinités du ciel et de l'enfer.

Cette salle, qui contient un grand sarcophage de granit

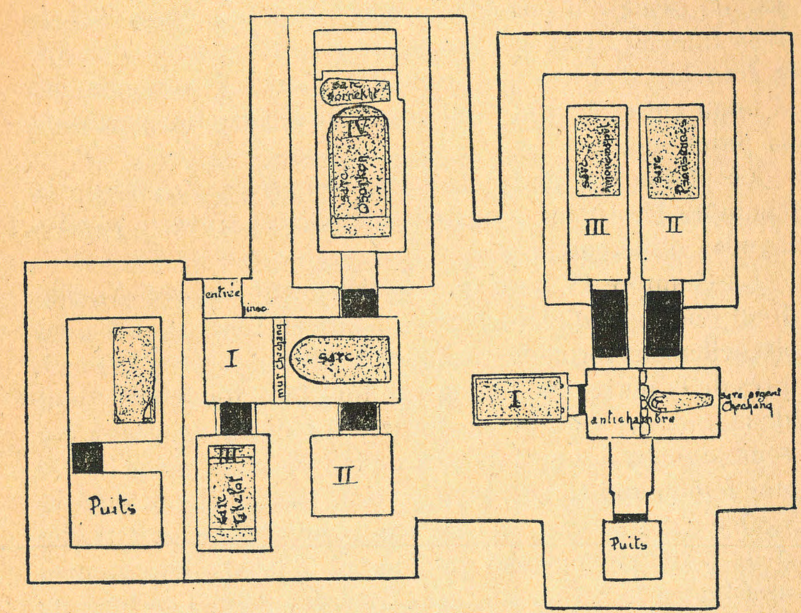


Fig. 37. — Plan des tombeaux I, II et III.

a été partagée en deux parties égales après la mort d'Osorkon, au moyen d'un mur assez mince et sans fondation, décoré d'un seul côté. Le roi Ousirmarê Chechanq, celui du tombeau V et de la porte monumentale, y salue deux fois le maître du lieu.

Dans la chambre II Osorkon adore le fétiche osirien à l'ouest et au nord le couple Osiris et Isis assis dans un naos à porte ouverte. Sur les deux autres parois l'on assiste au hâlage de la barque solaire par un immense cortège.

La chambre III que meuble le sarcophage de Takelot II possède de jolis bas-reliefs aux vives couleurs. Au nord l'attention est attirée par une momie à tête de bélier qu'adorent plusieurs divinités. A l'est Osorkon est debout devant Osiris et Ouadjit. Sur le mur ouest, au-dessus de la porte qui faisait communiquer avec la chambre I, le roi devenu un Osiris, un disque solaire sur la tête d'où s'échappent devant et derrière des gouttes de lumière, se prépare à franchir une porte verrouillée et gardée en outre par un génie qui possède en guise de tête deux serpents. Il la franchit, traverse un bassin (pl. IX), mais il aura à franchir d'autres portes avant d'arriver aux champs d'Ialou entourés d'eau qui couvrent la majeure partie de la paroi sud.

Le plafond de cette chambre, comme aussi celui de la chambre II, est tout constellé d'étoiles et traversé par des bandes d'hiéroglyphes.

La chambre IV n'est que partiellement décorée. Au plafond une ligne d'hiéroglyphes peints en rouge, peu lisibles actuellement forme la médiane. Sur les parois nord et sud, près de la porte, deux images se font face, qui représentent deux moments de la vie future. Au nord, un géant qui semble sortir des profondeurs de la tombe porte sur la tête une femme qui élève à bout de bras le soleil. Le géant lève également les bras. Sur ses mains ouvertes sont installés deux petits personnages qui adorent le soleil. Trois momies assistent à la scène. En face, l'une des momies se tient au centre ; deux uraeus se dressent à ses pieds. Le géant s'est écarté un peu de côté et les petits personnages toujours juchés dans ses mains puissantes se tournent maintenant vers les deux autres momies, coiffées comme la première d'un petit disque. Le disque solaire n'a plus besoin de soutien et vole par sa propre force. Une étoile lui est accrochée. On se souvient que nous avons trouvé le grand sarcophage de la chambre de granit occupé par trois corps. On peut supposer que ce sont les trois momies qui reçoivent en effigie les bienfaits du soleil.

Bas-reliefs du tombeau de Psousennès.

L'antichambre est divisée en trois registres horizontaux. En haut deux inscriptions regardant en sens contraire s'affrontent au milieu de la paroi ouest et s'achèvent en se tournant le dos au milieu de la paroi est. Ce sont deux discours prononcés en faveur du roi Psousennès par les dieux de la suite d'Osiris et par les dieux de l'escorte du Bélier. Ces deux cortèges remplissent le registre 2. Celui du nord marche vers la gauche comme les hiéroglyphes qui le concernent. Celui du sud marche dans le sens opposé. Ils se rencontrent comme les inscriptions au milieu de la paroi ouest. Signes et personnages ont été soigneusement gravés et peints uniformément en bleu. Toueris, l'oiseau Phénix, les Bès, les enfants assis en l'air et tenant des lézards et des serpents sont parmi les plus plaisants. Les bas-reliefs du registre inférieur sont d'une exécution beaucoup plus négligée. L'eau salée en s'infiltrant dans le tombeau par les joints des pierres a laissé des dépôts qui en gâtent encore l'aspect. Sur le mur est Psousennès offre des pains à Harakhté et à la Dame de l'Occident, femme à tête de cobra. Au nord il tend un pain à Osiris. A l'ouest, Osiris assisté par deux déesses reçoit encore l'hommage de Psousennès. Le dieu Sokar représenté sous la forme d'un faucon couronné de l'*atef*, debout sur un autel sépare cette scène d'une autre du même genre, qui met en présence le roi Amonemapit, Osiris et Isis (fig. 31). Ce sont ces deux scènes qui masquent l'entrée des deux couloirs conduisant aux caveaux de Psousennès et d'Amonemapit.

Sur le mur sud de l'antichambre le cortège divin est interrompu par une ouverture carrée encadrée de lignes d'hiéroglyphes qui permet de passer dans la chambre I, où nous n'avons trouvé qu'un sarcophage vide. Cette chambre est décorée de bas-reliefs aux vives couleurs, d'une bonne exécution et bien conservés. Au fond Atoum, le seigneur des deux terres d'On et Harakhté, le grand dieu qui vit de vérité reçoivent l'hommage de personnages que l'on a martelés ainsi que leur nom. Sur les deux longs côtés on

trouve à droite un groupe de quatre divinités, Osiris, Isis, Nephtys et Amentit, à gauche les quatre fils d'Horus, Amset, Hapi, Douamoutef et Qebehsenouf qui regardent tous vers l'entrée, puis deux inscriptions en lignes verticales. Les signes sont jolis et peints en bleu. A droite c'est un hymne à un dieu qui réunit en sa seule personne Amon, Râ et Harakhté. L'autre décrit le dernier voyage du défunt conduit et escorté par les divinités. Dans l'un et l'autre texte les dernières lignes qui nommaient le personnage pour qui avait été faite cette petite chambre ont été supprimées.

Des deux caveaux de granit, celui de Psousennès est le seul que l'on ait décoré, au fond d'une scène d'offrandes, et sur les longs côtés de deux inscriptions gravées avec négligence, qui ont beaucoup d'analogie avec celles de l'antichambre.

Les bas-reliefs d'Ousirmarê Chechanq

Les quatre parois ont été divisées en registres horizontaux de médiocre hauteur où l'on a sculpté avec soin des personnages et des hiéroglyphes de petit module, dont le style rappelle ceux de la porte monumentale, œuvre du même roi. La corniche et le plafond ont été également décorés. Bien que le toit ait été enlevé et que la terre, le sable et l'eau aient envahi l'intérieur, les bas-reliefs et les inscriptions n'ont pas trop souffert. Les couleurs ne se sont même pas complètement effacées. Les motifs sont tirés du répertoire commun à toutes les tombes : Jugement, confession négative, course du soleil parmi les indestructibles et les infatigables, cortèges de divinités, collection d'objets funéraires. L'historien n'y glanera pas grand'chose. Pourtant il est intéressant d'y relever un élément inconnu auparavant de la titulature du roi Ousirmarê Chechanq, son nom de bannière Kanekht-mesouti-Rê « Taureau vaillant, créature de Râ ».

II. — Les sarcophages.

Les sarcophages de pierre

Nous comptons jusqu'à présent douze sarcophages de pierre. Osorkon et Psousennès en contiennent chacun quatre ; le tombeau d'Ousirmarê Chechanq deux. Les tombeaux II et IV n'en ont qu'un. Ils sont de valeur fort inégale. Nous avons dit la beauté exceptionnelle des deux sarcophages de Psousennès qui représentent par des moyens d'une grande simplicité l'union du roi défunt et de la déesse du ciel. Le couvercle du sarcophage de Harnekhti (pl. VI) est encore un très beau morceau de sculpture et passera bientôt pour un chef-d'œuvre du genre. Le sarcophage de Takelot, celui d'Amonemapit au tombeau IV ne sont pas sans mérite. Les autres ne sont que des cuves rectangulaires. L'intérieur a été poli avec assez de soin, mais l'extérieur a été laissé fruste. Au lieu de donner au couvercle la forme bombée qu'on affectionnait aux époques anciennes, on se contente ordinairement d'une épaisse dalle rectangulaire, dont les dimensions correspondent tant bien que mal, et souvent plutôt mal que bien, à celles de la cuve. On a jugé trop difficile de tailler la face inférieure du couvercle et les bords de la cuve, de manière à ce qu'ils s'emboitent l'un dans l'autre. Le couvercle n'est que posé et ne se défendait contre l'audace des voleurs que par sa masse et par l'étroitesse de la chambre (fig. 29).

Le granit est la pierre la plus employée. Les deux sarcophages de Psousennès, celui d'Amonemapit, le grand sarcophage d'Osorkon, le sarcophage anonyme trouvé dans la chambre I d'Osorkon, les deux sarcophages du tombeau V sont en granit, la cuve comme le couvercle. Le sarcophage du roi Hedjkheperê Takelot est tout entier en grès fin, celui du tombeau II tout entier en calcaire. Mais il arrive aussi que le couvercle ne soit pas de la même pierre que la cuve. La cuve du grand prêtre Harnekhti est en granit ; le beau couvercle est en grès rouge du Mokattam. C'est le contraire

au tombeau IV. Une dalle de granit rose couvre une cuve de grès. Dans la chambre I de Psousennès le sarcophage d'inconnu est en granit rose, son couvercle en basalte noir.

Ces pierres, quelles qu'elles soient, ne sont pas venues directement de la carrière. Elles avaient déjà servi. Mais une distinction doit être faite. Quelquefois on a taillé cuve ou couvercle dans un monument non funéraire, statue colossale ou socle, stèle ou bloc mural. Ou bien l'on a usurpé un sarcophage ancien. Deux cas peuvent alors se présenter. Tantôt on a fait les changements nécessaires, tantôt on a laissé subsister les inscriptions anciennes.

Les deux sarcophages de granit du tombeau d'Osorkon et les deux du tombeau V appartiennent au premier de ces groupes. Le sarcophage destiné à Ousirmarê Chechanq offre un intérêt particulier. Il a été taillé dans le socle d'une statue colossale qui datait de la XIII[e] dynastie et l'on a laissé subsister, volontairement à ce que je crois, une partie de l'inscription originale. Les noms d'Horus de deux souverains s'affrontent de part et d'autre du signe de vie. Il s'agit donc de deux souverains associés. Le nom qui se trouve à droite Hetepibtaoui appartient au roi Hor, dont J. de Morgan a trouvé une si belle statue à Dahchour. Quant au second, Khabaou, la suite de sa titulature se lit sur un linteau de porte de Bubaste : [l'Horus] Khâbaou, le roi du sud et du nord Sekhemkhoutaouirê. Tous deux sont mentionnés sur le papyrus royal de Turin dans la colonne des successeurs de la XII[e] dynastie, Hor à la ligne 17, l'autre à la ligne 19. Malgré ce témoignage les historiens hésitaient sur la place à donner au roi Hor. Comme il s'est fait enterrer au milieu des rois de la XII[e] dynastie, certains ne voulaient pas l'en séparer. Le problème est maintenant résolu, et à l'avantage du canon royal.

Le beau sarcophage en grès fin découvert dans la salle III d'Osorkon sous des statuettes funéraires d'un roi Takelot a certainement contenu la momie de ce roi, car nous avons déchiffré ses deux cartouches, Hedjkheperê Takelot, tracés à l'encre noire sur les deux petits côtés de la cuve et sous le couvercle. Mais une autre inscription, gravée celle-ci

(fig. 38), révèle le nom d'un possesseur bien plus lointain, le préposé au sceau Ameni, qui semble avoir vécu au temps où Amenemhat III construisait au Fayoum (*to-ché*) le fabuleux labyrinthe.

Les deux sarcophages de pierre où était enfermée la momie de Psousennès n'appartiennent pas davantage à la XXI[e] dynastie. Sans doute les cartouches qui émaillent les inscriptions extérieures et intérieures sont bien ceux de Psousennès, mais ils ont toujours été gravés dans des endroits évidés, ce qui prouve que l'on a effacé les cartouches originaux pour graver les nouveaux. Dans leur hâte les usurpateurs ont parfois laissé subsister l'ovale du cartouche ancien et même un signe ou deux. En réunissant ces vestiges

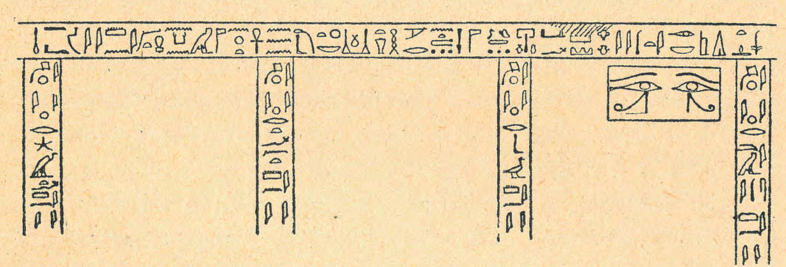


Fig. 38. — Inscription d'un sarcophage du Moyen Empire remployé par Takelot.

nous étions arrivés à désigner Merenptah comme l'authentique possesseur du sarcophage extérieur, sinon des deux. Nous en eûmes la certitude en découvrant sur la ceinture du gisant le cartouche oublié et intact du successeur de Ramsès II (fig. 39).

Aucune trace d'usurpation n'a été remarquée sur la cuve du sarcophage trouvé dans le tombeau IV. Rien n'empêche d'y voir une œuvre originale exécutée et gravée sous le règne d'Amonemapit, dans un morceau du colosse de grès dont le pied est visible sur notre planche VII. Mais il n'en est pas de même du couvercle de granit rose qui est venu tout droit d'un tombeau de l'Ancien Empire, car c'est bien le style inimitable du temps des pyramides que l'on reconnaîtra en cet Anubis d'un trait si sûr, encadré par des

hiéroglyphes de grand module (fig. 40). La dalle était un peu trop grande pour sa nouvelle destination. On l'a rognée sur les bords, coupant le bout des oreilles et de la queue au gardien des nécropoles.

Ainsi les rois tanites faute des ressources nécessaires pour continuer l'exploitation des carrières où tant de milliers d'ouvriers avaient peiné aux siècles précédents et surtout sous Ramsès II, préféraient piller les nécropoles des ancêtres et meubler leurs tombes à frais réduits.

Les cercueils de bois.

Les deux sarcophages d'Amonemapit, celui du tombeau IV et celui du caveau chez Psousennès, contenaient l'un et l'autre un cercueil de bois. Il y en avait un autre dans ce caveau posé devant le sarcophage. Enfin dans l'antichambre de Psousennès le cercueil d'argent de Heqakheperê Chechanq était placé entre deux cercueils de bois et il convient de préciser que la momie de gauche possédait double cercueil. Nulle part le bois n'a résisté à l'humidité qui règne dans les caveaux. Pourtant on peut se rendre compte de l'aspect que présentaient ces cercueils dans leur nouveauté. Comme la plupart de ceux qu'on a retirés de la cachette de Deir el Bahari, ils affectaient la forme d'une gaine de momie. Le couvercle représentait le défunt tenant dans ses mains les insignes osiriens, le visage encadré d'une perruque. Les yeux ont été exécutés à part, en albâtre ou en faïence blanche, avec une belle pupille noire, sertis dans un cadre de bronze doré qui figure les cils et rapportés. Il en était de même pour les sourcils et pour l'uraeus indiquant que le défunt était de sang royal. Le visage et les mains étaient également dorés, ou pour être plus exact, revêtus de feuilles d'or aussi minces que du papier à cigarette. Quand le bois a été détruit ces feuilles se sont déchirées et froissées. Dans l'antichambre de Psousennès nous n'avons recueilli que les trois paires d'yeux et de sourcils avec les uraeus et une petite caisse de feuilles d'or en lambeaux. Dans le sarcophage de granit d'Amonemapit le bois

n'était pas complètement détruit. Nous avons même enlevé un morceau où plusieurs signes étaient encore apparents, mais il était arrivé au bout de sa résistance et n'a pas tardé à tomber en poussière. Toutefois il a permis au revêtement d'or qui était en outre assez épais de ne pas



Fig. 39. — Traces de Merenptah sur le sarcophage de Psousennès.

trop se déformer. Une fois restauré ce revêtement aura encore grand air. Dans le sarcophage de grès du même Amonemapit la présence d'un cercueil de bois n'était attestée

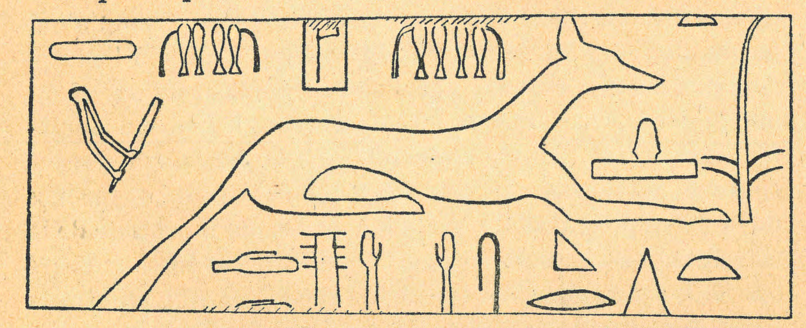


Fig. 40. — Couvercle d'un sarcophage de l'Ancien Empire remployé par Amonemapit.

que par huit plaques de bronze munies de deux rivets. Nous en avons trouvé de semblables près des autres cercueils et nous supposons qu'elles servaient de tenons et qu'une fois emboitées dans les mortaises pratiquées dans la cuve et le couvercle, elles étaient immobilisées avec les deux rivets.

Les cercueils d'argent.

Le tombeau de Psousennès nous a conservé presqu'en parfait état deux cercueils d'argent, celui du roi Heqakheperê Chechanq qui avait été déposé, après un temps plus ou moins long et divers avatars dans l'antichambre (fig. 30) et celui de Psousennès lui-même trouvé dans sa double prison de granit (fig. 35). Signalons pour mémoire quelques débris d'un troisième recueillis dans le sarcophage du prince Harnekhti.

Les deux cercueils ont la forme d'une gaine de momie, mais une différence essentielle saute aux yeux. Le cercueil de Chechanq (pl. X) possède une tête de faucon. Le cercueil de Psousennès (pl. X) offre à notre admiration une tête humaine presque vivante avec ses yeux et ses sourcils rapportés, d'une expression noble et douce, encadrée par le *nems*, rehaussée d'un bandeau et d'un uraeus d'or, la barbe postiche au menton soutenue par des liens. Ce n'est sans doute pas l'effet du hasard. Les rois de la XXIe dynastie ont pour Amon, dieu anthropomorphe, une dévotion tellement exclusive qu'ils en sont arrivés à négliger les autres dieux. Les rois Chechanq sans cesser de vénérer Amon n'ont garde d'oublier les vieilles divinités égyptiennes, à l'exception de Seth. La cuve de Chechanq ne porte extérieurement aucun décor. On s'est contenté de graver au fond une figure féminine. C'est pour le couvercle que le graveur a réservé toute sa virtuosité. La tête de faucon et les deux mèches de la perruque ont d'abord été façonnées par le procédé de la rétreinte. Le bec a été rapporté, puis le graveur a entouré les yeux d'un triple cercle ciselé, rayé la perruque de traits parallèles et indiqué entre les deux mèches les rangs d'un collier de perles. Les mains qui serrent le fléau et le sceptre ont été exécutées à part et rivées. On découvre après les mèches de cheveux un scarabée ailé qu'encerclent trois rangs d'ornements floraux. Un oiseau à tête de bélier étend ses ailes sur toute la largeur du couvercle. De la queue de cet oiseau part une ligne d'hiéroglyphes qui exprime un souhait pour le roi défunt : « Osiris, roi, Chechanq aimé

d'Amon, tu prendras des pains à Hatkaptah, les offrandes seront rafraîchies à On. Puisse ton âme sortir vivante en toute forme que tu pourrais désirer. Puisses-tu voir Aton se lever dans sa barque, quand il crée chaque jour, pour l'éternité ! »

L'espace disponible à droite et à gauche de cette médiane est divisée par de petites inscriptions horizontales en six compartiments dont les personnages et les signes s'affrontent deux par deux. En haut Isis à droite, Nephtys à gauche protègent de leurs ailes les noms du roi. Au second étage deux génies Amset et Hapi font face à leurs confrères Douamoutef et Qebehsenouf. Sur les pieds, où le couvercle se relève, les deux déesses Neit et Selqit assises sur le signe de l'or font un geste d'appel.

Ce n'est pas seulement le couvercle de Psousennès, c'est le sarcophage tout entier qui est couvert d'hiéroglyphes et d'ornements. Comme toujours un large gorgerin couvre la poitrine du roi. Trois oiseaux aux ailes ouvertes lui succèdent, puis une double inscription formant médiane va jusqu'au pied. C'est une prière du roi à sa mère Nout pour qu'elle l'introduise parmi les indestructibles et les infatigables. Sur le fond de la cuve, mais en dehors, est gravée une admirable Nout qui étend ses ailes pour protéger la momie royale. Une inscription horizontale suit le bord de la cuve.

Les enveloppes de momie.

Nous allons constater encore une fois que les usages ont changé de la XXIe à la XXIIe dynastie. La momie de Psousennès était entièrement habillée d'or. Un masque splendide (pl. XI) prenait la tête et la poitrine. Une gaine demi-cylindrique couvrait le corps jusqu'aux pieds. Le masque représente Psousennès sous les traits d'un homme jeune, les yeux bien ouverts, pourvu des attributs royaux, un uraeus d'or massif sortant du *nems*, la barbe tressée au menton. Sur la gaine on voit les mains serrant le sceptre et le fléau, puis un oiseau à tête de bélier. Isis et Nephtys

à l'autre bout sont assises sur le signe de l'or. L'espace intermédiaire est divisé en compartiments par des inscriptions hiéroglyphiques.

Moins opulent que Psousennès, Amonemapit a renoncé à la gaine, se contentant d'un masque d'or prenant la tête et la poitrine. Le masque de Psousennès s'est conservé sans défaut. Celui d'Amonemapit a été tordu et plissé par la lente destruction du cercueil de bois et les déplacements qui s'ensuivirent. Le masque avait pris une expression assez déplaisante, mais les réparateurs du Musée lui ont rendu sa sérénité.

La momie de Chechanq était entièrement enveloppée d'un linceul de lin sur lequel on avait appliqué des feuilles d'or découpé et des bandes bleues de façon à obtenir un décor qui rappelait à quelques détails près celui qui était gravé sur le cercueil d'argent. Au linceul était adaptée une tête de faucon en or très mince, dont les deux yeux noirs étaient entourés d'une bordure en or solide. Sur le dos le linceul portait des textes hiéroglyphiques tirés des chapitres XXVII et XXIX du *Livre des Morts*. Le visage de la momie était couvert d'un merveilleux masque d'or (pl. XI), aussi beau que celui de Psousennès, maintenu par des cordons noués derrière la tête, qui lui restituait l'éclat et la beauté de la jeunesse. Les sourcils et les yeux avaient été exécutés en carton, semble-t-il, à part et placés dans les creux ménagés à cet effet. Au moment de la découverte il ne manquait que le sourcil droit. Ces fragiles compléments ont souffert du transport et l'œil gauche finalement demeure seul.

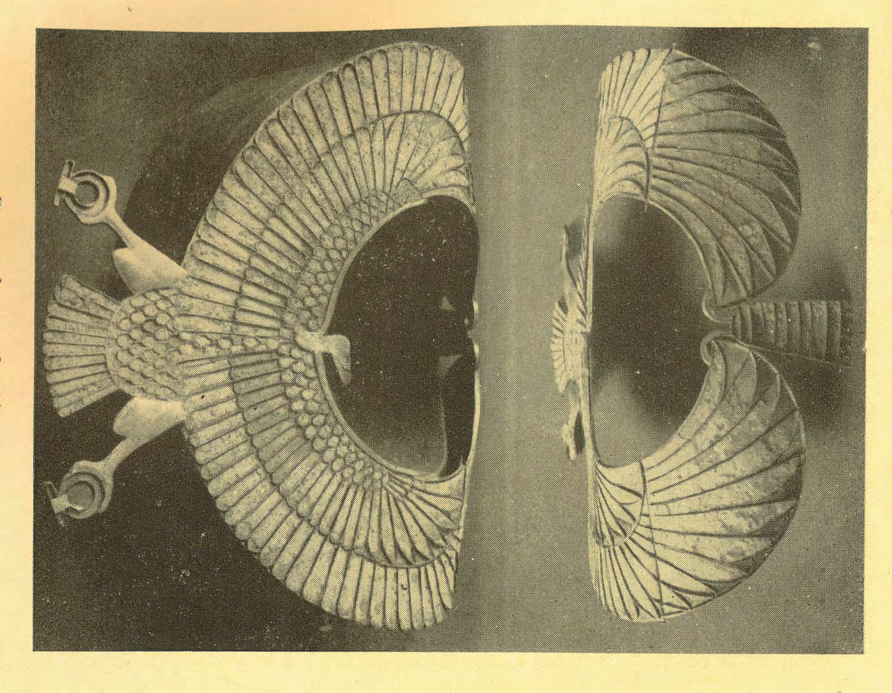
Quelques fragments trouvés dans le sarcophage du prince Harnekhti prouvent que sa momie était comme celle de Chechanq enveloppée dans un linceul enrichi d'appliques bleu et or. Deux yeux de faucon recueillis dans le sarcophage du roi Osorkon prouvent en outre que le linceul de ce roi s'adaptait à une tête de faucon. Il semble permis d'attribuer à la XXIIe dynastie toute entière les particularités qu'offre le cercueil intact de Chechanq.



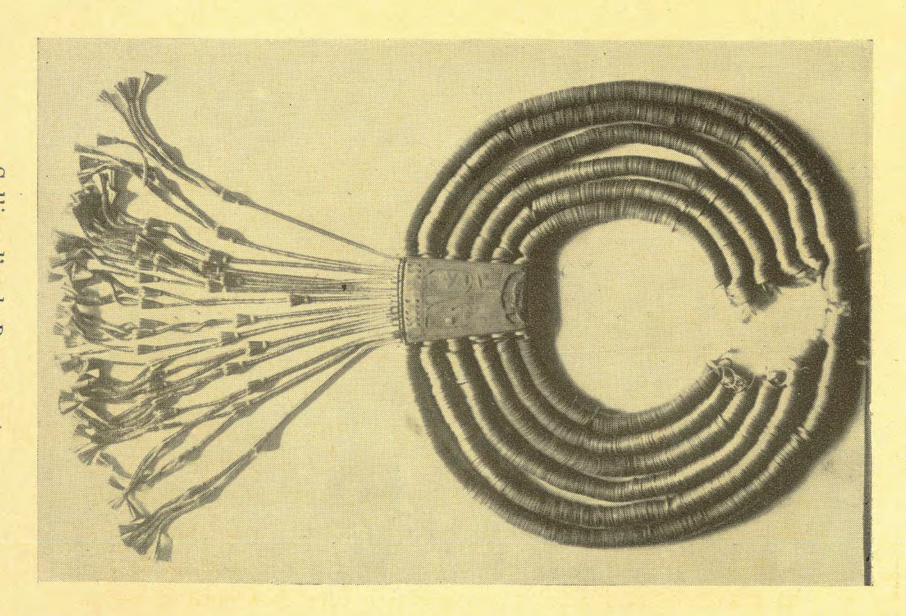
Masque d'or de Psousennès.



Masque d'or de Heqakheperê Chechanq.



Parure de cou de Chechanq.



Collier d'or de Psousennès.

III. — Les parures de la momie.

Les principaux objets viennent de Psousennès et de Chechanq, mais Amonemapit et le prince Harnekhti ont apporté une importante contribution.

Col.

Lorsqu'on eut enlevé le linceul et le masque de Chechanq, le premier objet qui se présenta fut un grand vautour en or cloisonné, qui entourait complètement le cou avec ses deux ailes dont les pointes étaient réunies à un pendant (pl. XII). L'objet est en deux pièces qui s'adaptent par deux charnières que traversent deux épingles d'or. La construction est très robuste. Sur les plaques de fond on a soudé les rubans d'or qui silhouettent les ailes et les plumes, ainsi que les parties en or solide. Puis les creux ont été remplis avec des compositions imitant le lapis et la turquoise.

Colliers.

La momie de Psousennès ne possédait pas moins de six grands colliers. Très différents d'aspect, on y retrouve presque toujours les mêmes éléments : un ou plusieurs rangs de perles ou de piécettes, un fermoir et une sorte de toison d'or qui se répandait sur le dos.

Le fermoir d'un de ces colliers porte sur le côté plat une inscription hiéroglyphique signifiant : « Le roi Psousennès, il a fait un grand tour de cou en lapis-lazuli véritable, comme aucun roi n'en avait fait de pareil. » C'est une sorte de petite boîte en or, allongée, plate du côté gravé, offrant à l'opposé un double renflement et percée latéralement de deux trous pour le passage des cordons enfilant une trentaine de grosses boules de lapis et deux en or. Au bas du fermoir sont soudés cinq anneaux en ligne droite et séparés par des intervalles où viennent se loger cinq autres anneaux par lesquels se terminent cinq chaînes.

Les dix anneaux sont traversés par une épingle dont on recourbe les deux extrémités. Les chaînes se divisent en chaînons et l'on trouve une fleur au départ et à l'extrémité de tous ces chaînons. Cela fait une sorte de bouquet renversé où l'on compte soixante fleurs, qui à chaque mouvement produisait un bruit délicieux.

Un second collier est fait également avec des boules de lapis et d'or et un fermoir du même type, mais il est plus petit et sans toison. Il rachète sa petitesse par une boule d'un bleu intense que décorent trois lignes parallèles de cunéiformes. Persuadé d'avoir sur cette boule la lettre d'envoi du prince asiatique qui avait fourni le lapis à Psousennès, je m'empressai de communiquer l'inscription aux assyriologues que je pouvais atteindre, mais le résultat du déchiffrement ne fut pas conforme à mes espérances. M. Contenau estime que ce document n'apporte aucun renseignement historique, ni géographique, mais qu'on y a tracé des signes au hasard, n'offrant aucun sens, ce qui est le cas des hiéroglyphes d'assez bonne apparence qu'on voit sur quelques objets phéniciens de basse époque.

Notre planche XII reproduit le plus somptueux des colliers d'or. Le fermoir est un étui plat, dont les deux faces sont décorées par les cartouches et les épithètes de Psousennès en hiéroglyphes incrustés au recto, simplement gravés au verso. Les deux petits côtés percés de six trous s'y emboîtent et sont fixés par deux goupilles. Sur les six cordons qui aboutissent à cet étui sont enfilés des milliers de piécettes évidées au centre. Quatorze chaînes divisées en chaînons et portant 84 fleurs sont suspendues à la base du fermoir. Le collier ne pèse pas moins de huit kilogrammes. Un autre collier qui n'est guère moins somptueux possède sept rangs de piécettes, et l'on a gravé sur le fermoir toute la titulature du roi Psousennès, dont on ne connaissait encore que deux éléments sur cinq.

Amonemapit ne possédait que deux colliers ; l'un à trois rangs et sans toison ; l'autre à onze rangs de perles cylindriques à bords dentelés qui sont alternativement en or solide et en or incrusté de lapis-lazuli. Ces perles s'emboîtent les unes dans les autres et l'on obtient un dessin des plus séduisants qui se retrouve sur le fermoir. A celui-ci sont accrochés cinq chaînons du même travail que les rangs supportant quinze fleurs de lotus.

Sous la XXIIe dynastie les colliers deviennent beaucoup plus légers et faciles à porter. Chechanq possédait un collier de 36 perles creuses en or qui aboutissait à un fermoir supportant un bouquet de soixante fleurs à l'origine. Mais l'objet a été porté ; plusieurs chaînons ont été cassés et le nombre des fleurs s'est réduit de moitié.

Dans le sarcophage du grand prêtre nous avons trouvé un objet du même genre, mais encore plus abîmé. Le collier était à un seul rang de piécettes excessivement minces. Le bouquet renversé ne compte plus que quatorze fleurs. D'autres plus petites recueillies au fond du sarcophage sont peut-être les restes d'un second collier. Dans le sarcophage de Takelot, où les voleurs n'ont laissé que des débris, nous avons ramassé nombre de piécettes d'or aussi minces que celles de Harnekhti, des fleurs de lotus, des bouts de chaîne attestant que Takelot possédait un bijou du même genre.

Les pectoraux.

Le pectoral en forme d'édifice est l'une des créations les plus admirées, et à juste titre, de l'orfèvrerie égyptienne. Sous la XIIe dynastie il encadre une petite scène où est exaltée la puissance de Pharaon ou sa piété. A l'époque où nous sommes parvenus le pectoral est réduit au rôle de talisman.

Psousennès nous a laissé deux pectoraux qui se composent semblablement de deux parties. La partie supérieure est bordée d'un cadre rectangulaire dont le haut a pris la forme d'une corniche à palmes. L'étage inférieur aussi large, mais moins haut, s'attache au précédent par une charnière. Tous deux sont ajourés. Le premier montre à l'étage supérieur, au centre, un scarabée, à droite et à gauche Isis et Nephtys ouvrant à demi leurs longues ailes. L'étage inférieur est limité d'un côté par le pilier osirien, de l'autre par

le signe de l'orient. A droite d'un motif central le roi défunt promène Osiris dans sa barque. A gauche il a comme passager l'oiseau Phénix. Dans le cadre du second pectoral le disque ailé abaisse ses ailes sur le groupe formé par un scarabée ailé, Isis et Nephtys. A l'étage inférieur alternent les fétiches d'Isis et d'Osiris.

Amonemapit possède également deux pectoraux, l'un plein et l'autre ajouré. Le premier ressemble à ceux de Psousennès ; le second est décoré d'un bas-relief qui représente à l'intérieur du cadre que nous connaissons déjà le roi tendant l'encensoir à Osiris. La même scène est gravée au verso.

Un grand scarabée en pierre grise qui porte au revers un texte tiré du chapitre XXX B du *Livre des Morts* orne le centre d'un pectoral de Chechanq. Dans la corniche brille le disque ailé. Un second disque ailé à l'intérieur du cadre éclaire Isis et Nephtys qui soutiennent le scarabée par ses ailes. Une plaque mobile en forme de trapèze et ornée d'une frise est accrochée à la base du cadre. Les déesses ont été découpées dans deux plaques d'or. Les ailes du scarabée et du disque sont en or incrusté de pâtes coloriées. Les hiéroglyphes se détachent en noir sur or. Tout le champ a été rempli avec une composition couleur bleu de turquoise. La plaque d'or qui faisait le fond du bijou reproduit en gravure les mêmes sujets. On a découpé au milieu un ovale pour laisser voir le texte gravé sur le scarabée. On portait le pectoral au moyen d'un ruban en or qui se termine à chaque bout par un anneau de manière à s'engager dans les deux bélières fixées sur la corniche. Un ornement plat en forme de cloche sert de pendant au pectoral.

Le plus original de tous ces objets nous vient encore de Chechanq (pl. XIII). Au cadre simplement décoré de la baguette égyptienne on a substitué cette fois le ciel étoilé supporté par les deux plantes symboliques de la Haute et de la Basse Égypte qui s'élèvent d'une pièce d'eau rectangulaire. La barque du soleil flotte sur l'eau. Isis à l'avant, Mat à l'arrière entr'ouvrent leurs ailes sur un disque de lapis-lazuli serti d'or. L'image d'un dieu assis recevant l'hommage d'une seconde Mat debout sur un socle est gravée sur le disque. Ce dieu réunit en sa personne Amon, Râ et Harakhté. Deux inscriptions gravées sur deux plaques d'or qui servent à caler la barque promettent la protection du triple dieu au grand chef des Mâ, chef des chefs, Chechanq fils du chef des Mâ Nemrot, c'est-à-dire au grand-père des fondateurs de la dynastie à laquelle appartient le roi Heqakheperê Chechanq. Deux faucons couronnés, installés en face l'un de l'autre sur le ciel comme sur un perchoir, dissimulent les deux bélières où s'attache un ruban en or. Des lotus renversés sont suspendus à la pièce d'eau. L'exécution est aussi raffinée que la composition et fait de cette pièce une véritable œuvre d'art.

Les scarabées.

Nous avons vu que l'élément central des pectoraux est souvent un scarabée. Il arrive aussi que le scarabée soit à lui seul tout le bijou. Psousennès nous en a fourni quatre beaux exemplaires. Le scarabée, en granit, en lapis, ou en jaspe bien poli est serti d'un cadre ovale en or auquel s'adaptent deux ailes en or et incrustations. Le scarabée semble pousser avec ses pattes de devant le cartouche du roi et traîner son anneau. Si l'on retourne l'objet on voit en gravure sur les ailes, le cartouche et l'anneau les détails qui étaient rendus par des pierres calibrées de couleurs différentes et, sur le plat du scarabée, un texte tiré des chapitres du *Livre des Morts* qui concernent le rôle du cœur. Sur les ailes on aperçoit aussi deux bélières, mais un seul scarabée était muni d'une belle chaîne en or. Les autres étaient simplement posés sur la momie.

Chez Amonemapit les scarabées très soigneusement polis et gravés sont simplement entourés d'un cadre ovale en or, mais ne possèdent ni chaîne, ni ailes, ni cartouche. Le prince Harnekhti est resté en possession de trois scarabées montés, l'un en albâtre, portant le premier cartouche d'Amenophis III, le second en lapis-lazuli plat et sans inscription,

le troisième portant au revers le chapitre du cœur. Les deux premiers étaient pourvus d'une belle chaîne d'or.

Les voleurs ont laissé dans le sarcophage d'Osorkon un scarabée de lapis-lazuli et un autre en pierre grise, dont les montures ont été arrachées.

Pour le roi Heqakheperê, le scarabée du cœur formait le motif central d'un pectoral. Ce roi possédait encore un scarabée qui se portait au moyen d'un ruban en or (pl. XIII). Le scarabée portant le disque sur la tête est flanqué de deux uraeus couronnés. Les trois animaux sacrés se dressent sur une baguette à laquelle sont suspendus des lotus épanouis et en boutons.

Les cœurs.

Les scarabées ne dispensaient point d'accompagner la momie avec des cœurs taillés dans le lapis-lazuli ou dans d'autres pierres. Psousennès à lui seul possède dix cœurs de pierre. Le plus gros est haut de dix centimètres, le plus petit de deux. Un de ces cœurs est muni d'une chaîne d'or ; les autres munis d'un tenon percé d'un trou et couvert d'un capuchon d'or ont pu être portés par un cordon. Sur tous, même sur le plus petit, on a gravé le cartouche royal en présence de trois divinités. Amonemapit s'est contenté de deux cœurs en lapis, mais on a fait pour lui un petit objet en chalcédoine qui mérite de passer pour l'un des chefs-d'œuvre en Égypte de l'art du lapidaire. C'est une tête de cynocéphale posée sur un cœur que décore un pectoral contenant trois lignes d'hiéroglyphes. La transparence et le poli de la pierre, l'expression malicieuse de l'animal de Thot, la finesse et la précision des hiéroglyphes sont également admirables.

Autres pendentifs.

Les objets assez divers que nous comprenons sous ce titre ont pour caractère commun d'être portés au cou ou accrochés au grand pectoral au moyen d'une chaîne, d'un ruban ou d'un simple fil.

Sur la poitrine d'Amonemapit nous avons trouvé un superbe faucon aux ailes éployées en or et pierres calibrées (v. couverture), muni de deux anneaux pour le passage d'un fil à l'extrémité des ailes et de deux autres à l'extrémité de deux plaques qui prolongent dans le sens de la largeur les plumes de la queue. Sur la plaque de droite on lit : « Ousirmarê sotepen Amon, aimé d'Osiris de Ro-Staou », et sur celle de gauche « Amonemapit, aimé d'Osiris maître d'Abydos ». La momie trouvée à la gauche de Chechanq dans l'antichambre de Psousennès avait gardé un faucon aux ailes éployées découpé dans une plaque d'or. Les détails sont incisés. Deux petits anneaux ont été prévus pour le cordon de suspension. Malheureusement le bijou est anonyme.

Cette momie possédait encore un pendentif en jaspe rouge assez voisin du cœur de chalcédoine trouvé chez Amonemapit, mais la tête de cynocéphale est remplacée par une tête de femme à double face. Le tenon est traversé par un crochet qui passe par les trous percés aux deux bouts d'une tige d'or assez longue pour faire le tour du cou.

Les têtes de serpent constituaient un pendentif très apprécié. Nous l'avons trouvé partout, chez Psousennès et Amonemapit, chez Osorkon, Harnekhti et Chechanq. Il peut être en jaspe rouge, en cornaline, ou en pâte de verre. L'extrémité est saisie dans une douille en or, percée d'un trou pour le passage d'une chaîne ou d'un ruban. Le serpent est le gardien du verrou. Dans l'une des chambres du tombeau d'Osorkon nous avons vu un bas-relief représentant le roi qui va entrer chez Osiris. Il est reçu par un grand serpent et par une déesse à tête de serpent. C'est pourquoi l'on a transcrit sur la tête de serpent de Psousennès un chapitre de la littérature funéraire, dit chapitre du verrou.

Tous ces objets n'auraient pas suffi à protéger le défunt contre les dangers de l'autre monde si l'on n'y avait ajouté le renfort de nombreuses amulettes et d'images de divinités. Psousennès que sa dévotion pour Amon préserve des superstitions locales se fie surtout aux fétiches de la monarchie

pharaonique, l'uraeus, le vautour, le faucon, auxquels il ajoute l'oiseau à tête humaine. Il s'est ainsi fait confectionner cinq paires d'amulettes découpées dans une plaque d'or, dont la forme générale est semblable, la tête seule permettant de les différencier. La momie anonyme de l'antichambre avait deux silhouettes en or d'Anubis et de Thot. Le roi Chechanq plus exigeant possédait, en plus de la tête de serpent déjà mentionnée, un pilier osirien, une ceinture d'Isis, un Thot au long bec intact, un Horus. Du sarcophage d'Osorkon, tout violé qu'il est, nous avons retiré un Thot de faïence et un Horus de lapis pourvu d'un socle en or. Mais c'est surtout le prince Harnekhti, ce grand prêtre d'Amon qui n'était qu'un enfant lorsqu'il est mort, qui semble avoir voulu emporter avec lui dans la tombe tous les dieux du ciel, de la terre et de l'enfer et les porte-bonheur les plus variés. Une délicieuse statuette de bélier en lapis-lazuli, uraeus d'or sur la tête, accroupi sur un socle serti d'or, lui est venu d'un prêtre d'Amon moins élevé que lui-même dans la hiérarchie, le fils royal de Ramsès Pachedbastit. Des statuettes en argent, bronze, lapis, céramique, dont la plus haute ne dépasse pas cinq centimètres représentent Sekhmet, Thot et Horus. Cette dernière était un souvenir du roi Amonemapit, qui joignait à son titre de roi celui de grand prêtre d'Amon. Ces objets sont fort jolis malgré leur petite taille, mais ils ne valent pas une collection de neuf statuettes d'or massif qui mesurent vingt-deux à vingt-cinq millimètres de hauteur, toutes en parfait état et d'un travail impeccable. Elles représentent Osiris assis, Osiris momifié, Thot, Horus assis, Horus debout, Sobek, Sekhmet, Isis et Nephtys. Deux plaquettes de lapis doublé d'une feuille d'or figurent Harakhté et Mat. Voici maintenant une série d'amulettes découpées dans une plaque d'or, achevées par un travail de gravure et d'incrustation irréprochable : un Osiris debout sur un socle, une barque solaire, un oiseau à tête humaine, des vautours, un Horus, une momie, un serpent, un faucon, un pilier osirien, un cartouche, une plume, une canne, un sceptre, un fléau, un coffret, un pendant. D'autres plus simples n'ont pas d'incrustations ; des uraeus, des vautours aux ailes éployées, une femme singulière sans pied ni main, à jambe unique, puis des vases, des sceptres, des armes, jusqu'à un pagne. Ce sont les reproductions en miniature des objets qui étaient portés derrière la momie et déposés dans le tombeau, d'après les peintures thébaines.

Les bracelets.

Psousennès ne possédait pas moins de vingt-six bracelets, douze au bras droit, dix au bras gauche, deux aux cuisses et une paire aux chevilles. C'est un record. Amonemapit et Chechanq se sont contentés de sept et le prince Harnekhti de cinq. On distinguera trois types principaux : les anneaux pleins, les bracelets cylindriques formés en général de deux plaques réunies par des charnières, les uns pleins, d'autres ajourés, enfin ceux qui sont construits d'après le même principe que les bagues, au moyen d'un jonc dont les bouts sont réunis par un fil qui traverse une pierre, un cylindre ou plus souvent encore un scarabée. Beaucoup de ces bracelets semblent trop étroits pour avoir été portés par des vivants et auraient été fabriqués spécialement pour la momie. Mais l'on peut admettre que ceux qui mesurent plus de 16 centimètres de tour ont été portés.

Le premier type ne se rencontre que chez Psousennès. On remarquera surtout un bracelet en or massif, à section triangulaire, qui pèse 1.800 grammes. A l'intérieur une inscription très bien gravée célèbre la bravoure du roi. Un autre bracelet moins lourd, bien que d'un poids encore respectable, est à section ronde. Une paire d'anneaux est décorée à l'extérieur de spirales et d'hiéroglyphes. A l'intérieur de l'un d'eux est gravé le signe signifiant « droit » et à l'intérieur de l'autre le signe « gauche ».

Dans les bracelets du troisième type le corps du bijou est formé soit par un jonc plein ou creux, soit par une tige à section triangulaire qui se termine aux deux bouts par une ombelle, soit par une chaîne. Le chaton peut être une simple perle d'agate ou de cornaline, parfois un oudja sur

lequel on a gravé, au revers, un petit texte hiéroglyphique, souvent un magnifique scarabée monté sur un cadre en or, une fois par exception un cylindre d'origine exotique, puisqu'on y voit Gilgamès domptant des bêtes féroces debout sur leurs pattes de derrière (pl. XIV).

Le roi Chechanq qui nous a conservé cette pièce intéressante possédait en outre une paire remarquable qui lui venait de son aïeul, le roi Chechanq Ier (pl. XIV). Ils sont formés de deux segments inégaux réunis par une charnière. Le plus petit est décoré extérieurement d'un oudja posé sur une corbeille. Ce motif central est compris entre des bandes bleu et or alternativement, qui continuent sur le grand segment. Tout cela est fait au moyen de pierres de couleurs variées parfaitement assemblées. A l'intérieur du grand segment, en face de l'oudja sont gravés les cartouches du roi Chechanq Ier. Le bracelet mesure 0,06 de diamètre et 0,047 de largeur.

Un bracelet du prince Harnekhti ressemble beaucoup à la paire de Chechanq. A l'extérieur du petit segment, un oudja est posé sur le signe de l'or et adoré par deux cynocéphales debout et coiffés du disque, qui ont derrière eux les cartouches d'Osorkon II, père de Harnekhti. Le grand segment est décoré de palmettes et d'ombelles. Tout ce décor est également obtenu au moyen de pierres calibrées et assemblées. A l'intérieur on a gravé avec une étonnante précision une frise de divinités et deux lignes d'hiéroglyphes qui transcrivent un dialogue entre les dieux du ciel, de la terre et de l'enfer. Les premiers disent : « Notre rôle est d'exercer sur toi la protection. » Les autres : « Leurs images (les images des dieux gravés au premier registre) protègeront ton corps en santé et en force. Le vautour divin sera ton bouclier lorsque tu te mêles aux quadrupèdes et aux oiseaux. » Les derniers enfin donnent l'état civil du défunt : « Le premier prophète d'Amonrâsonter, fils de son ventre, son chéri, Harnakhti il est votre fils. Sa mère est l'épouse royale, la fille royale du maître des deux serres Karoma. »

Une paire de bracelets composés également de deux

pièces mais ajourés, était passée aux bras d'Amonemapit ; les cartouches sont ceux de Psousennès. Les deux segments sont égaux et formés d'un scarabée ailé en or et lapis-lazuli flanqué des deux cartouches. Ces motifs s'adaptent en haut et en bas à deux solides cercles bleu et or.

Les bracelets de cuisse et de cheville trouvés sur Psousennès diffèrent un peu des précédents. Les premiers se composent de quatre barettes en or entre lesquels sont fixés par des anneaux des croissants alternativement en or et en lapis-lazuli (fig. 41). Les bracelets de cheville sont divisés en quatre parties égales, l'une en or, l'autre formée

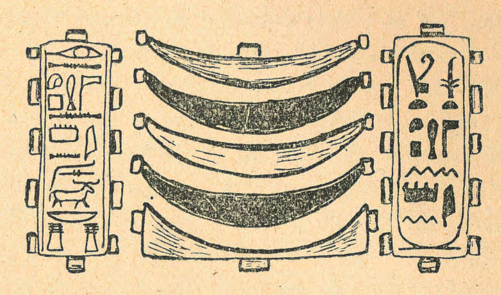


Fig. 41. — Bracelet de cuisse de Psousennès.

par des croissants d'or et de lapis-lazuli intercalés et habilement combinés.

Ces bracelets nous apportent un renseignement intéressant, en nous révélant que Psousennès était fils de Smendès le premier souverain de la dynastie, fils lui-même d'un nommé Menkheperê, de qui nous ne savons que le nom. La mère de Psousennès, Moutnedjem, est nommée sur une paire de bracelets de poignet.

Doigtiers, bagues, sandales.

Les doigts des pieds et des mains devaient être pris dans des étuis en or de construction robuste. Nous avons fait cette constatation sur la momie de Psousennès (pl. XV), et sur celle de Chechanq. Cependant Amonemapit n'avait pas de doigtiers, ni aux mains, ni aux pieds. Par contre le

prince Harnekhti, en dépit des voleurs, a conservé seize doigtiers. Nous avons recueilli encore une collection incomplète, de travail fort inférieur, sur la momie qui se trouvait à la gauche de Chechanq.

Les bagues étaient enfilées par les doigtiers, comme le montre notre photographie. Elles sont chez Psousennès au nombre de vingt-neuf. Quelques-unes avaient glissé au fond du sarcophage. Les autres momies ont été moins bien pourvues. Chechanq n'a que deux bagues, belles il est vrai, Harnekhti trois, Amonemapit deux.

Parmi ces bagues beaucoup sont de simples anneaux d'or, minces ou épais, avec une inscription hiéroglyphique à l'extérieur. Sur la plus épaisse des bagues une inscription assure que « mille lions et panthères sont la protection et qu'Amonrâsonter est la force de Psousennès ». On remarquera une bague de forme cylindrique haute de 0,015 décorée de cartouches, de bandes et de losanges incrustés sur or. Les autres se composent d'un corps de bague en or sur lequel s'enroulent les deux extrémités d'un fil d'or qui traverse un chaton, oudja ou scarabée, tantôt nu, tantôt monté sur or. Les inscriptions sont naturellement très brèves. Quelques-unes mentionnent des personnages inconnus auparavant.

Psousennès et Chechanq avaient chacun une paire de sandales toutes en or et très belles. Les sandales de Psousennès se composent d'une semelle décorée d'ornements géométriques, d'une empeigne dont les deux moitiés symétriques s'attachent à la semelle par une lanière et sont réunis sur le dessus du pied par un tube que traverse un long clou. Les sandales de Chechanq se composent d'une semelle et d'un arceau sur lequel butait le coup de pied. Le bout de la semelle se changeait en une lanière qui s'attachait au milieu de l'arceau. Une autre lanière partant de l'arceau aboutissait à la semelle de manière à isoler le gros orteil des quatre autres doigts.

La ceinture.

Seule la momie de Chechanq portait ceinture. C'est un large ruban d'or orné par devant d'un cartouche et sur tout le pourtour de losanges et de hachures. Il s'y accrochait un devanteau, en forme de trapèze, beaucoup plus haut que large formé par un cadre en or et des enfilages de perles. Les fils n'existaient plus, mais nous avons recueilli des milliers de petites perles en or et en faïence, cylindriques, rondes ou ovales qui permettaient d'obtenir des dessins variés.

Divers.

Quelques menus objets étaient en outre déposés sur la momie. Un petit vase rond, chez Psousennès et chez Chechanq un cornet, tous deux en or et munis d'un couvercle, contenaient, je suppose, quelques grains d'encens. Lorsqu'on avait ouvert le ventre de la momie pour retirer les organes et leur substituer les produits servant à la momification, on avait causé au mort une blessure qu'il était nécessaire de guérir. On y parvenait au moyen d'une plaque d'or sur laquelle apparaissait un grand signe oudja, ou mieux encore un oudja entouré des quatre génies protecteurs des vases canopes, Amset, Douamoutef, Qebehsenouf et Hâpi. Une plaque a été trouvée dans le sarcophage de Harnekhti et une autre sur la momie de Psousennès. Des lames d'or, qui ont la forme de deux doigts jumelés et de l'instrument appelé *peches-kaf*, qu'employaient les prêtres pour l'ouverture de la bouche, ont été trouvés avec les momies de Chechanq et de Psousennès. Notons enfin deux chevets en minerai de fer que l'on est surpris de voir au milieu de ces richesses. Chechanq en avait un et le prince Harnekheti un autre. Un miroir de bronze était campé contre la paroi du sarcophage du grand prêtre près de la tête.

IV. — Le mobilier des chambres.

L'antichambre et les deux chambres de granit de Psousennès contenaient en plus des sarcophages un si grand nombre d'objets qu'au début nous ne savions où poser les pieds pour ne rien abîmer (fig. 30, 33 et 36). Les autres tombeaux quoique violés étaient loin d'être vides. Ce sont ces objets que nous avons maintenant à décrire.

Jarres scellées.

Quand nous sommes entrés dans la chambre III d'Osorkon le premier objet que nous avons distingué émergeant de la boue qui avait envahi la chambre jusqu'à mi-hauteur était une grande jarre en albâtre (fig. 28 et 42), haute d'une coudée, large d'encolure, pointue de fond et munie de deux oreilles. Les deux cartouches du roi Osorkon Ier très bien gravés au flanc de ce beau vase nous ont causé sur le moment quelque surprise, car nous pensions ne trouver dans les tombes que des objets contemporains de celui qui devait l'occuper. En fait les rois et les grands personnages tenaient à emporter dans leur demeure d'éternité des souvenirs de leurs parents. Deux autres jarres d'albâtre ayant à peu près la même hauteur, mais de forme différente ont été trouvées à l'entrée des chambres de granit. Elles ne portaient pas d'inscription. La jarre d'Amonemapit a probablement porté une inscription sur l'anse, mais celle-ci avait été brisée, à dessein, je suppose, pour qu'on ne puisse dire qu'elle avait été volée dans quelque autre tombeau. Ces deux jarres avaient été scellées avec du plâtre. Nous avons constaté qu'elles étaient vides. Leur contenu s'est évaporé. Dans l'antichambre de Psousennès une grande jarre, haute de 0,90 en poterie rouge était campée dans l'angle près de la fenêtre donnant sur la chambre I. Cette poterie me paraît correspondre aux jarres d'albâtre. Elle était pleine de terre jusqu'au bord.

Vases canopes.

Nous avons les quatre canopes intacts de Psousennès, du prince Harnekhti, d'Amonemapit et de Heqakheperê Chechanq. Les canopes d'Osorkon ont été cassés par les voleurs, mais nous en avons pu reconstituer deux ; nous avons des fragments des deux autres et les quatre couvercles. En outre des canopes dépareillés au nombre de neuf étaient mêlés à ceux de Chechanq dans l'antichambre

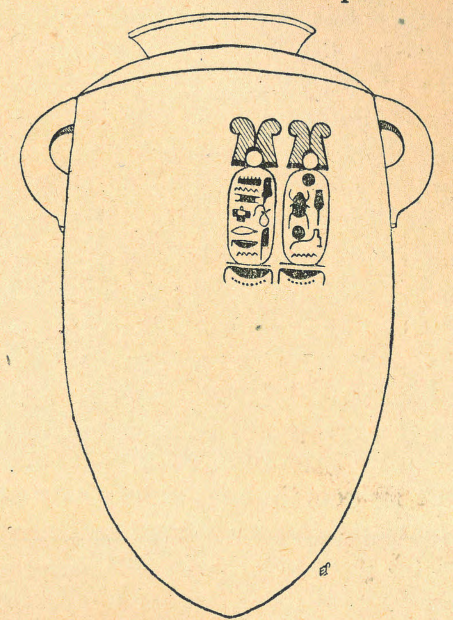


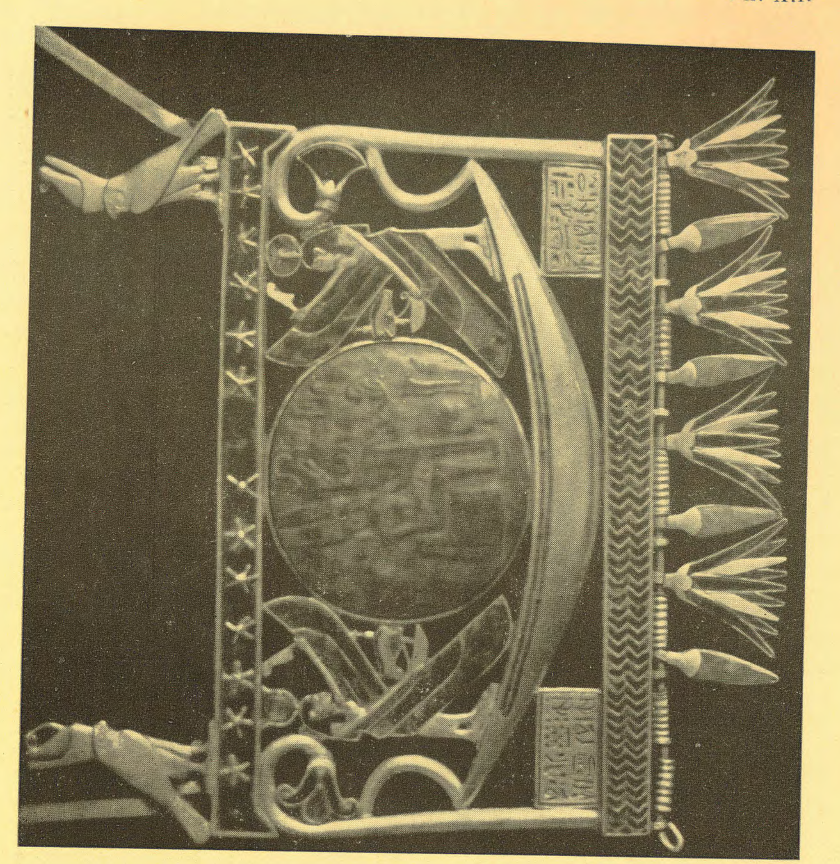
Fig. 42. — Vase d'albâtre d'Osorkon Ier.

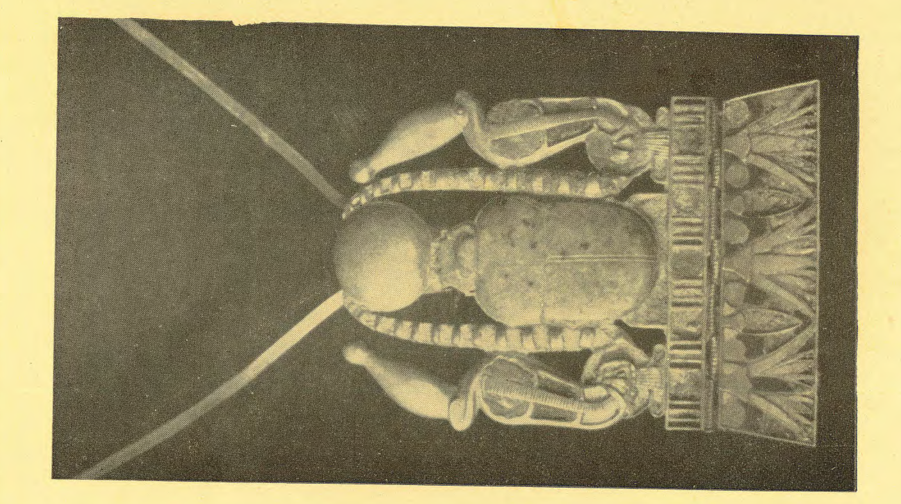
de Psousennès. D'autres proviennent des chambres II et III d'Osorkon, des tombeaux II et V.

Les canopes sont tous en albâtre. Ils ont pour la plupart une forme cylindrique, deux seulement sont de forme ovoïde. Ils mesurent environ trente centimètres de hauteur, dix ou douze de diamètre. L'inscription consiste à promettre au défunt la protection de l'un des quatre génies Amset, Douamoutef, Qebehsenouf et Hâpi auxquels sont associées respectivement Isis, Nephtys, Neit et Selqit que

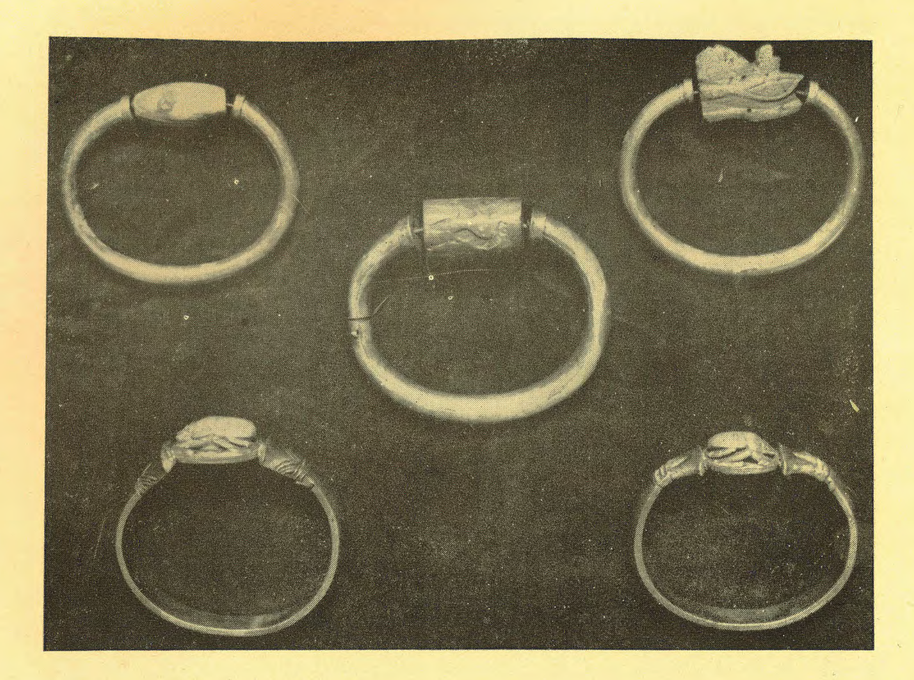
nous avons vues en gravure sur les sarcophages d'argent. Les plus intéressantes pour nous sont celles des vases dépareillés provenant de l'antichambre de Psousennès, parce qu'elles nous ont conservé les noms et les titres de plusieurs personnages qui ont vécu entre Psousennès et Chechanq, le prince Amenhotep, le prophète de Chonsou Oundebaounded, le prêtre d'Amon Amenmose, le grand intendant d'Amonrâsonter Onkhefenmout qui avait le titre de fils royal de Ramsès, non qu'il fût, comme on l'a cru, un descendant des rois de ce nom, mais parce que le gouvernement de certaines villes ou provinces étaient le privilège des fils royaux et que la ville de Ramsès, forme abrégée de Pi-Ramsès, était du nombre.

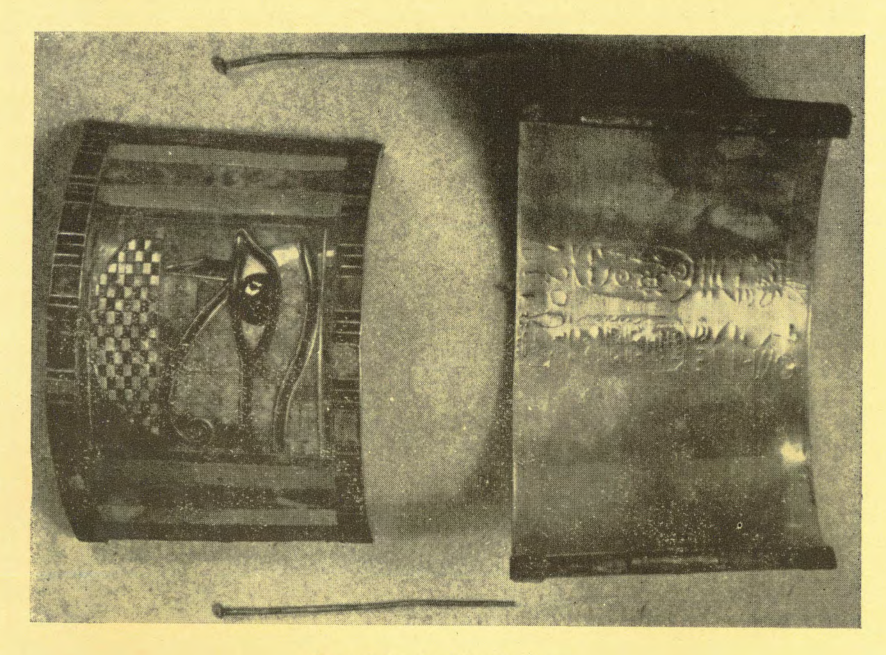
Sur les bas-reliefs Amset est peint avec une tête humaine, Douamoutef avec une tête de chien. La tête de faucon appartient à Qebehsenouf, celle de cynocéphale, enfin, à Hâpi. C'est pourquoi les bouchons des vases canopes sont sculptés en forme de tête humaine, de tête de chien, de faucon ou de cynocéphale suivant que le vase est consacré à l'un ou à l'autre des quatre fils d'Horus. La matière est généralement l'albâtre, comme pour les vases, mais quelques couvercles sont en calcaire ou en plâtre. Les quatre bouchons du prince Harnekhti sont d'un style très fin. Les cils et les sourcils sont peints en noir, les lèvres en rouge, la perruque en bleu. Ceux de Psousennès ont les chairs dorées, les yeux noirs, un gorgerin de couleurs variées et sur la perruque des bandes dorées qui alternent avec des bandes bleues, au front un uraeus doré. Les vases d'Amonemapit n'étaient pas couverts (fig. 36). Je suppose que leurs bouchons étaient de bois ou d'ivoire et qu'ils ont péri. Les quatre canopes de Chechanq contenaient chacun un petit cercueil d'argent, haut de 0,25 environ, composé comme les véritables cercueils d'une cuve et d'un couvercle en forme de momie. La tête qui ressemble au masque d'or du même roi est ornée d'un uraeus et de la barbe postiche. Les deux mains sont sculptées en relief, mais elles ne tiennent ni le sceptre, ni l'uraeus. Une petite inscription verticale qui passe entre les mains fait du roi le fils à tour





Deux pectoraux de Chechanq





Bracelets de Chechanq.

de rôle des quatre génies. Le quatrième cercueil ouvert nous montra la petite momie qui avait été enfermée à l'intérieur.

Dans le tombeau V nous avons trouvé un canope au nom de Chechanq Ier et un couvercle d'un style très particulier, que je crois pouvoir dater du Moyen Empire. Je ne sais pas où sont situées les anciennes nécropoles de Tanis, mais l'on voit que nous en avons recueilli plus d'une épave dans les tombeaux des XXIe et XXIIe dynasties.

Les statuettes funéraires.

Psousennès s'était commandé une double collection de statuettes funéraires. Les unes sont en faïence peinte en bleu et en noir et couvertes d'hiéroglyphes transcrits du chapitre VI du *Livre des Morts.* Les autres sont en bronze et n'ont qu'une courte inscription. Il s'y ajoute des petites reproductions en faïence des objets qui pouvaient être utiles aux statuettes pour exécuter ce que l'on attendait d'elles, des maillets, des pieux, des pioches, des couffins et des corbeilles, des palanches de porteur d'eau. Sur presque tous ces objets le nom de Psousennès était écrit à l'encre noire.

Le même nom se lit encore sur d'autres statuettes fort différentes des deux premières séries, trouvées dans le coin de l'antichambre pour la plupart et pour quelques-unes sur la momie couchée à gauche de Chechanq. Ces statuettes n'ont que sept centimètres de haut. Elles représentent un personnage dont il est plus facile de dire l'âge que le sexe. J'ai fini par admettre qu'il s'agissait d'une femme, mais bien dépourvue d'attraits, en les comparant à dix statuettes de même dimension que les premières et mélangées avec elles, qui représentent vraisemblablement la même femme nue, les mains appliquées contre les cuisses. Quelques signes tracés sur les jambes ou sur le dos nous auraient fait connaître le nom de cette femme s'il avait été possible de les déchiffrer. La momie couchée à gauche de Chechanq est celle d'une femme. Nous admettrons que ces statuettes lui

appartenaient et que cette femme était l'une des épouses de Psousennès.

D'Amonemapit nous avons aussi deux séries complètes de statuettes. La série trouvée dans son caveau ne sort pas du modèle courant. La seconde avait été partagée entre le tombeau IV d'où provient le sarcophage vide au nom d'Amonemapit et l'antichambre de Psousennès. Hautes de neuf centimètres, ces statuettes représentent un homme âgé un peu voûté et la tête penchée de côté. Sur plusieurs d'entre elles peut se lire le nom du roi.

Un des hauts personnages dont nous connaissons le nom grâce aux vases canopes de l'antichambre le prêtre et intendant de Chonsou Oundebaounded possédait aussi double série, l'une complète en faïence, l'autre beaucoup moins nombreuse en bronze avec son nom et ses titres très bien gravés. Ces statuettes ont été recueillies soit dans le coin de l'antichambre, mêlées aux autres, soit dans le sable, entre les blocs du pavement. Des objets et instruments de bronze, corbeilles, couffins, récipients, lames trouvés aux mêmes endroits ont bien des chances de lui appartenir.

En triant ce qui restait du tas des ouchabtis nous avons constitué une série complète de statuettes féminines sans inscription et plusieurs incomplètes, de quelques dizaines ou même de quelques unités. Les uns représentent un roi reconnaissable à son uraeus et à sa barbe postiche. C'est, je suppose, ce qui resta du lot de Chechanq au moment de son transfert. Les autres appartiennent à des particuliers. Mentionnons enfin quelques jolies statuettes de divinités : un Thot au long bec, dont le pied a été cassé et réparé au moyen d'un ciment bleuâtre dans l'antiquité, un pilier osirien, trois vautours.

Dans le tombeau d'Osorkon nous avons une série complète, celle du roi Takelot, deux séries fort nombreuses, qui appartiennent à Osorkon et à son fils et quelques ouchabtis isolés de Chechanq fils de Bastit et d'autres personnes. Le prince Harnekhti nous apparaît sur ces statuettes avec les traits d'un jeune fellah assez commun. Le beau visage qu'on croirait sculpté sur le couvercle de grès

par un florentin était un visage d'emprunt. Parmi les statuettes d'Osorkon beaucoup sont tout à fait conventionnelles, mais plusieurs pourraient prétendre à la ressemblance. Elles nous donnent l'idée d'un homme grand et maigre avec une figure fine, un regard profond. L'un de nos reiss, Ibrahim Kammouché pourrait être comparé à ces statuettes, de même que notre reiss en chef Baz Ismail a gardé le type ramesside et que plusieurs filles du chantier ont celui des statuettes d'Isis. Les statuettes de Takelot sont elles aussi d'un type très particulier et peuvent être considérées comme proches de leur modèle. Ce roi ressemble un peu au vizir Mentemhat dont le Musée du Caire possède une statue si remarquable. Le tombeau d'Osorkon nous a conservé outre ces statuettes royales ou princières des petits objets, tels que maillets, pioches, couffins et corbeilles, un pilier ded, un Osiris.

Les armes et les sceptres.

C'est seulement dans les caveaux d'Amonemapit et de Psousennès qu'on a recueilli des armes et des sceptres. Les objets de ce genre qui ont été déposés dans le tombeau d'Osorkon ont tous disparu. Quant à Chechanq, ses fidèles en le transportant dans l'antichambre de Psousennès ont voulu avant tout sauver le plus précieux, le cercueil d'argent et les canopes. Il n'y a d'ailleurs aucune comparaison entre la riche collection de Psousennès et le peu qu'Amonemapit a conservé. Observons enfin que les armes et les sceptres de Psousennès ne se sont pas intégralement conservés. Le bois et le cuir ont complètement disparu. Les parties de métal ont subi inégalement l'épreuve du temps. L'or s'est bien comporté, mais l'argent et le bronze ont plus ou moins souffert de l'oxydation.

Plusieurs objets d'apparence assez énigmatique avaient été déposés chez Psousennès, dans la ruelle à droite du sarcophage. Nous avons retiré pour commencer un long ruban en or, creusé dans le sens de la longueur comme une gouttière, bordé d'une tresse, percé de petits trous, pour

le passage de clous, tous les quinze ou vingt centimètres. Sur toute la moitié opposée à la bordure était ciselé un décor d'écailles. Les tronçons mis bout à bout faisaient environ deux mètres de longueur. Il ne pouvait s'agir d'un serpent, car la largeur du ruban était uniforme et il lui aurait manqué la tête et la queue. C'était en réalité la bordure d'un bouclier, de cuir probablement, dont la face extérieure était décorée de 132 clous de bronze revêtus d'un capuchon en or. Deux yeux en or trouvés parmi les clous étaient peut-être fixés à l'origine sûr le bouclier, pour aider à bien voir l'ennemi.

A côté de ce bouclier nous avons trouvé des poinçons d'ivoire, des lances de bronze, des pointes de flèches et enfin les deux objets en forme de doigt, que reproduit la figure 43. Nous aurions été embarrassés pour les définir s'ils n'avaient pas été déposés parmi des armes. Très probablement ce sont les deux extrémités d'un arc dont le bois a disparu comme celui des lances et des flèches et comme le cuir du bouclier. Nous avons eu la surprise de déchiffrer sur ces deux objets les deux cartouches d'un roi dont il n'existait jusqu'à présent aucun document en langue égyptienne, Nefercherès que Manéthon indique comme successeur à Psousennès. D'un côté s'affrontent les deux noms d'intronisation précédés du titre roi du sud et du nord : Neferkarê heqa Ouasit (souverain de Thèbes) et Akheperê et de l'autre les deux noms personnels précédés du titre fils de Râ : Amonemsout (Amon est roi) et Psoukhanno. Au Neferkherès Manithon accorde trois années de règne, mais il semble avoir été associé au trône du vivant même de Psousennès.

Dans le sarcophage de granit rose, à droite et à gauche du sarcophage de granit noir, on avait déposé des armes de prix, des sceptres, et des cannes. Là aussi le bois a été anéanti. L'or seul s'est conservé intact. Apercevant hors d'un amas vert-de-grisé une poignée d'épée terminée par une tête de faucon, j'ai cru un instant que nous allions retirer de là une épée capable de rivaliser avec le poignard d'Ahmose ou les armes mycéniennes. La poignée seule a

pu être sauvée, ainsi qu'un fragment d'une autre épée où j'ai déchiffré le nom d'un personnage auquel appartenaient un vase canope et des statuettes trouvés dans l'antichambre du tombeau, Oundebaounded. La nouvelle trouvaille permet de dater ce personnage de l'époque de Psousennès.

D'Amonemapit il ne nous est parvenu qu'une collection de lances plus petites que celles de Psousennès et de dorures de cannes ou de sceptres.

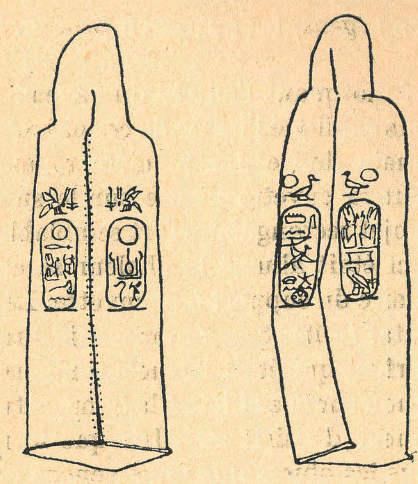


Fig. 43. — Les cartouches de Psousennès et de son associé.

Les vases de métal.

Avant d'entrer dans les deux caveaux de granit nous prenions plaisir à envoyer par une fente étroite le rayon d'une lampe électrique qui tombait infailliblement sur les vases de métal installés devant les sarcophages de Psousennès et d'Amonemapit (fig. 33 et 36). Chez Psousennès ils forment deux groupes nettement séparés. Contre le sarcophage les objets de culte ; un peu plus près de l'entrée des objets d'usage courant. Chez Amonemapit on n'a trouvé que des objets d'usage religieux.

Objets liturgiques.

Cette série comprend chez Psousennès un réchaud en bronze ayant la forme d'un meuble, un long support et une cuvette d'argent, deux aiguières l'une en argent, l'autre en or et un vase à fond plat, ouverture étroite, muni d'un bec, qui pouvait servir à préparer des infusions. Le réchaud manque chez Amonemapit, mais les supports et leurs cuvettes sont au nombre de trois, ainsi que les vases à infusion, les uns en argent, les autres en bronze. Une seule aiguière en or.

Le bas-relief masquant l'entrée du caveau d'Amonemapit (fig. 31) nous explique l'usage de ces objets. Le roi ayant pris dans la main droite une aiguière répand un liquide qui est reçu sur la cuvette placée sur le support qui est dressé sur un objet rectangulaire fort semblable au réchaud. Lorsque celui-ci était allumé la chaleur se communiquait par l'intermédiaire du support à la cuvette. Le liquide tombant sur le métal brûlant se vaporisait instantanément et libérait son parfum qui était beaucoup mieux senti que si on l'avait répandu sur des objets à la température ordinaire. C'est en l'honneur d'Osiris et d'Isis que le roi accomplit ce rite. Sur tous les objets que nous venons de citer le roi a tenu à faire suivre ses noms de la mention « aimé d'Osiris » ou « aimé de Sokar ». Toutes brèves que sont ces inscriptions elles confirment que ces objets ont été déposés dans le tombeau pour permettre au roi de témoigner sa piété aux divinités de l'autre monde pendant toute l'éternité.

Les vases profanes.

Les scènes de banquet sont très nombreuses dans les tombeaux du Nouvel Empire. Le défunt, sa femme, ses enfants, ses proches et ses amis y sont représentés confortablement assis, servis par des jeunes filles qui font circuler des parfums, des mets, des rafraîchissements. Des musiciennes et des danseuses contribuent à l'éclat de la fête. Ou bien le maître du tombeau tend sa coupe pendant

que sa femme, théière et passoire en mains, lui verse un breuvage. Puisque l'on mettait à la disposition du défunt le matériel nécessaire pour servir les dieux, il fallait lui donner aussi des plats, des vases, des gobelets d'or et d'argent pris dans le vaisselier familial. Chez Psousennès ces pièces sont au nombre de quatorze, dont cinq en or, deux en or et argent, huit en argent. Les plus parfaits sont les objets d'or, une grande carafe, un gobelet à anse, une verseuse, un petit pot et une coupe à godrons qui rappellent

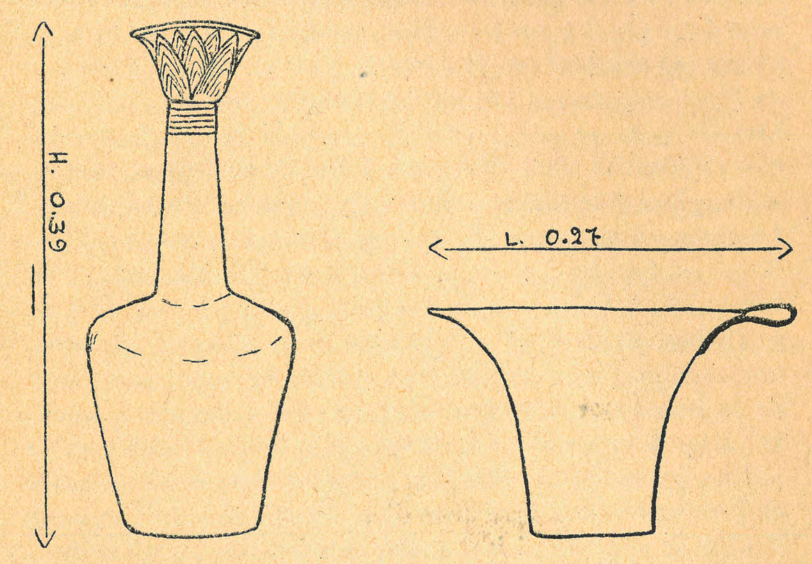


Fig. 44. — Carafe et gobelet en or.

quelques objets du trésor de Bubaste. Une patère d'argent munie d'une anse en or ressemble aussi à la célèbre patère de ce trésor. Les bols et les récipients en argent sont également des ouvrages dignes d'un roi. Tandis que les inscriptions des objets liturgiques ne nomment que le roi et les dieux funéraires, nous ne lisons sur ces objets aucun nom divin, mais seulement les noms du roi, des noms de reines et de princesses et de quelques personnages contemporains.

V. — L'apport des tombes royales.

Les tombes royales découvertes en 1939 et 1940 ont valu aux fouilles de Tanis la faveur du public. Auparavant les archéologues professionnels et un petit nombre d'amis de l'antiquité voulaient bien suivre nos efforts pour reconstituer morceau par morceau des obélisques, des statues, des stèles, pour retrouver sous six mètres de déblais un mur dont la dernière assise ne tardait pas à nous abandonner pour faire place à des traces impalpables. Dès le début nous avons été comblés par la fortune. Le monument funéraire de Psousennès avec son antichambre et ses deux caveaux inviolés peut passer pour l'un des plus beaux ensembles que l'antiquité nous ait légués. Il aurait en Égypte la première place si le tombeau de Toutankhamon n'existait pas. La chance nous sera-t-elle aussi propice quand nous reprendrons les fouilles ? C'est possible, mais le petit nombre de tombeaux intacts découverts en Égypte jusqu'à présent à Thèbes, à Memphis, à Abydos nous oblige à modérer nos espoirs. Nous savons déjà que la nécropole de Tanis ne se borne pas aux cinq tombeaux actuellement connus. D'autres tombes royales de la XXIe et de la XXIIe dynasties attendent le fouilleur entre le temple et les murs de l'enceinte, peut-être dans d'autres secteurs. Si l'un dans l'autre ils sont aussi instructifs que les tombes d'Osorkon et d'Ousirmarê Chechanq, l'historien et l'archéologue n'auront pas trop à se plaindre.

Les tombeaux égyptiens connus avant 1939 étaient tous situés dans la vallée du Nil, le long du désert. Ni la place, ni les excellents matériaux de construction n'avaient fait défaut à ceux qui ont bâti pyramides et mastabas et creusé les hypogées. Comment les habitants du Delta éloignés à la fois du désert et des carrières ont-ils résolu le problème, nous l'ignorions presque jusqu'à ce jour. Nous pouvions supposer qu'ils s'étaient contentés de sépultures beaucoup plus petites et que l'on employait la brique plus que la pierre. Mais les gens du Nord n'étaient pas moins désireux que les autres Égyptiens de se construire une véritable maison d'éternité, de garantir leur corps de la destruction, d'entourer le défunt de tout le nécessaire. On a vu comment les rois de Tanis se sont ménagé un petit espace dans l'enceinte de leur ville, contre leur temple, à deux pas de leurs habitations et qu'ils ont pillé des monuments anciens pour se procurer les matériaux avec lesquels ils ont bâti des tombeaux aussi grands que le permettaient en tous sens d'étroites limites. Il est encore un peu tôt pour généraliser cette observation et dire que dans les villes du Delta les tombeaux des grands personnages sont contenus à l'intérieur des enceintes. Toutefois les fouilleurs feront bien d'y penser à l'avenir, car c'est à Saïs, dans le temple de Neith, qu'Amasis fut enterré, selon un passage d'Hérodote qui nous paraît maintenant digne de foi.

On ne peut donc s'attendre à trouver dans les tombes du Delta l'immense développement de scènes peintes ou sculptées en bas-relief qui frappe d'étonnement les visiteurs des hypogées de la Vallée des Rois, ni un mobilier fastueux comme celui qu'on a retiré de la tombe de Toutankhamon. On s'est contenté d'un choix aussi bien pour la figuration que pour le mobilier, mais ce choix reste abondant et varié et l'on s'est appliqué à parer la momie d'une profusion de colliers, de pectoraux et de bracelets. Parmi les objets que nous avons dû nous borner à décrire en quelques mots il en est beaucoup dont l'équivalent ne s'était pas encore rencontré. Pour l'histoire de la tombe égyptienne l'enrichissement est d'importance.

L'histoire des XXIe et XXIIe dynasties si mal connues y gagnera aussi d'abondantes précisions. Chechanq Ier, Osorkon Ier étaient à peu près les seuls souverains de cette époque sur lesquels, grâce à la Bible et aux trouvailles de Byblos, on eût quelque chose à dire. Il suffit d'ouvrir le *Livre des Rois* pour voir que le nombre exact des rois tanites et bubastites était un sujet de discussion et que leur succession était assez incertaine. Pour la plupart les renseignements élémentaires, la titulature, les noms des parents, des femmes et des enfants faisaient défaut. Il ne faut pas

s'attendre à trouver dans des tombeaux des récits historiques, ni la représentation d'événements militaires ou diplomatiques, mais c'est bien quelque chose que de connaître la titulature complète de Psousennès et de voir à la seule lecture de ses noms et épithètes qu'il prétendait commander aussi bien à l'Égypte du sud qu'au Delta. Nous savons maintenant qu'il était le fils de son prédécesseur Smendès et de la reine Moutnedjem et pouvons nommer ses femmes et plusieurs de ses enfants et des hauts fonctionnaires de son règne. Un tableau fidèle et complet, une chronologie exacte de ces deux dynasties résumeront le progrès des connaissances dans le domaine historique dû à l'exploration de la nécropole.

L'habitude que ces rois avaient d'emporter dans leur demeure d'éternité soit des antiquités, des souvenirs de leurs parents et grands-parents et jusqu'à des objets exotiques, nous vaut déjà plus d'une précieuse relique, comme l'aiguière signée du roi Ahmose, le fondateur de la XVIIIe dynastie, comme le pectoral mentionnant les ancêtres du roi Chechanq, comme aussi la boule de lapis-lazuli décorée de cunéiformes et le cylindre mésopotamien. Si l'on trouve jamais le tombeau du second Psousennès et celui de Chechanq Ier, nous ne serions en vérité pas surpris d'y recueillir quelque souvenir du roi Salomon ou quelque vestige du temple de Jérusalem.

CHAPITRE VIII

SECTEUR NORD DU TEMPLE

Le vaste rectangle compris entre le mur nord de la grande enceinte, la muraille de Psousennès à l'est, le long mur nord du grand temple au sud et enfin à l'ouest par le grand mur qui part de la porte monumentale (fig. 45) était véritablement avant nos fouilles une terra incognita. Flinders Petrie l'a sillonné de longues tranchées trop peu profondes. Cependant une de ses tranchées lui fit découvrir le puits voisin de la porte de Chechanq. Des murs de briques crues se devinaient par endroits et quelques gros blocs de calcaire et de grès traînaient par-ci par-là. Il s'en faut d'ailleurs que nous ayons fait dans cette région un effort comparable à celui qui a été fait au sud du temple. En déblayant les grandes murailles de briques nous avons rencontré à l'est et au nord, depuis l'angle nord-est jusqu'à la porte (fig. 45, A), des maisons de briques qui s'y adossaient et parfois même empiétaient largement sur ce solide soubassement. Une seule maison voisine de l'angle nord-est a été complètement fouillée. Ses murs bien bâtis ont encore 1 m. 50 à 2 mètres de hauteur. On a même trouvé des jarres campées dans le coin des chambres et munies de leur couvercle, mais ces jarres, intactes, ne contenaient rien, ou un bout de bronze. L'objet le plus intéressant est une fenêtre en calcaire (fig. 46) qui devait s'encastrer dans un mur de briques. Notons encore trois tabourets ou chevets en calcaire aussi (fig. 46) et des poteries qui pourraient être datées de l'époque saïte.

Nous connaissons mieux, mais encore trop imparfaitement, la moitié occidentale de ce secteur. Le mur d'enceinte présente à plusieurs endroits des effondrements dont l'explication n'est pas claire. Sont-ils dûs simplement à l'action des eaux ou faut-il y voir des brèches faites par les armées qui plusieurs fois au cours de l'histoire ont assiégé et pris Tanis, ou bien une véritable porte ? Quoiqu'il en

soit le mur est flanqué d'une sorte de terrasse (B) qui est l'œuvre de Psousennès. Cette terrasse est d'abord parallèle au mur, puis elle s'en écarte et son parement est assez sensiblement parallèle à la grande muraille de Psousennès au sud du temple. Les chercheurs de sebakh ont percé comme nous l'avons dit plus haut, l'angle nord-ouest de la grande enceinte. Cette brèche désastreuse pourrait du moins être utilisée pour une voie Decauville si l'on voulait explorer sérieusement le terrain compris entre les deux murs de l'enceinte et la terrasse de Psousennès. La porte du nord a aussi rempli cet office. Partout ailleurs il faudrait passer pardessus l'enceinte et les collines extérieures, ce qui est presqu'impossible. Au voisinage de la porte nord nous avons constaté que le sable est beaucoup plus haut que dans les autres régions du tell. On l'atteint en quelques coups de pioche. Les maisons de briques qui bordaient l'avenue conduisant à la porte du nord n'ont laissé que d'insignifiants vestiges. Nous nous sommes demandés si le sable formait en cet endroit une dune naturelle ou s'il avait été apporté pour recouvrir des constructions en ruine et rebâtir pardessus, mais il ne nous est pas possible de fournir une réponse décisive, car les puits que nous creusions dans le sable durent être abandonnés lorsqu'on eut atteint 4 mètres de profondeur. Un peu plus à l'ouest on s'est heurté à des maisons de briques un peu mieux conservées (C). Une de ces maisons contenait un cellier où dix belles jarres à fond pointu, pour s'enfoncer dans la terre meuble, et d'une contenance de 50 à 60 litres étaient dressées contre les murs. Plusieurs de ces jarres et quelques-unes de celles qui ont été trouvées dans les chambres voisines portaient des inscriptions grecques ou démotiques. Un atelier de fondeur de bronze faisait suite au cellier. Une salle longue de six mètres est partagée par des murs de refend que le feu a rongés en plusieurs compartiments où de nombreux barreaux en terre réfractaire sont encore en place. Les fragments de bronze qui ont été recueillis dans cet atelier résolvent ici le problème qui est resté en suspens dans l'atelier fouillé au sud-ouest du temple.

Toujours plus à l'ouest (fig. 45, D) le plan de Rifaud indiquait un édifice carré dont la façade était précédée d'un portique de 8 colonnes. Ce plan offre de grossières inexactitudes. Toutefois comme le terrain s'élevait très sensiblement à cet endroit, facilement repérable, puisqu'il était

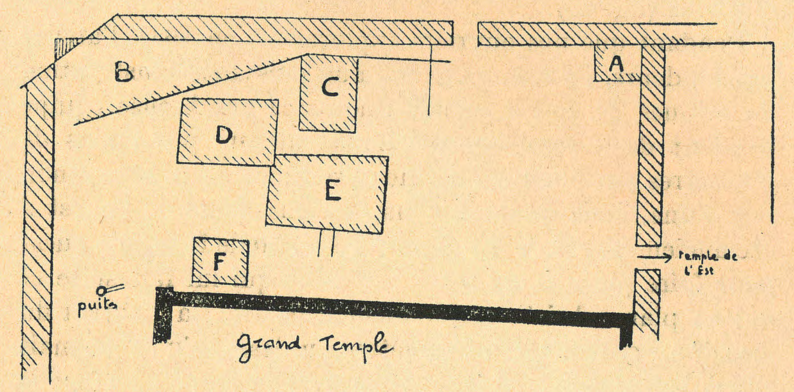


Fig. 45. — Secteur nord.

situé dans le prolongement des obélisques I et IV, nous avons décidé de l'explorer. Nous n'avons découvert, hélas,

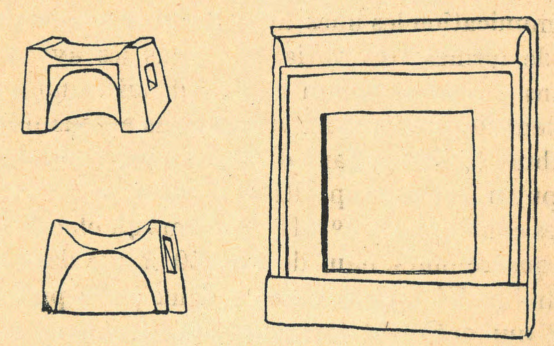


Fig. 46. — Fenêtre et tabourets de pierre.

que des maisons de briques crues en bon état, car les murs s'enfoncent de plusieurs mètres en terre, qui sont orientées parallèlement à l'axe du temple. Nous n'y avons fait qu'une maigre récolte, dont les jarres forment comme toujours le principal élément. Notons pourtant quelques ustensiles de

bronze, des moules et outils de pierre et une dalle de calcaire remployée comme seuil de porte. Elle concourut en des temps plus heureux à la décoration d'un temple ou d'un palais. La déesse Ouadjit, dame de Pé et de Dep y est curieusement figurée sous l'aspect d'un vautour à tête d'uraeus (fig. 47).

Pendant que nos ouvriers exploraient, en 1931, l'atelier des fondeurs, ils rencontrèrent une puissante construction de briques, E, qui a occupé une assez nombreuse équipe pendant deux campagnes. Elle ne mesure pas moins de 30 mètres sur 50. En fait, nous sommes en présence non pas d'une, mais de deux constructions. Celle de l'ouest a été anciennement déjà coupée à 13 m. 50 de la façade ouest pour faire place à un autre bâtiment qui lui fait suite et qui en plan subsiste entièrement (fig. 48). La hauteur du massif au centre atteint 6 mètres au-dessus du sable, mais elle s'abaisse vers les 4 faces à 3 mètres ou 3 m. 50. La façade sud présente une terrasse large de 2 mètres, qui ne fait pas le tour de l'édifice. De cette terrasse une chaussée descend en pente douce vers le grand temple. L'intérieur des deux bâtiments est partagé en nombreuses chambres, en général sans communication les unes avec les autres et de dimensions et de formes très variables. Nous les avons toutes vidées sans y trouver aucun objet qui puisse nous renseigner sur leur destination. Au début nous avions pensé que ces chambres étaient autant de sépultures, mais rien n'est venu appuyer cette supposition. Toutefois il faut noter qu'une des chambres (le nº VII) renferme un bloc de briques isolé des quatre murs, haut de 2 m. 50 et que dans le sable de la chambre VI étaient creusés deux puits profonds de 4 mètres qui ont peut-être, mais tardivement, servi de tombe. On en a retiré quelques ossements, les débris d'une jarre et une terre cuite émaillée. Nous ne sommes pas parvenus à savoir comment ces chambres étaient couvertes et, faute d'une meilleure explication, nous avons fini par admettre que ces chambres étaient simplement des vides bourrés de terre pour économiser les briques. Retenons pourtant que l'édifice a été consacré dès l'origine

par des rites religieux. A la base des murs, près des angles nous avons trouvé des sacrifices de fondation, rappelant ceux que nous avions découverts près des portes ; ils con-

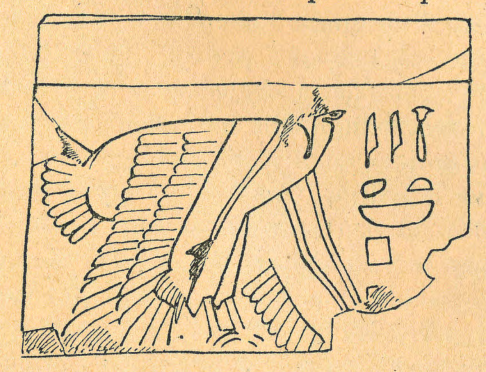


Fig. 47. — Bas-relief de la maison Rifaud.

sistent en un squelette humain accompagné d'ossements de volailles et de mammifères et de poteries brisées. Contre

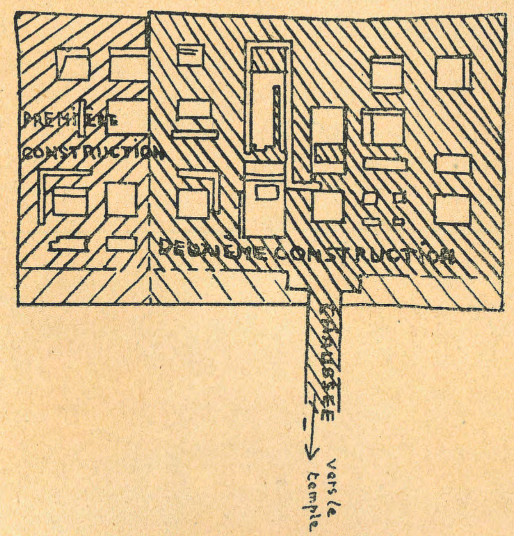
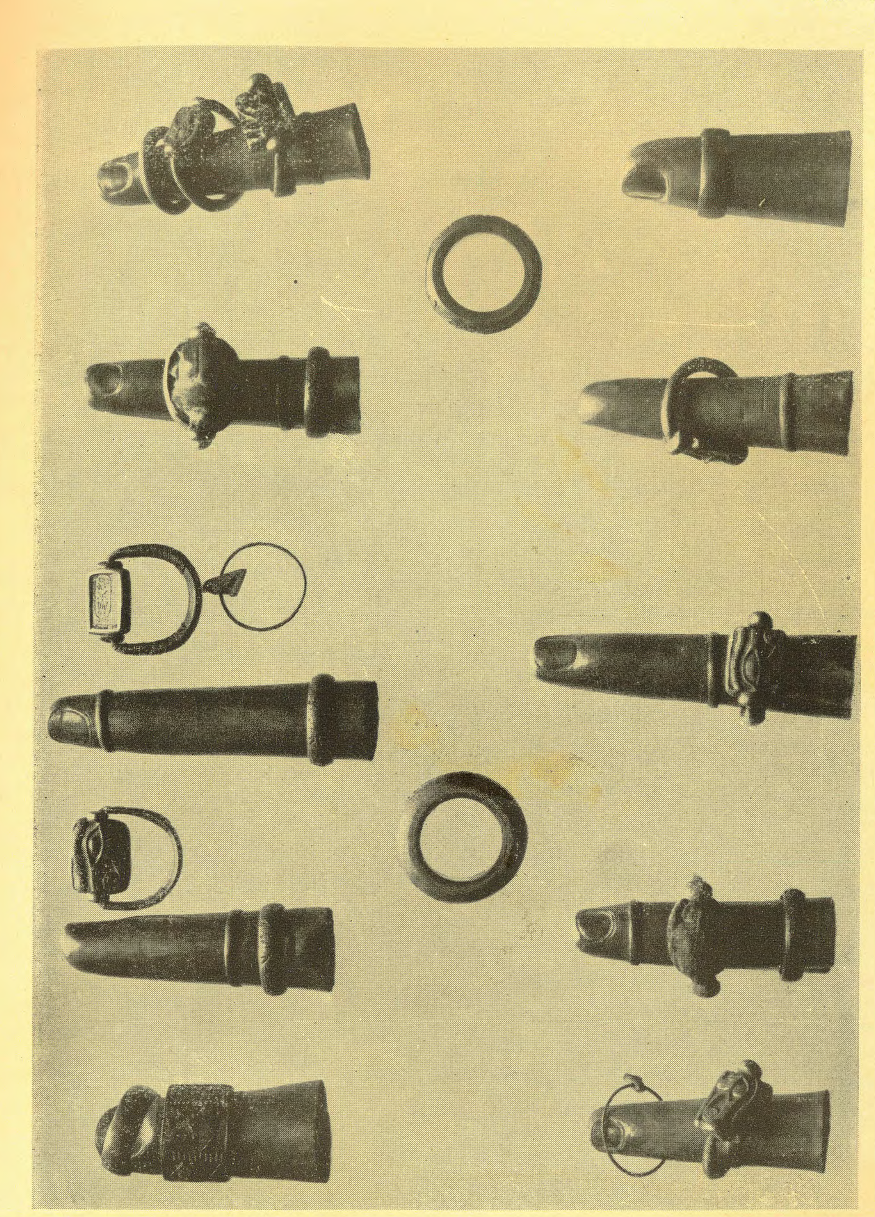


Fig. 48. — Plan des deux constructions de briques.

la face sud, à gauche de la chaussée inclinée, s'échelonnent trois cuves monolithes en calcaire, dont l'une a plus de 3 mètres de long. Enfin il ne faut pas oublier que le bâti-

ment de briques crues est très voisin du temple et que la chaussée, si on la prolongeait, aboutirait à peu près exactement à la cour au fond de laquelle s'ouvrait la chapelle du bel Houroun de granit noir. Il y a tout lieu de croire que le mur de calcaire était percé d'une porte à l'endroit où le prolongement de la chaussée vient le couper. Si le déblaiement méthodique du long mur septentrional du temple vient un jour confirmer cette hypothèse, on pourra admettre que le bâtiment de briques crues était une manière d'édifice religieux, un soubassement peut-être assez voisin, comme le suggérait M. Dussaud, des ziggurat des temples de Mésopotamie, que couronnait un naos ou une statue de divinité visible de tous les points de la résidence.

Malheureusement les recherches parfois prolongées que nous avons entreprises au nord du temple n'ont jamais donné de résultats très encourageants. C'est ainsi qu'en 1935 nous avons fouillé un assez vaste carré, F, mesurant 15 mètres de côté au nord de la cour I du temple, sans rien rencontrer, sinon des murs de briques crues et un énorme tronc d'arbre. Ce ne sont pas des indices bien significatifs. Pourtant il n'y a pas de raison pour que la nécropole royale, dont nous avons commencé le déblaiement au sud du temple ne s'étende pas au secteur nord. Dans tous les cas il faudra en avoir le cœur net et procéder en conséquence au déblaiement méthodique de tout le secteur.



Doigtiers et bagues de Psousennès.



Vue du temple de l'est.

CHAPITRE IX

LE TEMPLE DE L'EST ET LES MAISONS DE LA PLAINE

Maintenant que nous avons décrit tout ce que nous connaissons, après notre campagne du printemps de 1940, à l'intérieur des murailles de Psousennès, il nous faut parcourir le terrain en forme d'équerre (fig. 49) qui se trouve compris entre ces mêmes murailles et les côtés est et sud

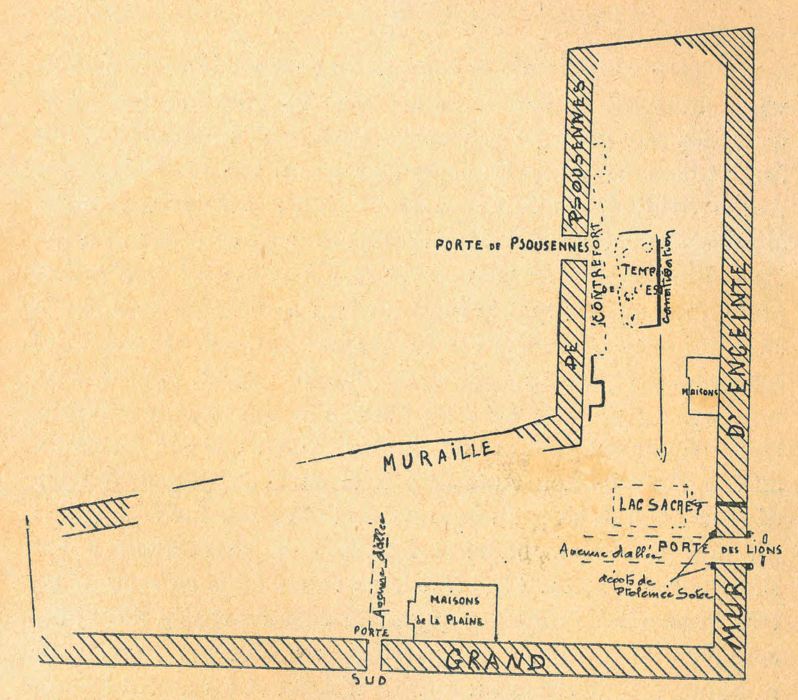


Fig. 49. — Plan de l'équerre.

de la grande enceinte. Ce terrain fait en surface près de la moitié du domaine royal et l'exploration n'y est pas très avancée, non seulement parce que le temple et ses abords immédiats ont toujours réclamé la plus grande partie de notre temps et de nos ressources, mais aussi parce que

l'extraction et le transport des déblais exigent des efforts quasi surhumains. Dans le temple de l'est les auxiliaires avaient 10 mètres à monter ou à descendre, le couffin sur la tête, pour aller du trou creusé par leur compagnon au wagonnet. Nous avons essayé d'installer au bord de l'excavation des chadoufs qui élevaient au lieu de l'eau de la terre, du sable ou des cailloux, mais le rendement ne fut jamais très bon.

I. — Le temple de l'est.

Mariette connaissait le temple de l'est où il avait découvert, nous dit-il, des colonnes gravées par Ramsès II et usurpées par un Osorkon et les statues des deux Teos qui furent de son vivant transportées au musée du Caire. Mais l'excavation qu'il avait creusée à l'est du mur de Psousennès était déjà au temps de Petrie entièrement comblée et à défaut d'un plan levé par Mariette lui-même nous n'avions pour nous guider que le plan un peu sommaire de Jacotin et celui très défectueux de Rifaud qui signalaient des tronçons de colonne dans cette partie du tell. En 1933 un sondage un peu au nord de l'axe n'obtint aucun résultat. Un autre sondage non loin du mur nord, l'année suivante, ne fut pas plus heureux. Je pris le parti de creuser à égale distance des deux grands murs de l'est et en face du milieu du mur de Psousennès. A 4 mètres de profondeur apparurent des granits. En 1935 nous fîmes dans ce secteur un très gros effort que récompensa la découverte de dix belles colonnes de granit, mais en 1936 nous étions obligés de ramener nos ouvriers au temple d'Anta et au grand temple qu'ils n'ont plus quitté.

Au fond de la vaste excavation qui fut alors creusée, les colonnes intactes, les tronçons de colonne, les bases de colonne en granit sont restés à la place même où ils ont été découverts (pl. XVI). Quelques blocs de calcaire qui sont des vestiges du dallage se remarquent au milieu des granits. C'est là que nous avons trouvé la dalle funéraire de l'Ancien

ou du Moyen Empire signalée au chapitre V, à côté d'une belle tête royale en bas-relief et d'un fragment d'inscription de Psousennès Ier. Ces trois blocs sont des remplois et nous avons ainsi la preuve que le dallage du temple de l'est a été fait après la XXIe dynastie. Bien que ceux qui l'ont exploité comme carrière n'aient pas laissé une pierre en place quelques indices permettent d'établir le niveau du

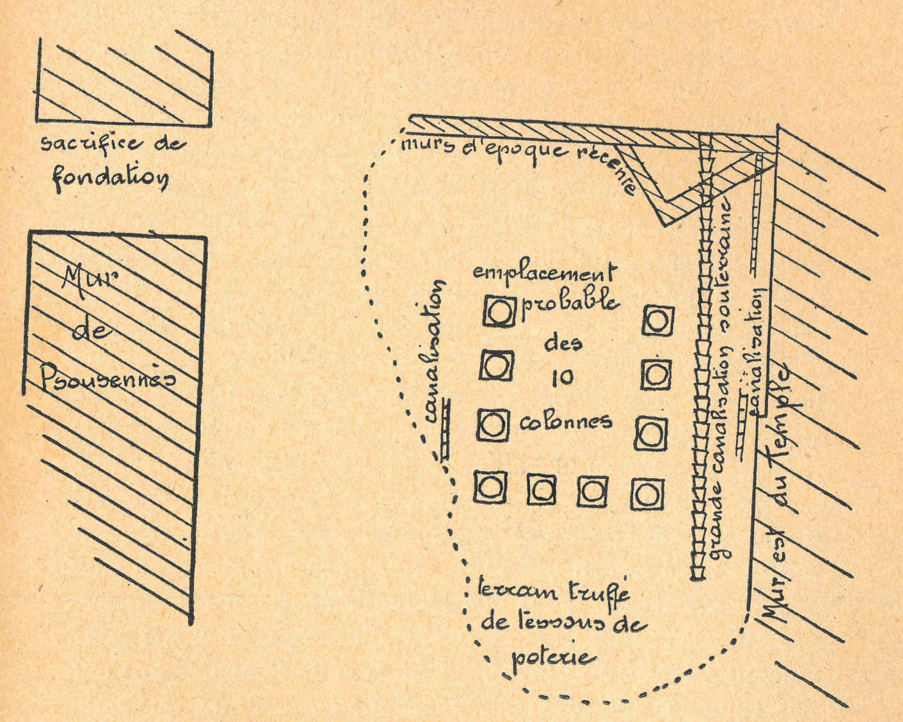


Fig. 50. — Plan du temple de l'est (d'après les relevés de M. Fougerousse).

dallage et ses limites à l'est et à l'ouest : ce sont des tronçons de deux canalisations en poterie, d'un mur de briques allant dans le sens est-ouest et d'un autre mur de briques allant dans le sens nord-sud (fig. 50). Nous obtenons ainsi trois côtés d'un rectangle dans lequel se dressaient nos dix colonnes. Seul le côté sud n'a laissé aucun vestige. Il est peu probable que le temple ait été contenu tout entier dans

notre excavation. Sans prétendre en dessiner le plan ni même en indiquer les limites, pouvons-nous dire comment il était orienté et quelle place occupaient les colonnes ? Il semble bien d'après la situation des granits et le sens des canaux que l'axe principal allait du nord au sud, mais nous sommes incapables pour le moment de décider si l'entrée était au nord ou bien au sud. On observera que quatre bases de colonne forment presque une ligne droite perpendiculaire à l'axe, du côté sud, que trois bases paraissent longer le côté est et trois autres le côté ouest.

Les colonnes de granit sont des monolithes à chapiteau palmiforme à neuf palmes dont les nervures latérales ont été soigneusement gravées. Elles rappellent beaucoup celles qui gisent en avant du grand temple, mais elles sont plus petites, puisqu'elles mesurent environ 7 mètres de longueur et que leur diamètre à la base est d'à peu près un mètre, comme le côté de l'abaque. Pas un seul fragment d'architrave n'a été trouvé à côté des colonnes. Ces belles poutres de granit ont tenté évidemment les successeurs de Ramsès, qui ont dû les remplacer par des architraves de calcaire et celles-ci ont alimenté plus tard les fours à chaux. Ce que nous avons dit des colonnes du grand temple est vrai aussi des colonnes du temple de l'est. Elles datent toutes de l'Ancien Empire. Les inscriptions originales gravées avec soin, mais peu profondément, ont été effacées par Ramsès II qui les a habillées d'inscriptions à son nom. Quelques traits du texte original se voient encore sur l'une des colonnes méridionales, mais moins heureux que pour la colonne papyriforme du sanctuaire où M. Goyon avait su déchiffrer le protocole de Neoueserrê, nous n'avons pu lire ici aucun nom royal.

Selon leur méthode habituelle les graveurs du temps de Ramsès II ont partagé le fût des colonnes en trois zones. En haut et en bas, quatre lignes verticales, séparées par autant de vides, contiennent les titres et les noms du roi, avec des épithètes, commençant généralement par le mot *mry* « aimé » complété par un nom divin. Parfois l'artiste s'est mis en frais d'imagination. Il comparera son souverain à une « montagne d'or pour tout pays étranger », ce qui est piquant quand on sait que les rois syriens ne cessaient de réclamer de l'or à Amenophis IV. La zone centrale est tout entière remplie d'hiéroglyphes. Elle est partagée en trois ou quatre tableaux de largeur inégale. Sur les plus grands, qu'encadrent le ciel, la terre et deux sceptres, le nom de bannière et les deux cartouches du roi sont tournés vers une quatrième ligne qui signifie « aimé du dieu X, seigneur de Y ». L'idéogramme du dieu qui est en tête de cette ligne fait donc face au faucon royal et quelquefois lui tend le signe de vie.

Le dieu Seth était nommé sur toutes ces colonnes et même plusieurs fois sur chaque colonne. Nous savons déjà que ce dieu, l'un des favoris de la résidence au temps de Ramsès, devint brusquement un objet de haine. Le lecteur qui serait curieux de connaître les causes et les circonstances de ce revirement pourra lire notre *Drame d'Avaris*. Cela se passa sans doute sous les derniers Ramsès, à la fin de la XXe dynastie. Les rois de la XXIe, Psousennès et Siamon, ne montrent plus aucune dévotion à Seth et peut-être ont-ils déjà brisé ses statues et martelé son image sur les inscriptions et les bas-reliefs. Au temple de l'est, sur les colonnes de granit la place qu'occupait du temps de Ramsès l'idéogramme séthien n'est plus indiquée que par un rectangle pointillé. Cependant quelques iconoclastes pressés se sont contentés de marteler la tête de Seth et ont laissé subsister son corps. Ce n'était pas en réalité un traitement de faveur. Les anciens fidèles du dieu qui voyaient sur des colonnes, des obélisques, des bas-reliefs un rectangle pointillé n'étaient pas embarrassés pour y remettre par la pensée l'idéogramme du lévrier à la queue raide. Il était beaucoup plus radical de graver à la place de Seth le signe d'un nouveau dieu. Celui qu'on choisit fut naturellement l'adversaire de Seth, non pas son adversaire des temps mythologiques, Horus le vengeur d'Osiris, mais l'adversaire plus récent qui avait inspiré contre Seth et les Hyksos la guerre de libération, Amon le dieu de Thèbes. On le représentait d'habitude comme un homme de bonne stature, vêtu du

pagne, coiffé d'un mortier d'où sortaient deux plumes rigides, mais Amon avait un animal sacré, le bélier et pouvait aussi être figuré par un bélier ou un homme à tête de bélier. La silhouette du bélier ne ressemble guère à la silhouette du lévrier séthien, ni par la forme du corps, des membres et de la queue, ni par les proportions. Chose étrange pour un peuple si habile à discerner et à représenter les caractères spécifiques de tous les animaux, les différences de toutes les races, on adapta une tête de bélier coiffé du disque au corps de Seth, et l'on grava à la suite une nouvelle épithète propre au dieu thébain à la place des épithètes telles que « fils de Nout, tout-puissant (*â pehti*) seigneur d'Avaris », qui caractérisaient le dieu proscrit (fig. 51).

Ces deux changements, la mutilation de l'idéogramme séthien, son remplacement par le bélier d'Amon furent-ils contemporains ou successifs, nous l'ignorons et nous ne pouvons même pas en indiquer la date précise. Du moins on ne peut les placer après le règne d'Osorkon II qui s'appropria ces colonnes en remplaçant partout le nom de couronnement et le nom personnel de Ramsès par les siens. Pour le nom de couronnement, Ousirmarê Sotepenamon, il suffisait de substituer le nom d'Amon à celui de Râ. On grava le panache de roseau qui est l'initiale du nom d'Amon au-dessous du signe *ousir*, c'était la seule place disponible, et par-dessus le disque solaire on fit tant bien que mal le signe *men*. Pour le second cartouche, il était impossible d'adapter les hiéroglyphes de Ramsès Miamoun à Osorkon, fils de Bastit. On pointilla complètement l'intérieur du cartouche et l'on grava à nouveau (fig. 52). Cela ne pouvait tromper personne, mais les graveurs avaient fait de leur mieux pour donner satisfaction à leur souverain qui voulait s'acquérir à peu de frais la gloire d'un grand constructeur.

Nous savions déjà que le dallage du temple de l'est était postérieur au règne de Psousennès Ier, puisqu'il utilise au moins un bloc marqué au nom de ce roi. Vraisemblablement c'est Osorkon qui est l'auteur de ce temple, depuis les fondations jusqu'au toit. Il a élevé à Bubaste un monu-

ment de réelle envergure. Il ne pouvait faire moins dans la ville où il faisait construire son tombeau. Sans doute le temple de l'est fut alors meublé de belles statues, mais

Fig. 51. — Mutilation et transformation du nom et des titres de Seth.

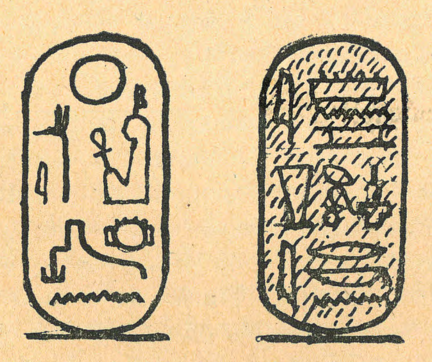


Fig. 52. — Usurpation par Osorkon des cartouches de Ramsès II.

nous n'en avons recueilli que des fragments. Avant nous, Mariette avait déterré et emporté à son musée de Boulaq deux fort belles statues de granit noir, qui sont postérieures

de plusieurs siècles à la construction du temple. Elles représentent deux personnages, Teos, fils d'Apriès et Teos fils d'Ounnofre, l'oncle et le neveu, ou peut-être le grand-père et le petit-fils, qui gouvernèrent Tanis et exercèrent de nombreuses fonctions militaires, administratives et religieuses entre la conquête de Cambyse et celle d'Alexandre. Dans les longues inscriptions qu'ils ont fait graver sur le pilier dorsal et sur le tenon ils ne nomment aucun Pharaon, preuve de prudence, car le pouvoir changeait alors continuellement de mains. Toutefois il semble que l'aîné des deux Teos vécut en des temps plus heureux, où un gouverneur de Tanis pouvait défendre sa ville, ses dieux et ses administrés très efficacement. Ils montrent l'un et l'autre de la dévotion à la triade thébaine : Amon, Mout et Chonsou, mais beaucoup moins exclusifs que les rois de la XXIe dynastie et même que les Chechanq et les Osorkon, ils ouvrent les sanctuaires à des dieux locaux, comme Horus seigneur de Mesent el de Silê, Toum, Neith la déesse de Saïs, Isis de Behbet et Hagar. Parmi les anciens dieux de la résidence de Ramsès, ils restaurent le culte d'Amon de Ramsès, qui ne se confondait pas avec l'Amon de Karnak si encombrant. Ils se parent même d'un titre singulier : « prophète des dieux qui n'ont pas de prophète », comme s'ils avaient voulu rétablir d'une façon détournée les cultes qui avaient fleuri sous les Ramsès.

Le dégagement des colonnes du temple de l'est amena près du mur de l'est une découverte inattendue. Une canalisation en poterie apparut dans le sable à plus d'un mètre au-dessous du dallage. Elle se compose de vases sans fond qui s'emboîtent les uns dans les autres et mesurent à peu près 0 m. 80 de hauteur et 1 mètre de diamètre. Nous avons dégagé cette canalisation sur 35 mètres de longueur et nous avons constaté qu'elle se prolonge aussi bien au nord qu'au sud. Nous aurions depuis longtemps suivi dans les deux directions ce précieux fil conducteur, s'il n'avait fallu pour le mettre au jour enlever 6 ou 8 mètres de terre. Mais il importe si fort à la connaissance de la topographie de Tanis de savoir où cette canalisation a son point de départ et

jusqu'où elle conduit que la reprise du travail de 1935, si grand que soit l'intérêt des autres secteurs, nous paraît un impérieux devoir.

II. — Les maisons de la plaine.

L'axe du grand temple, si on le prolonge à travers la muraille de Psousennès jusqu'au mur est de l'enceinte, longe le côté nord d'une assez vaste maison de briques, avec une salle centrale à piliers, pour laquelle on a utilisé des dalles de calcaire qui pourraient bien provenir de la porte de Ptolémée Ier. Elle ne contenait rien de bien remarquable, mais le long du mur nord, à l'extérieur, nous avons recueilli une trentaine de moules en terre cuite tout à fait analogues à ceux qui proviennent du grand temple. Ils étaient destinés à produire en série des hiéroglyphes, des parties d'hiéroglyphes, des éléments décoratifs, des statuettes de divinités, surtout Isis et Sekhmet.

Plus près de la porte de l'est nous avons fouillé une maison assez modeste dont les murs de briques étaient revêtus de plâtre. Il a été possible de détacher du mur quelques plaques d'une grandeur appréciable où un dessinateur avait représenté non sans habileté des scènes de navigation.

En 1932 un groupe de maisons de briques crues a été mis au jour le long du mur méridional de l'enceinte, non loin de la porte sud. Il se compose de trois îlots séparés l'un de l'autre par une étroite ruelle et du grand mur par un espace plus étendu qui a été parfois utilisé pour des constructions légères, sans fondation. Devant les façades, qui sont au nord, on trouve soit des constructions légères, soit des cours dallées. Le principal corps de logis, au contraire, est solidement bâti en bons murs. Les pièces communiquent entre elles, mais on ne voit ni porte d'entrée, ni fenêtres. Cela tient évidemment au fait que ces maisons sont actuellement réduites aux fondations et aux caves. Les pièces habitées ont complètement disparu ou peu s'en faut.

Dans une cave nous avons eu l'agréable surprise de trou-

ver deux marmites appuyées contre un mur. L'une était vide, mais l'autre contenait 250 pièces que nous avons prises pour de la monnaie de bronze tellement elles étaient oxydées. En réalité c'étaient des pièces d'argent, mais de faible titre, à l'effigie d'un Ptolémée, presque toutes différentes, qui avaient été enveloppées dans un sac de linge. Nous avons encore retiré de cette marmite une chaîne d'or de 23 centimètres qui supportait un pendentif en forme de croissant, une épingle de bronze à tête d'argent et une bague richement ornée. La pierre, un cabochon de jaspe vert, est sertie d'un rang de petits grains, auquel font suite une bande décorée de triangles semés de grains, puis une tresse, enfin un rang d'oves. Deux pierres aujourd'hui perdues se logeaient dans deux alvéoles cerclées de grains de chaque côté du chaton. Ce bijou fait penser à un bracelet d'époque ptolémaïque trouvé non loin de Tanis, à Toukh el Qaramous, dans le Delta.

Des objets variés ont été trouvés dans ce groupe de maisons ; ce sont surtout des vases, marmites et gobelets en terre cuite et en faïence, des ostraca démotiques, des plaquettes de calcaire quadrillées pour les exercices des écoliers et des apprentis, une plaquette de calcaire sur laquelle a été transcrit un texte hiératique, puis des objets de piété, enfin une statuette de marbre dont l'inscription contient un proscynème à Amon et Horus.

Quelques sondages nous ont appris qu'à l'époque ptolémaïque toute la plaine était couverte de maisons qui à moins d'un heureux hasard ne livreront pas grand'chose à ceux qui auront la patience de les explorer. Mais le sous-sol cache peut-être de plus beaux trésors.

CHAPITRE X

LE TEMPLE D'ANTA

Au sud-ouest du grand temple s'étend une plaine longue d'à peu près 300 mètres, entourée de collines, au centre de laquelle on ne voyait en 1928, lorsque pour la première fois je visitai Sân et Hagar, qu'un bloc de granit qui paraissait solidement fixé dans le sol. C'était l'abaque d'une colonne monolithe de granit, haute de près de 7 mètres. Nous avons appelé temple d'Anta l'édifice qui se cachait sous cette plaine, parce que nous avons trouvé à quelques mètres de cette colonne un groupe de granit gris représentant la déesse cananéenne Anta assise au côté de Ramsès II et la statue en granit noir d'un prêtre de Chonsou l'enfant. Or il existe au musée Scheurleer, à Haag, une stèle de basse époque dédiée par un certain Petimuthis à Mout et Anta dames de la demeure d'Anta, et à Chonsou l'enfant, seigneur de la demeure d'Anta. On ignore la provenance de cette stèle. Si l'on apprenait un jour qu'elle a été trouvée à Sân, ce serait la preuve que l'édifice contenant la statue d'Anta et celle du prêtre de Chonsou est cette demeure d'Anta mentionnée sur la stèle de Pétimuthis. Si l'on tient compte de la rareté des monuments de la déesse Anta et de Chonsou l'enfant et du très petit nombre de cas où ces deux divinités sont associées, le nom du temple d'Anta pour le nouvel édifice de Sân semblera, je l'espère, justifié.

I. — Enceinte et porte de Siamon.

La demeure d'Anta, comme toutes les demeures des divinités égyptiennes, est close d'une puissante enceinte de briques crues, large de 7 m. 50. Les deux petits côtés, nord et sud, mesurent 85 mètres, les côtés est et ouest 110 (fig. 53). Cette enceinte s'ouvrait au nord par une porte de calcaire qui a été exploitée presque jusqu'à la dernière pierre. Toutefois nous avons pu mesurer la largeur du

passage qui était de 4 mètres. Un morceau d'entablement, quelques fragments de bas-reliefs trouvés dans ces parages en sont peut-être des vestiges, mais ils ne suffiraient pas pour dater la porte si nous n'avions eu la bonne fortune de trouver dans le sable, en quatre points qui déterminent un rectangle dont la médiane se confond rigoureusement avec l'axe de la porte, les quatre dépôts de fondation laissés par le roi constructeur (fig. 55). C'est le roi Siamon de la XXIe dynastie qui dans le grand temple a achevé le sanctuaire commencé par Psousennès. Le dépôt nord-ouest en partie saccagé était réduit à des plaquettes de faïence, mais les trois autres dépôts, intacts, se composaient à peu près identiquement d'une plaque d'or, d'une ou deux plaques d'argent, de deux ou trois plaques de bronze un peu moins grandes qu'une carte de visite, sur lesquelles on avait gravé ou repoussé tantôt l'un, tantôt l'autre des deux cartouches (fig. 54) ; puis de plaques de faïence verte où se lisaient soit les deux cartouches, soit des signes porte-bonheur (fig. 54), enfin de tout petits objets en albâtre, en cornaline, en lapis, en turquoise : échantillons minéralogiques, offrandes alimentaires, miniatures d'objets de culte (fig. 54). Il s'y joint même quelques ossements d'oiseau et une brique crue (1).

II. — Vestiges d'une porte et d'une enceinte plus anciennes.

Aussi bien dans l'enceinte qu'en dehors des murs nous avons recueilli de nombreux vestiges, sous forme de statues, de colonnes, de bas-reliefs et d'architraves, qui datent de Ramsès II ou de ses successeurs les plus proches. A supposer qu'une partie de ces objets ait été traînée par Siamon ou un autre roi à la place où ils ont été trouvés, cela ne peut être le cas de tous. Il existait certainement avant la XXIe dynastie des constructions dans ce quartier de la ville. Nous

(1) Le musée du Caire a gardé deux dépôts complets. Un troisième également complet et ce qui reste du dépôt nord-ouest se trouve au Louvre.

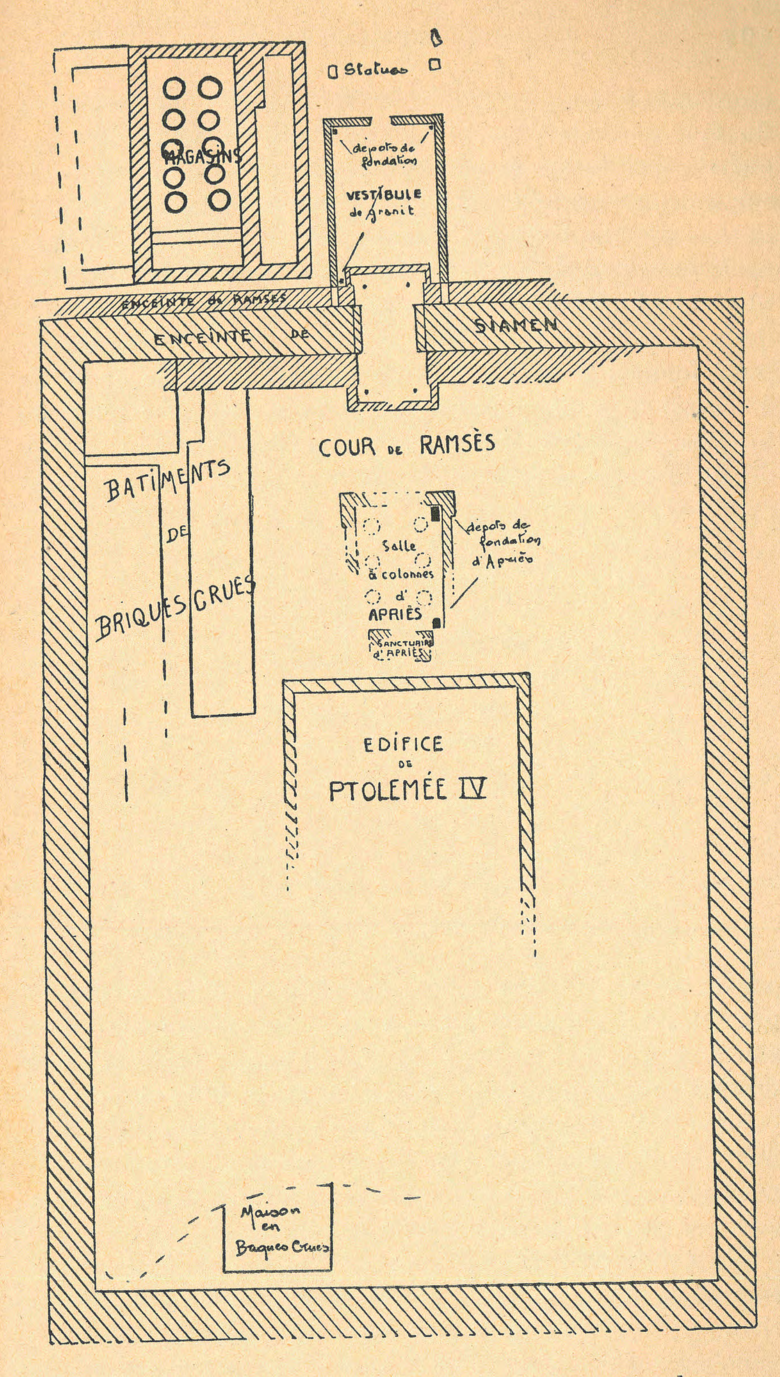


Fig. 53. — Plan du temple d'Anta et de ses abords.

en avons eu la preuve en découvrant que les deux tronçons du mur nord de l'enceinte de Siamon reposaient sur une autre enceinte large de 14 mètres, qui s'enfonce dans le sol presque jusqu'à toucher la nappe d'eau souterraine. Cette enceinte était également percée d'une porte à l'endroit même où Siamon a établi la sienne, mais beaucoup plus monumentale, car l'intervalle entre les deux massifs de briques n'est pas inférieur à 15 mètres. On lui donna pour fondation un prodigieux matelas de sable épais de 5 mètres que retenaient au nord et au sud des murs de briques réunissant les deux tronçons (fig. 55). Tout vestige de cette porte a disparu. Nous espérions trouver dans le

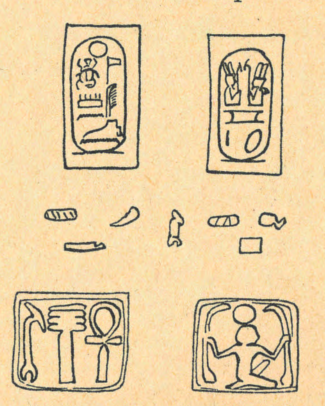


Fig. 54. — Plaques d'or du dépôt de Siamon.

sable, au-dessous des dépôts de Siamon, d'autres dépôts qui nous en auraient fait connaître le constructeur. Cet espoir ne s'est pas réalisé. Toutefois il paraît vraisemblable que Ramsès II qui a tant travaillé à Tanis, dans ce quartier comme dans les autres, a élevé cette puissante enceinte en même temps que la porte. Un fragment de bas-relief au nom de Ramsès III trouvé sur le sable autorise à penser que ce souverain ajouta à l'œuvre de son aïeul.

L'enceinte profonde est beaucoup moins bien connue que celle de Siamon. Quand nous avons cherché les angles intérieurs et extérieurs de cette dernière, nous nous sommes aperçus que Siamon avait appuyé les deux tronçons de

son mur nord sur le travail antérieur, mais que les murs est et ouest abandonnaient cet appui. Nous avons fouillé les deux angles intérieurs sud-est et sud-ouest jusqu'au dernier rang de briques, ainsi que l'angle extérieur sud-ouest sans rien rencontrer. Nous avons renoncé à suivre l'enceinte profonde au delà de l'angle nord-ouest de celle de Siamon.

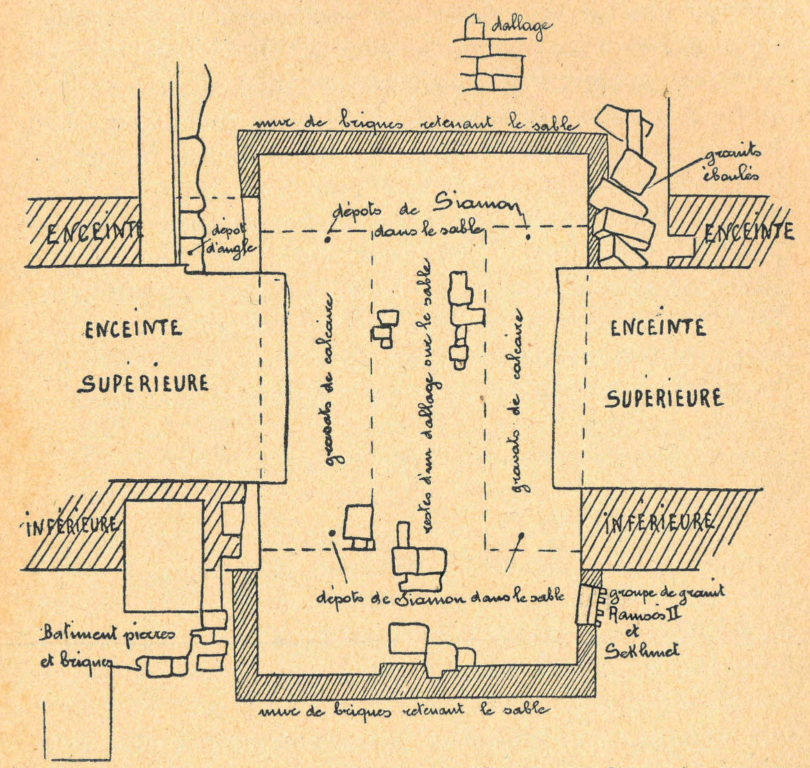


Fig. 55. — Temple d'Anta. Vestiges de la porte et des deux enceintes (d'après Fougerousse).

Peut-on imaginer son tracé ? D'après ce que nous avons constaté au grand temple les rois de la XXI[e] dynastie ont refait en les rétrécissant les ouvrages des Ramsès. Je suppose donc que la vieille enceinte qui est plus large du double que le mur de Siamon, entourait un terrain plus étendu, mais situé également au sud du grand temple.

Toute profonde qu'elle soit, la vieille enceinte ne fut pas

élevée sur un terrain inhabité. Au nord de la porte il existait une maison de briques dont la partie méridionale a été arrachée quand on a établi le gros matelas de sable (fig. 55). Les murs qu'on laissait subsister ont été rasés jusqu'à un niveau qui permet de fixer, en coupe, le dallage de Ramsès. Au sud, une autre maison a été également écourtée, mais en plan elle est complète et se compose d'un vestibule, d'une pièce principale qu'entourent un couloir et une chambre obscure. Une couche de détritus s'étalait au sol. Plusieurs marmites semblaient en place sur une banquette, dans la pièce centrale et des poteries de toutes formes et de toutes dimensions, mais communes avaient été entreposées dans le couloir. Par leur position, ces maisons sont obligatoirement antérieures à l'enceinte profonde. Leur orientation ne se conforme pas à celle des différentes enceintes dont il a été parlé jusqu'ici. Ce n'était pas le cas des maisons bâties le long du grand temple ou dans la plaine, dont l'orientation était commandée par les grandes murailles.

III. — Vestibule du temple d'Anta.

Avant de franchir la porte de Siamon le visiteur apercevait un édifice long de 28 mètres et large de 17 appuyé aux deux murs de briques. Cet édifice se réduit maintenant à un soubassement de granit ou, pour mieux dire à des murs de granit d'un seul rang et d'une seule assise qui dessinaient la limite d'un soubassement. En les nettoyant on a fait apparaître un trait continu tracé au burin composé de lignes droites qui alternent avec des segments de cercle (fig. 56). Grâce à ce trait nous pouvons comme sur une épure d'architecte, nous faire une idée de la construction qui reposait sur ce soubassement. C'était une sorte de kiosque dont le plafond était soutenu par des colonnes, cinq de chaque côté, que réunissait par le bas un mur étroit. Un assez beau bloc de calcaire décoré sur deux côtés contigus de grands hiéroglyphes me paraît un reste de ce mur. On y reconnaît le cartouche d'un Ptolémée, aimé d'Amon-Râ, seigneur de Karnak et d'Horus, seigneur de Mesent.

Nous pensions être plus heureux en cherchant les dépôts de fondation. Nous en avons trouvé trois intacts, dont la composition rappelle beaucoup les dépôts de Ptolémée Sôter à la porte de l'est : Deux blocs de grès, des briques crues, des plaques de métal, de lapis, d'albâtre, de cornaline et de faïence. Ces plaques ne portent aucun nom. Il n'en est pas moins certain que le vestibule est de basse époque. Comme il fallait s'y attendre tous les blocs de granit du soubassement ont été tirés de constructions antérieures. Le deuxième bloc du mur est contient les cartouches de l'inévitable

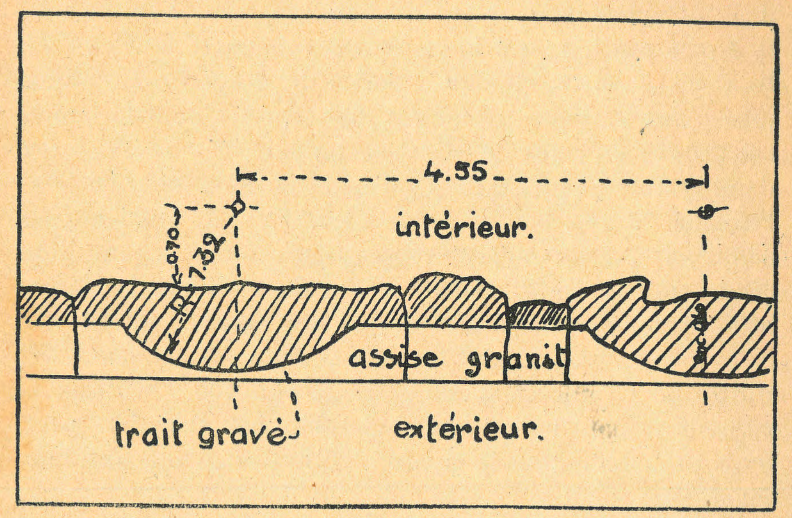


Fig. 56. — Vestibule de granit. Traces des superstructures (d'après Fougerousse).

Ramsès II et l'on y voit en outre les bras du roi tenant une cassolette d'encens et les pieds de deux personnages appartenant à un registre supérieur. Les autres blocs sont pour la plupart des tronçons d'architrave. Un bloc de grès trouvé à l'entrée du vestibule a été taillé dans le socle d'un Ramsès et l'on y voit encore trois des fils du roi agitant des sistres.

En déblayant l'intérieur du vestibule nous avons fait apparaître des dalles de calcaire qui lui sont sans aucun doute antérieures. On peut même distinguer les vestiges de deux dallages qui correspondent aux deux portes dont

nous avons reconnu l'existence, celle de Siamon et celle de Ramsès II. En soulevant ces dalles nous avons trouvé en plusieurs points des dépôts d'offrandes, d'où l'on peut conclure qu'un vestibule précédait le temple d'Anta aux époques anciennes ou relativement anciennes. Si nous ne pouvons en faire le plan, nous avons pu mettre la main sur trois des statues que Ramsès II y avait fait déposer. Deux de ces statues représentent le roi assis sur un siège carré, plein, à dossier bas, impassible, les mains appliquées sur les genoux. Il est coiffé du *nems* ; les yeux sont fardés ; deux attaches qui partent du bandeau frontal supportent la barbe postiche qui laisse apercevoir entre les deux retombées du *nems* quelques perles du gorgerin. Le pagne plissé très simple est tenu par une ceinture dont la boucle est gravée au nom de Ramsès. La mieux conservée des deux statues ne présente que des mutilations superficielles : l'uraeus, le nez, les doigts de pied. Elle est aussi la plus séduisante. L'autre (1) est plus maussade, ce qui tient peut-être aux mutilations du nez, du menton, des mains et des genoux, mais aussi aux plis trop accentués des lèvres et aux yeux trop à fleur de tête, comme sur les bas-reliefs du grand temple et sur la stèle de l'an 400. On dirait la copie d'un modèle de l'école memphite par un artiste local, mais un artiste dont le ciseau n'était pas encore extrêmement sûr.

Le troisième ouvrage de sculpture dont nous avons à parler ici est un groupe en granit rose (2) qui représente Ramsès II et Anta debout, la main dans la main, contre une dalle qui dépasse leurs coiffures et s'avance en bas pour former le socle. Cette dalle est couverte d'hiéroglyphes formant six lignes verticales, sur une chaque tranche et quatre au revers. Anta de Ramsès, dame du ciel, promet au roi, son fils de l'assister quand il conquerra toutes les terres. Ce groupe appartient comme la triade de la porte de Chechanq à ce qu'on peut appeler la sculpture méplate. Les

(1) Cette statue se trouve depuis 1938 au palais de l'université de Strasbourg. L'autre est encore à Sân.
(2) Au musée du Louvre.

personnages sont engagés dans la pierre. Le groupe a beaucoup souffert. Les deux têtes semblent avoir été brisées volontairement, ainsi que le bras gauche de la déesse et le bras droit du roi. La déesse est vêtue d'une robe légère, soutenue par deux bretelles. Une ceinture est nouée autour de sa taille, dont les deux retombées descendent jusqu'aux chevilles. Les épaules sont trop fortes et les pieds que les sculpteurs égyptiens réussissent parfois admirablement, disproportionnés. Par contre on louera sans réserve le modelé du corps.

IV. — Constructions diverses a droite et a gauche du vestibule.

Le vestibule était encadré par des constructions superficielles qui furent élevées probablement à la même époque. A l'est nous avons dégagé une sorte d'autel en briques, revêtu d'un endroit peint. Nous avons assez rapidement arrêté les recherches de ce côté et nous n'en parlerions même pas si nous n'avions trouvé là un Bès de terre cuite, une canalisation pittoresque faite de jarres qui s'emmanchent les unes dans les autres, enfin une petite statue de granit gris, sans tête, ni pieds, représentant un personnage vêtu à la grecque.

A l'ouest subsistent des vestiges plus considérables et nous nous sommes véritablement acharnés sur cette région, surtout pendant les années 1936 et 1937.

Avant d'arriver à la hauteur du vestibule on rencontre une construction en briques cuites. Les colonnes, renversées naturellement, étaient, de même que les chapiteaux, en briques, revêtues de plâtre et offraient un riche décor qui permet de dater la construction de la basse époque romaine ou du début de l'époque byzantine.

Une autre construction un peu plus ancienne, mais qui ne semble pas remonter au delà du premier siècle avant l'ère chrétienne, se trouvait comprise entre celle que nous venons de décrire et le vestibule, et empiétait sur le mur de Siamon. Ses murs sont en briques cuites, mais on a uti-

lisé en outre des blocs de calcaire provenant de monuments des XIXe et XXe dynasties qui avaient déjà été utilisés plusieurs fois. Les cartouches de Merenptah et d'un roi rarement nommé à Tanis, Ramsès IV se lisent sur ces blocs. La construction comprenait un vestibule au nord, puis une vaste salle entourée de pièces plus petites. On y a recueilli des terres cuites coloriées, des Eros et des Bès, des lampes, un faucon de calcaire de style très grossier, une statuette féminine en marbre, sans tête ni pieds, haute de 0 m. 35, enfin des fragments de papyrus, en partie brûlés, couverts d'une fine écriture des deux côtés. Ils étaient répandus dans la terre au pied d'un mur. Ce sont les premiers que l'on découvre à Sân depuis ceux, infiniment plus précieux, que Petrie avait rapportés de son exploration de 1884. Ils sont conservés, pour le moment, entre des plaques de verre dans notre musée local.

Immédiatement sous les murs de briques cuites est apparue une construction plus ancienne, mais probablement de peu de temps, dont les murs extérieurs sont construits exclusivement avec des blocs de calcaire arrachés à un monument de Ramsès II, peut-être à la porte que ce roi avait élevée à l'entrée du temple d'Anta. On les a employés sans effacer, quand ce n'était pas nécessaire, les inscriptions et les bas-reliefs anciens. Le déblaiement nous a donc rendu quelques beaux morceaux : des têtes de nègres, des chevaux attelés, des hiéroglyphes de grand module. Le plus curieux faisait partie d'une frise décorée de ces palmettes syriennes dont la décoration égyptienne a fait usage dès le début du Nouvel Empire, mais surtout à partir d'Amenophis IV (fig. 57). Toutefois ces blocs ne sont pas assez nombreux pour que l'on puisse tenter de restaurer le monument dépecé, comme M. Chevrier, l'architecte qui dirige les travaux de Karnak, a restauré le monument de la reine Hatchepsouit enfoui sous le IIIe pylône. Il s'en faut à ce point que je n'ai même pas pu raccorder ensemble deux de ces blocs. Une mention spéciale doit être faite de deux fragments d'une inscription funéraire de l'Ancien Empire. Les pierres antiques ont quelquefois beaucoup voyagé et

nous n'oserions pas prétendre sur ce seul indice que la nécropole de l'Ancien Empire se cache dans le voisinage. Les sculptures trouvées au milieu de ces murs datent de la basse époque, mais il est difficile de préciser si elles appartiennent à l'une plutôt qu'à l'autre des deux constructions superposées. Aucune n'est complète. Nous avons le socle d'une statue qui devait ressembler aux statues de Panemerit trouvées dans le grand temple, près du 1er pylône, avec le pied droit complet, le talon gauche et la fin des lignes verticales qui couvraient l'envers et le côté gauche du pilier

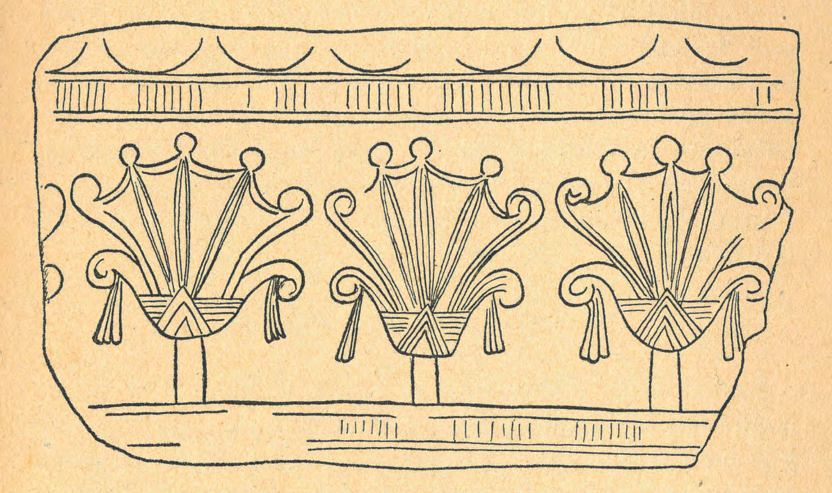


Fig. 57. — Palmettes syriennes.

dorsal. Le nom du personnage représenté est perdu, mais celui de son père qui s'appelait Pecherenptah « le fils de Ptah » a été conservé. Une autre statue de bon style, mais sans inscription, représentait un personnage vêtu à la grecque d'une robe couvrant les pieds et d'un manteau descendant jusqu'aux chevilles. Nous n'avons que la partie inférieure depuis les genoux. Par contre le torse d'une statuette de granit a été trouvé près du vestibule. L'inscription du pilier dorsal commençait par des lignes horizontales presque complètes et continuait par des lignes verticales. Agréable surprise ! Cette statuette représentait Panemerit,

ce gouverneur de Tanis qui a restauré le 1er pylône (1). Sans aucun doute, Panemerit a fait des travaux dans le temple d'Anta, qui lui ont donné le droit d'y déposer sa statue.

La construction II paraît limitée au mur de Siamon, tandis que la construction I le dépasse. C'est donc à cette construction que j'attribuerais le bouclier votif en plâtre doré dont nous avons recueilli les débris, en 1932, sur la muraille de Siamon (2). Le centre qui est de forme ovale et pouvait mesurer à peu près 1 mètre de haut est décoré de cavaliers et de fantassins casqués et armés d'un grand bouclier et de jambières, et chaussés, qui défilaient devant une estrade où ont pris place des personnages sans arme vêtus du grand manteau macédonien. Les bandeaux qui entourent ce motif central sont décorés alternativement de palmes et de personnages allégoriques, puis encadrant le tout des oliviers, des rinceaux, des feuilles de laurier et des oves.

V. — Le parvis du temple.

Franchissons maintenant la porte de Siamon. D'assez nombreux blocs du dallage sont encore en place, mais il y a surtout lieu de remarquer que l'enceinte sacrée a été envahie, ici comme ailleurs, par des maisons de briques crues qui d'abord se rangèrent contre la grande muraille, puis formèrent une seconde rangée parallèle, allant du nord au sud, séparée de la première par une petite rue. Ayant fouillé plusieurs de ces maisons, nous y avons trouvé surtout de ces grandes jarres à fond pointu faites pour s'enfoncer dans un sol meuble, qui se sont multipliées à l'époque ptolémaïque. Ajoutons des poteries de petit format, des statuettes de terre cuite, des vases de verre et quelques bronzes. La pièce la plus remarquable est un lampadaire composé d'une sorte de calice pour loger la torche, muni

(1) Appartient au Louvre.
(2) Conservé au musée d'Alexandrie.

d'un tenon qui s'enfonçait dans le fond d'une assiette à manche (fig. 58) (1).

Par suite de cet envahissement le parvis du temple s'est trouvé singulièrement rétréci. Le visiteur pouvait y admirer une assez riche collection de statues du règne de Ramsès II et de ses premiers successeurs et de l'époque ptolémaïque.

On ne trouve plus ici de ces statues plus hautes qu'un obélisque qui faisaient l'orgueil du grand temple. La plus monumentale est un groupe en granit rose, Ramsès II et Sekhmet assis côte à côte sur leur banc dont le dossier dépasse la hauteur des têtes. Ce banc fait corps avec un socle assez haut sur lequel les deux personnages posent

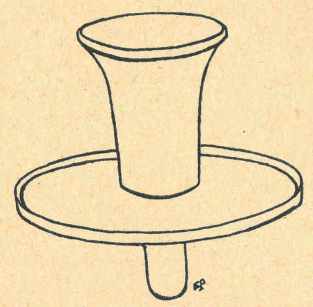


Fig. 58. — Lampadaire de bronze.

les pieds. La déesse à tête de lionne est vêtue très simplement d'une jupe-fourreau allant des seins aux chevilles. Sa crinière peignée comme une perruque couvre la gorge et laisse apercevoir un collier. Un grand disque solaire, d'où sort un uraeus se dresse sur sa tête. Le roi porte la perruque ronde, le disque et la barbe postiche. Ses mains, la droite fermée, la gauche ouverte, reposent sur les genoux. Le visage triangulaire et presque plus large que long rappelle tout à fait le Ramsès de la triade morcelée trouvée devant la porte monumentale. La statue n'est pas brisée, mais le socle, les genoux, les mains et le muffle de la déesse, le nez de Ramsès et les pieds de l'un et de l'autre ont passa-

(1) Au musée du Caire.

blement souffert. Les inscriptions sont en grande partie perdues, mais d'après ce qui subsiste elles ne contenaient que les banalités d'usage.

Le groupe en granit gris d'Anta et de Ramsès II rappelle par sa composition le précédent, mais il est plus petit (1) ; les personnages n'ont que la grandeur naturelle. Anta pose maternellement la main sur l'épaule du roi, son fils, est-il dit dans l'inscription dorsale, son nourrisson, affirme-t-on sur l'obélisque II du grand temple. Anta est représentée sous l'aspect et les traits d'une séduisante jeune femme, un peu trop forte d'épaules. Elle est coiffée de l'atef, c'est-à-dire d'un haut bonnet, qui ressemble à la couronne de la Haute-Égypte, flanqué de deux plumes d'autruche et posé sur des cornes de bélier. Les cheveux disparaissent entièrement dans la couronne. Le torse et le visage de la déesse, ses mains sont pour ainsi dire intacts. La corne de gauche seulement est cassée. Le roi a souffert davantage. Les pieds et le socle sont rongés.

Le parvis du temple était principalement le domaine des déesses, car il nous faut mentionner maintenant un groupe en grès plus petit que nature composé de Ramsès et de la déesse Ouadjit, dame d'Amit chef-lieu du XIXe nome, dont l'emplacement est discuté. Selon Brugsch, Amit serait Peluse ; d'autres auteurs l'ont placée à Bouto, à tell Moqdam ou à tell Nebeche qui n'est qu'à une quinzaine de kilomètres de Sân. Dans cette dernière localité Ouadjit recevait certainement un culte et elle était également honorée à Tanis. L'officier qui vint célébrer le 400e anniversaire du roi Noubti, Seti, fils de Paramsès était en même temps prophète de Seth et chargé des cérémonies d'Ouadjit. Sur la stèle qui forme le dos du siège la déesse parle au roi à peu près dans les mêmes termes qu'Anta et Sekhmet.

L'ordre chronologique appelle maintenant deux statues grandeur naturelle de Ramsès III assis sur un siège carré. Toutes deux sont brisées à la ceinture et ce qu'il en reste est assez fruste. Puis nous passons à la basse époque. Aux

(1) Se trouve au musée du Caire, à gauche de l'entrée.

pieds du groupe Sekhmet-Ramsès nous avons recueilli plus de 200 objets, dont beaucoup étaient brisés, mais plusieurs pièces intactes nous interdisent de penser que les objets furent brisés systématiquement avant d'être offerts à la statue. La collection (1) comprend des objets de pierre, de bronze et de faïence vernissée, ces derniers étant les plus nombreux. Parmi les premiers citons une stèle de calcaire où l'on voit un roi offrant la vérité à la triade thébaine et à Horus de Mesent, un lion couché, long de 0 m. 25, qui se croise les pattes et tourne la tête de côté ; un buste de roi, une tête royale qui rappellent les modèles de sculpture trouvés dans les immeubles XV et XVI, au sud du grand temple ; un petit homme nu, grassouillet, coiffé du *nems*, portant à droite l'épaisse tresse de cheveux, signe de l'enfance démenti par le corps et le visage qui sont d'un adulte. Une statuette de scribe, avec inscriptions sur le pilier et le socle, date de l'époque saïte, ainsi que trois têtes de granit, plusieurs socles de statuettes en schiste ou en granit. Les objets de bronze malgré le long séjour qu'ils ont fait dans la terre salée sont moins abîmés qu'on aurait pu le craindre. Ce sont des statuettes de divinités de bon style et d'exécution très soignée. Bès ailé à quatre bras et armé de poignards, Bastit, Neith, Isis, Osiris, une tête de bélier, une tête de vautour, des faucons, une chatte, un Harpocrate, des uraeus, des couronnes, des insignes de rois et de dieux. Les faïences, au nombre de 170, comprennent des colonnes, des amulettes, des animaux : cynocéphales, singes, ibis, un lièvre, un félin dévorant sa proie, des faucons et des crocodiles. Parmi les statuettes de divinités, plus de cinquante représentent Isis allaitant l'enfant. On compte neuf Touéris et plusieurs exemplaires de Sekhmet, Ptah, Thot, Anoubis, Nefertoum et Bès. Min et Chonsou ne sont pas oubliés et l'on trouve même quelques spécimens de divinités moins connues.

Une statue de grandeur naturelle, en schiste noir du ouadi

(1) Le lion couché et deux modèles de sculpture se trouvent au musée du Caire. Le reste de la collection appartient au musée égyptologique de l'université de Strasbourg.

Hammamat, trouvée à deux pas du groupe Anta-Ramsès II, était d'une qualité artistique et d'une perfection technique qui l'égalent aux deux statues de Panemerit dont il a été parlé plus haut. Comme ces statues et plusieurs autres de l'époque ptolémaïque, elle a été cassée au cou et au-dessous des genoux. Toutes les recherches pour la compléter n'ont abouti qu'à la trouvaille de petits fragments du pilier dorsal ; mais le morceau parvenu jusqu'à nous est pour ainsi dire intact. La statue représentait un personnage debout, adossé à un pilier, vêtu d'une longue robe, tenant de ses deux mains appuyée contre son corps une image de Chonsou l'enfant. Le petit dieu est coiffé du *nems* et de l'*atef*, nu, porte la main à la bouche ; une tresse couvre la joue droite. Une inscription de cinq lignes horizontales et quatre verticales était gravée sur le pilier et d'autres lignes verticales de longueur inégale, se voyaient sur le côté gauche du tenon, mais elles sont amputées, si bien qu'on ne peut songer à traduire un texte aussi haché. Retenons seulement que le personnage s'appelait Pikhaas, fils de Pakem et de la dame Semenout. Il fut gouverneur du nome de la pointe de l'Orient, gouverneur de Tanis, faisant les travaux à Silê, chef des soldats. En outre il exerçait de hautes fonctions religieuses. Il était gardien du temple de Mout, troisième prophète d'Amon, prêtre de Chonsou l'enfant. Il a vécu sous un Ptolémée, mais le passage qui donnait ce renseignement essentiel est amputé. Le second cartouche, celui qui est commun à tous les Ptolémées est seul conservé, avec une épithète « aimé de la déesse-sœur » qui fut donnée, après sa mort, à Philadelphe et, de son vivant, à Ptolémée XIII. C'est de ce dernier qu'il s'agit, car nous apprenons dans un passage de l'inscription que Pikhas fut un collaborateur de Panemerit, qui sous Ptolémée X a élevé la belle statue trouvée dans le grand temple et nous voyons encore que Pikhas a copié pour sa statue un long passage et plusieurs formules de Panemerit. A la fin de l'époque ptolémaïque les ateliers de Tanis produisaient encore des œuvres remarquables.

VI. — Le temple d'Anta proprement dit.

A quelques mètres au sud des statues que nous avons énumérées et qui ont été trouvées le long d'une ligne parallèle au mur de l'entrée se trouvaient des colonnes, des blocs de granit, quelques statues, des blocs de calcaire tombés du toit ou des murs latéraux et pour finir un dallage consistant en larges dalles de calcaire épaisses d'un demi-mètre posées sur du sable fin. Il manque naturellement

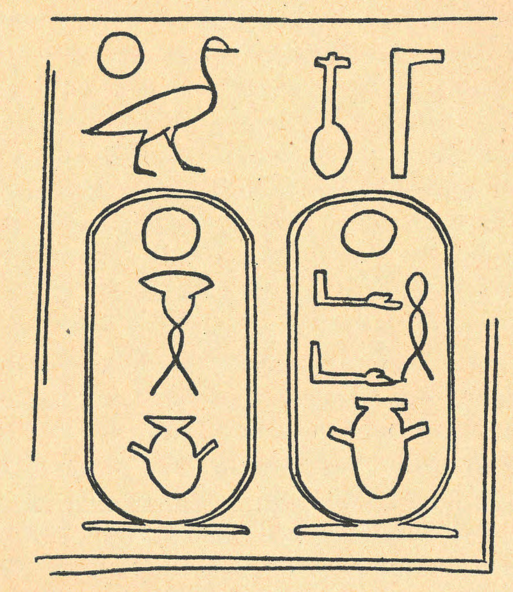


Fig. 59. — Dalle signée d'Apriès.

beaucoup de dalles. Étudiant celles qui ont été laissées sur place par les carriers nous avons constaté qu'elles provenaient en partie de monuments plus anciens. Les deux cartouches de Siamon en hiéroglyphes coloriés sont gravés sur le plat d'une de ces dalles et déjà nous avions trouvé un joli fragment de corniche avec les hiéroglyphes, coloriés également, du nom de Psousennès. Étrange destinée des monuments de Tanis. Ceux que Ramsès avait édifiés en beaux matériaux et que ses successeurs complètent et dé-

corent sont détruits, puis refaits au bout de deux siècles. Cette restauration elle-même n'était pas destinée à durer bien longtemps. Sur la tranche de cinq dalles on peut lire en guise de signature les deux cartouches d'Apriès, un des rois de la dynastie saïte (fig. 59).

Quand on eut déblayé tout ce quartier, depuis le parvis jusqu'aux murs de briques des côtés est et ouest et à un autre mur de pierres qui formait une limite évidente, nous nous sommes aperçus que deux blocs signés par Apriès déterminaient une ligne droite parallèle à l'axe qui passait par le milieu du vestibule et de la porte de Siamon. Menant depuis ces deux blocs deux perpendiculaires à cet axe on construisait un rectangle exactement contigu à un second rectangle qui comprend tous les autres blocs du dallage jusqu'au mur limitant les constructions d'Apriès (fig. 53). J'ai aussitôt pensé que les deux blocs qui m'avaient permis d'imaginer ce plan recouvraient des dépôts de fondation. Nous les avons soulevés. Deux dépôts intacts apparurent dans le sable. Ils étaient composés à peu de chose près des mêmes éléments : assiettes, gobelets et vases en poterie grossière, — sur quelques-uns on distinguait malaisément quelques signes démotiques — ; deux blocs de grès ; une brique crue ; des échantillons sous forme de plaques minuscules de métal et de pierre ; enfin deux pièces signées : un petit carré en faïence verte où est gravé sans cartouche le nom d'Apriès et une plaque de faïence ayant la forme du cartouche et enfermant le même nom (fig. 60) (1).

Ce dallage que nous appellerons nord pour le distinguer du second, supportait une salle à six colonnes monolithes en granit, qui sont restées, ainsi que les bases, très près de l'endroit où elles tombèrent quand le temple s'écroula. Ces colonnes hautes de 7 mètres, à chapiteau palmiforme sont tout à fait pareilles aux colonnes du temple de l'est que nous avons décrites plus haut. Il ne serait pas étonnant, ainsi que nous l'avons indiqué déjà, qu'Osorkon d'abord, puis Apriès se soient approvisionnés au même endroit, à

(1) Un de ces dépôts est au musée du Caire, l'autre au Louvre.

la salle hypostyle disparue et pour cause de l'ancien temple de Ramsès. Mais tandis qu'Osorkon II a usurpé les cartouches de Ramsès, Apriès les a respectés. Les colonnes d'Anta n'ont souffert que du temps et de la destruction du temple. L'idéogramme du dieu Seth est le seul qui ait été martelé partout où il se trouvait, mais on n'a pas essayé comme au temple de l'est d'accommoder le lévrier pour lui donner l'aspect du bélier d'Amon et les épithètes du dieu Seth sont restées ce qu'elles étaient (1).

On observera que trois colonnes sont tombées à l'ouest de l'axe et trois à l'est. Quant aux bases deux se trouvent à l'ouest et quatre à l'est, mais deux de celles-ci sont très voisines de l'axe. On peut donc supposer, mais ce n'est pas une certitude, que les colonnes étaient rangées par trois,

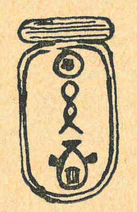
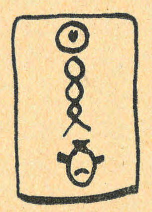



Fig. 60. — Pièces signées des dépôts d'Apriès.

sur deux rangs parallèles à l'axe. Parmi les tronçons et les blocs de granit nous avons découvert de nombreux fragments sculptés. La salle à colonnes devait être richement meublée de statues, mais certaines ne sont plus représentées que par un insignifiant fragment. Nous avons en partie remonté un groupe de grès à trois personnages, un roi assis au centre, un dieu momifié à droite, une déesse à gauche, mais le groupe est par devant extrêmement abîmé. Les jolis pieds de la déesse ont seuls été épargnés. Sur le socle et sur la dalle d'appui se lisent les noms de Merenptah, successeur de Ramsès et du dieu Ptah, au-sud-de-son-

(1) Deux des colonnes d'Anta ont été transportées et érigées au musée du Caire ; deux autres au musée du Louvre. Enfin la colonne intacte, mais très fruste, est restée sur place, ainsi qu'une des colonnes brisées.

mur, qui sans doute lui tenait compagnie. La déesse était peut-être Anta. Mentionnons encore six statues de Sekhmet à tête de lionne debout, de taille inégale, en beau granit noir. Nous avons presqu'entièrement remonté la plus grande, haute de deux mètres. Elle date du temps de Ramsès II, mais Merenptah a ajouté ses noms à ceux de son père.

Au-dessus du dallage sud nous n'avons pas trouvé d'objet mobilier, mais seulement de gros blocs de granit qu'il n'a pas été possible d'assembler d'une manière quelconque. Sans doute il y avait là un naos de granit renfermant des barques sacrées, des accessoires de culte, des statues en matières précieuses ou fragiles, mais tout cela a disparu. La preuve des innombrables bouleversements qui ont atteint le temple d'Anta, à l'est, nous a été fournie par une construction voisine, en pierres et briques, — l'entrée en est faite avec des blocs de granit tirés d'une construction de Merenptah — et par le petit mur qui séparait les constructions d'Apriès de l'édifice méridional dont il nous reste à parler. Ce petit mur qui a un mètre et demi de haut et deux ou trois de long est entièrement fait avec de vieux matériaux qui portent encore leur décoration. Nous y retrouvons les noms de Ramsès II, de Ramsès III, de Psousennès et même de Psametik. Sur quelques blocs les couleurs ont victorieusement supporté ces destructions et ces remplois. Ainsi deux déesses paraissent encore vêtues d'une robe à fleurs et un roi inconnu a le corps pris dans une sorte de gilet peint en vert. C'est contre la dernière dalle d'Apriès que nous avons découvert le seul objet du temple d'Anta, les colonnes mises à part, qui soit plus ancien que le règne de Ramsès. C'est une statue en granit noir, un peu plus petite que nature, du roi Sebekhotep, assis sur un siège carré, malheureusement cassée à la taille. Le haut n'a jamais été retrouvé. Il n'est pas possible de dire si cette statue fit partie du mobilier du temple, ou si le morceau qui nous est parvenu fut simplement remployé comme pierre à bâtir.

VII. — L'Édifice de Ptolémée IV.

Aux constructions d'Apriès faisait immédiatement suite un bel édifice, œuvre de Ptolémée Philopator, dont la façade nord ne mesurait pas moins de 37 mètres de longueur. La longueur des côtés est et ouest était d'au moins 30 mètres, mais ne dépassait pas une cinquantaine de

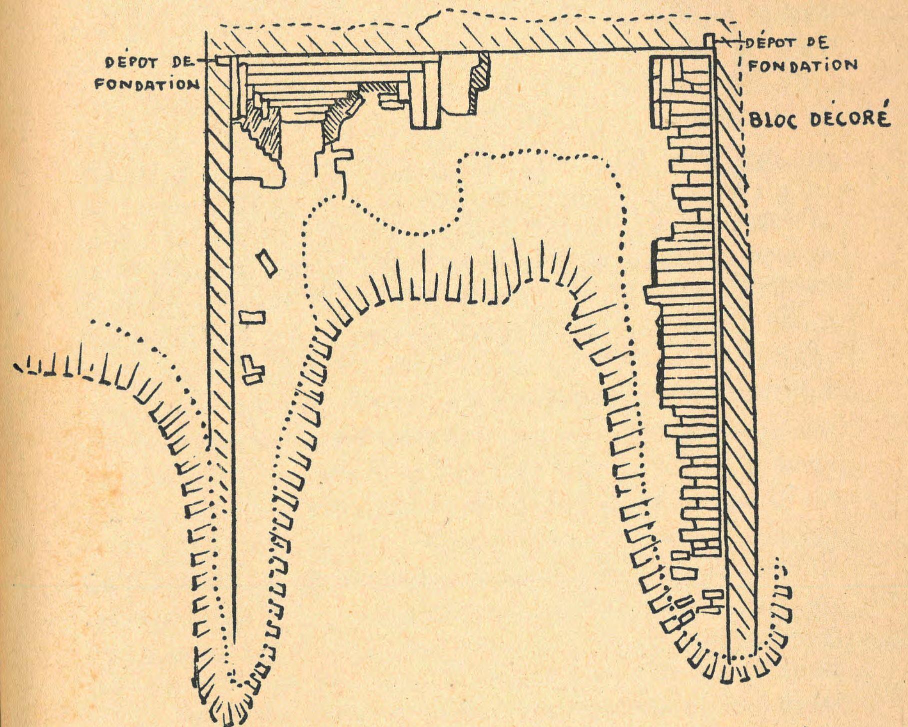


Fig. 61. — L'édifice de Ptolémée IV (d'après Fougerousse).

mètres. Cet édifice reposait sur un matelas de sable contenu dans une clôture en briques crues large de 1 m. 40. La médiane de ce cadre coïncide exactement avec l'axe du temple d'Anta. De l'édifice lui-même, temple ou palais, il ne reste absolument rien. Nous n'avons que son soubassement, qui a aussi servi de carrière. Il faut avouer que les beaux blocs de calcaire fin, hauts uniformément de 0 m. 35,

avec lesquels il est bâti, devaient tenter les maçons qui ont exploité les ruines de la grande ville. Ceux-ci ont cependant abandonné leur besogne avant de l'avoir complètement achevée et laissé subsister une tranche d'environ 80 mètres carrés appliquée contre l'angle nord-ouest, et une autre contre l'angle nord-est (fig. 61). La tranche du nord-ouest se compose de trois assises. Une pierre de la quatrième et dernière assise est restée en place. Les quatre assises faisaient ensemble une hauteur de 1 m. 40, égale à celle de l'encadrement en briques crues. Ce bloc était presqu'aussi robuste que le soubassement de la porte de Ptolémée Sôter. La tranche du nord-est séparée de l'autre par un intervalle d'une dizaine de mètres où l'on ne trouve qu'un bloc isolé traînant sur le sable est réduite à la dernière assise. Le dallage une fois bien nettoyé, nous avons aperçu un bas-relief dans le style de l'Ancien Empire. Nous avons pris le parti de desceller toute la tranche nord-est après avoir numéroté chaque bloc, pour les examiner sur toutes les faces. Cette recherche n'a pas donné grand résultat et nous avons renoncé à l'étendre à la tranche nord-ouest. Il est bien possible que tous les blocs ou beaucoup aient été tirés d'un monument plus ancien, mais la taille qu'ils ont subie a fait presque toujours disparaître l'ancienne gravure. Deux blocs seulement méritent d'être mentionnés. Ils représentaient des épisodes de la fête *sed* d'un roi qui est peut-être Ne-ouser-rê de la Ve dynastie, le signataire d'une des colonnes papyriformes du grand temple. Les rois de l'Ancien Empire ont certainement célébré leur jubilé à Memphis, leur capitale, mais rien ne les empêchait, évidemment, de faire représenter les épisodes de cette cérémonie dans les sanctuaires des autres cités.

D'autres inscriptions sont contemporaines du monument. Ce sont d'abord des marques de maçon, puis ces deux noms gravés en caractères peu profonds par une main négligente ou peu experte :

ΔΙΟΝΥϹΙΟϹ ΠΕΤΟΥϹΙΡΙ

Les dépôts de fondation nous ont fixé avec plus de pré-

cision encore sur la date de l'édifice. Dans le mur de briques, nous avions remarqué une petite cavité contiguë aux angles du soubassement. Nous ne savions pas encore que ces cavités avaient eu pour but d'introduire après coup des dépôts de fondation, car c'était la première fois que nous nous trouvions semblable disposition. Toutefois cela nous parut évident. Ayant fait vider entièrement les deux cavités, notre architecte M. Fougerousse s'y glissa et commença à fouiller sous la pierre d'angle. Il était bientôt récompensé de sa patience et de son adresse en recevant dans la main une plaque d'or de la grandeur d'une carte de visite. Voici l'inventaire des deux dépôts :



Fig. 62. — Plaque des dépôts de Ptolémée IV.

Dépôt nord-est :

Une plaque d'or de 72 × 30 mm., décorée de deux lignes d'hiéroglyphes au repoussé :

Le roi du sud et du nord « héritier des dieux Évergètes l'élu de Ptah, Ousirkarê, statue vivante d'Amon » *le fils du soleil* « Ptolémée vivant à jamais, aimé d'Isis ».

aimé
de Mout et de Chonsou l'enfant
des dieux Philadelphes
des dieux Evergètes
des dieux Philopators.

Ce texte est reproduit sur deux plaques de faïence qui mesurent 97 × 39 et 95 × 41 mm., sur une autre plaquette de faïence (fig. 62) et une plaquette d'une matière rouge,

très fine, qui mesurent 57 × 36 et 59 × 34 mm. où il est réparti sur trois lignes. Les cartouches sont ceux de Ptolémée IV Philopator, qui se met ici sous la protection de Mout et de Chonsou l'enfant, très populaires à Tanis depuis le temps de Psousennès, des couples royaux qui l'ont précédé et, ce qui surprend un peu, du couple divin formé par lui-même et par son épouse, la reine Arsinoë. Il omet de nommer Ptolémée Sôter et sa femme Bérénice dont le culte ne s'est pas imposé universellement.

Une paire de crotales. L. O. 073. Faïence bleue pâle irisée ;

deux blocs de grès ;

une brique d'albâtre, une de lapis, une de turquoise, une de cornaline ;

deux briques de limon ;

une brique de résine ;

une plaque d'argent ;

une plaque de bronze ;

une plaque de métal ;

une assiette de bronze ;

une coupe de bronze ;

une bassine de terre cuite ;

trois gobelets de faïence, irisés ;

un ciseau et plusieurs instruments de bronze et de fer (1).

Le dépôt nord-ouest comprend d'abord une plaque d'or tout à fait semblable à celle de l'autre dépôt et quatre plaques de faïence qui reproduisaient le texte dont nous avons donné plus haut la traduction, puis une collection d'objets à peu près identique à la précédente : une paire de crotales, des plaquettes, des bassines et gobelets, des outils de fer et de bronze, tous en miniature.

Les dépôts de fondation jouent à Tanis un rôle considérable, car ils permettent de dater les édifices ou du moins le dernier état des édifices et montrent où se trouvent les angles principaux. Déjà Mariette a recueilli dans la région

(1) Ce dépôt a été donné au musée du Louvre. Le dépôt nord-ouest est entré au musée du Caire.

centrale du grand temple des dépôts de Psousennès et de Siamon, mais s'il a noté sur un plan à l'échelle les points exacts de ces trouvailles, ce plan est perdu. Nous avons nous-mêmes recueilli quelques plaquettes qui provenaient de ces dépôts, mais le terrain a été si bouleversé qu'on ne peut se fonder là-dessus pour fixer les angles de ces constructions. Par contre, nous avons retrouvé absolument intacts les dépôts de Siamon aux angles de la porte du temple d'Anta, les dépôts nord-est et sud-est d'Apriès à la salle hypostyle du même temple, le dépôt de Nectanebo à l'angle nord-est du grand temple, les quatre dépôts de Ptolémée Sôter à la porte de l'est, les dépôts anonymes du vestibule de granit et du petit sanctuaire voisin du 1er pylône, et enfin, au cours de la dernière campagne, un important dépôt d'Osorkon II, un peu au nord de l'emplacement réservé aux tombes royales. Dans ce site si tourmenté où l'architecte, au début, ne voyait aucun point sûr, en dehors de la porte de Chechanq, la recherche des murs, si détruits qu'ils fussent, et des dépôts de fondation, a meublé petit à petit le plan et reconstitué l'histoire de la ville.

CHAPITRE XI

SECTEURS DIVERS

Le grand temple et le temple d'Anta n'occupent que le centre du tell. Pour faire le tour des collines environnantes il faut marcher deux bonnes heures et il en faudrait bien davantage pour parcourir tout le terrain jalonné par des débris antiques, monnaies et tessons de poterie. Jusqu'à présent l'attention des explorateurs a été impérieusement attirée sur les deux sanctuaires où il reste tant à faire, mais combien de fois avons-nous parcouru avec curiosité les collines de décombres qui atteignent au point culminant à l'est du temple, une trentaine de mètres de hauteur pour s'abaisser brusquement au nord et à l'est, par degrés au sud vers la plaine. Ces collines cachent peut-être d'importants monuments. C'est pourquoi il nous faut décrire, à la fin de cet ouvrage, les vestiges qui se voient à leur surface et ce que divers sondages nous ont révélé.

On peut distinguer plusieurs massifs séparés par les passages qu'utilisent les indigènes. Il n'est pas impossible que ces passages correspondent aux principales avenues de la cité antique (voir notre planche I et la figure 2). Si l'on se place en tournant le dos au temple devant la porte de Chechanq on a devant soi un de ces passages qui bordé par deux mamelons atteint le cimetière et le village musulmans, un autre à droite qui longe le mur ouest de l'enceinte et un troisième à gauche qui traverse l'enceinte d'Anta. De ce passage on communique avec un quatrième qui aboutit à la porte de l'est, passe entre deux forts mamelons et se dirige droit vers l'est, vers le tell de Sanhour. En tout quatre massifs nettement séparés.

I

Nous commencerons par le massif compris entre le passage allant de la porte de Chechanq au village et la

plaine d'Anta. Nous l'avons choisi pour y installer notre maison et ses dépendances parce que l'on découvre de cet éperon tout le centre du tell et à cause de sa proximité du village et de la route de Fakous. Auparavant nous l'avions sondé minutieusement et n'y avions trouvé que des tessons de poterie sans valeur. Ce mamelon était évidemment constitué par des maisons de briques crues superposées. Mais la découverte à plus de cinq ou six mètres de profondeur d'un mur d'enceinte large de 15 mètres nous suggéra l'hypothèse que toutes les collines dont nous venons de parler avaient pour ossature une enceinte beaucoup plus considérable que celle que nous connaissions déjà. Nous avons, en conséquence, entrepris de nouveaux sondages sur les crêtes, à l'ouest et au sud de notre maison, ainsi qu'au bas de la colline. Ces recherches ont prouvé qu'aucun mur d'enceinte ne passait par là. Aussi nous sommes-nous rangés en définitive à l'idée que le gros mur rencontré au-dessous de l'enceinte de Siamon tournait vers le sud et non vers le nord. Notre but n'était pas d'étudier les maisons construites hors des enceintes, aussi après avoir reconnu leurs limites nous n'insistâmes pas davantage. Beaucoup ont encore des murs hauts de plusieurs mètres. On ne peut pas préjuger de ce que rapporterait l'exploration méthodique et minutieuse de toutes ces maisons. En surface nous avons trouvé quelques amulettes et statuettes de divinités, un Bès et une Isis d'excellent style, quelques poteries d'époque gréco-romaine brisées naturellement et des monnaies.

II

Le massif du nord-ouest a été fortement entamé par les chercheurs de sebakh qui ont découvert des murs de maisons particulières. Ni calcaire, ni granit en surface, mais seulement quelques tessons de poterie et fragments de statuettes de terre cuite.

III

Une véritable chaîne de collines prend naissance près de l'angle nord-ouest de l'enceinte, suit le mur nord et s'abaisse en face de la porte nord pour se relever bientôt après et s'épanouir à l'est de l'enceinte. Le vent et les pluies ont creusé ses flancs de vallées profondes, surtout à l'est et au sud. L'existence d'un grand mur d'enceinte au nord de celui que nous connaissons déjà n'est pas prouvée pour le moment. Tous nos sondages nous ont fait rencontrer de simples maisons de particuliers. Il y a lieu de signaler sur le plus haut sommet, presque dans le prolongement de l'axe du grand temple un amoncellement de pierres et de briques qui est l'ouvrage des indigènes. Ils s'y rendent assez souvent la nuit avec des lanternes, et n'aiment pas qu'on les interroge sur le but de ces promenades. Nous y avons remarqué quelques beaux fragments sculptés en pierre de bekhen. Deux meules de granit taillées dans des bases de colonne traînent sur le sol non loin de là. Dans une des petites vallées qui s'ouvrent vers l'est, les savants de la Commission d'Égypte avaient déjà noté trois morceaux d'un naos de granit rose bien poli, mais sans inscription. Ces trois morceaux se raccordent et se complètent entièrement. Le plus lourd est resté accroché près du sommet, tandis que le plus léger a roulé jusqu'en bas. En partant de ce naos nous avons creusé une tranchée en travers de la colline. Rien d'autre que les éternels petits murs de briques. Toutefois un peu au nord nous avons dégagé un beau grenier conique reposant sur une base carrée, haut de 4 mètres, qui était complètement enterré. Le haut était percé d'une ouverture et en vidant le grenier nous avons constaté que l'intérieur était soigneusement crépi. Cet ouvrage ne peut remonter, semble-t-il, au delà de l'époque romaine et sa base nous indique le niveau qu'avait alors atteint le tell.

Sur les flancs de la vallée partant de ce grenier dans la direction du nord-est, nous avions remarqué affleurant le

sol des murs, épais d'un à deux mètres, en grosses briques. Ils appartiennent à une importante construction divisée en plusieurs chambres. Ayant reconnu que les murs cessaient à environ 6 mètres du sommet, nous avons constaté que d'autres murs bâtis exactement comme les premiers, constituaient un étage inférieur, séparé de l'étage supérieur par une couche de terre pilonnée. L'idée s'est alors présentée à notre esprit que cette construction était une pyramide de briques crues et peut-être la sépulture d'un roi hyksos. Pour la dégager de la gangue qui l'enveloppe une longue campagne serait probablement nécessaire. Nous avons jusqu'à présent reculé devant cette entreprise que l'éloignement du secteur et les vents qui y soufflent avec rage presque constamment rendront encore plus longue et plus coûteuse.

IV

Le massif méridional domine l'avenue qui conduit à la porte de l'est. Il est coupé par un ouadi qui part de l'angle sud-est de l'enceinte. Puis il se relève, suit le grand mur méridional et domine le côté est de la plaine d'Anta. Il s'abaisse progressivement vers le sud et finit par se rétrécir jusqu'à n'être plus qu'un gros talus qui accompagnera la route de Fakous jusqu'au kilomètre 3. Tout ce massif est parsemé de tessons, de débris de bronze, d'éclats de pierre et même l'on y rencontre parfois d'assez gros blocs de granit. Nous y avons entrepris trois sondages, l'un à 80 mètres à l'est du vestibule de granit, à 20 au sud de l'enceinte : maisons de briques crues sans rien d'intéressant ; le second tout près de l'enceinte et de la porte sud. Là nous avons fait un effort prolongé et dégagé plusieurs maisons superposées dont la mieux conservée avait des murs de 3 mètres de hauteur. Sans être riche le mobilier se composait de quelques jolies pièces : tête de statue, images de Bès portant sur le dos un oryx, plusieurs têtes humaines, fragments de stèles de particuliers. Un troisième sondage au bord du tell, dans une région où la surface est toute par-

semée de fragments de schiste, de grès et de granit nous fit tomber sur des maisons de très basse époque. Nous en avons rapporté un beau crochet en bronze.

C'est dans la partie plate de ce quartier que l'on rencontre les alignements de granit, signalés sur le plan de Jacotin, qui avaient beaucoup étonné les savants de la Commission d'Égypte. Ils les interprétaient comme des chapiteaux et pensaient que sous ces chapiteaux des fûts de colonne s'enfonçaient en terre. C'eût été trop beau. Quelques-uns de ces blocs ont fondu comme un morceau de sucre, mais les mieux conservés ressemblent beaucoup plus à des bases qu'à des chapiteaux. Ils forment deux rangées parallèles espacées de 10 mètres et dans chaque rangée on compte environ 8 mètres d'un bloc à l'autre. Nous avons creusé autour d'un de ces blocs, pour en avoir le cœur net. Il n'y avait pas de colonne au-dessous du soi-disant chapiteau, ni même de dallage ou de fondation. Autant que nous avons pu le constater, tous ces blocs reposent simplement sur le sol. Nous n'avons trouvé aucune trace de l'édifice que le plan de Rifaud marque à l'extrémité orientale des alignements. Par contre, sur l'une des photographies aériennes que la Royal Air Force voulut bien exécuter pour nous en 1929, on aperçoit très bien un vaste rectangle entourant tous ces granits.

Pour en finir avec ces secteurs extérieurs je n'ai plus à mentionner qu'un sondage effectué au nord-est du tell, sur un tell secondaire qui mesure une centaine de mètres en tout sens. Il est parsemé de plaquettes représentant des ornements fleuraux ou géométriques en calcaire, épaisses d'un demi-centimètre, mais l'on voit également en surface plusieurs blocs de grès isolés et quatre dalles de granit groupées ensemble. Notre sondage avait simplement pour but de vérifier si d'autres granits se trouvaient sous ceux qui étaient apparents. Ce n'était pas le cas.

Toute la surface du tell, avons-nous dit, est parsemée d'éclats de pierre, de tessons de poterie, de fragments de bronze, excepté au-dessus des murs de briques, lorsque ceux-ci affleurent le sol ou ne sont que très peu enterrés.

Nous avons dressé quelques-unes de nos ouvrières à récolter ceux de ces débris qui peuvent avoir un intérêt si minime soit-il. Il ne se passe pas de jour sans qu'on ne nous rapporte quelque monnaie ou quelque débris. Parfois les chercheuses ont la main plus heureuse et rapportent un scarabée, une boucle, un oudja qui leur vaut une paye exceptionnelle. Nous avons en décrivant les édifices et les maisons énuméré les trouvailles que nous y avions faites, aussi bien les stèles et les statues colossales qu'une amulette ou une statuette. Il nous reste à énumérer les trouvailles qui ont été faites en surface ou en profondeur, mais qui ne sont pas en rapport avec une construction quelconque.

Vases et récipients. — Les petites assiettes à fond plat, ayant 8 à 15 centimètres de diamètre, grossièrement tournées sont extrêmement fréquentes. On les trouve souvent par douzaines. De même les bols, les gobelets et les vases renflés au milieu, à fond plat. Plus rares sont les vases à fond pointu ou arrondi qui sont rétrécis au milieu, les brocs munis d'un petit bec qui se place à peine au-dessus du plus grand diamètre et les vases à fond pointu et large ouverture, dont la hauteur varie entre 20 et 40 centimètres. Toutes ces poteries sont communes. Mais il n'est pas rare de trouver des vases en terre fine recouverts d'un joli vernis. Les tout petits vases, seuls, sont intacts, surtout les vases sphériques à ouverture étroite. Dans le grand temple, région du 1er pylône, j'ai ramassé presqu'en surface les morceaux d'un joli vase peint, qui a pu être reconstitué. Il est à fond arrondi et à long col et le décor consiste simplement en bandes de couleurs différentes. Nombreux sont les fragments de vases de faïence qui portent un riche décor peint ou en relief et peuvent être attribués à l'époque ramesside ou saïte. Nous avons constitué une assez riche collection d'anses de jarre avec une estampille en grec.

Stèles et Statuettes. — Même en dehors des maisons et des temples nous avons recueilli des modèles de sculptures, têtes, sphinx, rois, surtout des plaquettes quadrillées, mais la plupart du temps les dessins ou les textes qui y étaient tracés sont effacés ; enfin quelques stèles de particuliers

de petit format, des stèles à oreilles ou Horus sur crocodiles. La plupart des statuettes représentent des divinités ou des animaux et sont en bronze ou en faïence. Voici les principaux sujets : Osiris, Isis assise ou debout, Sekhmet, Bastit, Amon, Min, Horus, Bès, Ptah patèque, Heh, des lions couchés, des singes, des crocodiles, des serpents, des faucons et des vautours, des chattes, l'ibis accroupi posant son bec sur la déesse Mat ou sur une plume, des béliers. Les terres cuites grecques paraissent assez banales. Beaucoup de femmes voilées ou impudiques, ou allongées nues sur un socle, des Harpocrates, des Eros, des cavaliers scythes, des poupées grossièrement exécutées avec les yeux faits d'une pastille, d'innombrables Bès, des chiens, des coqs, des bœufs, un esclave portant un fardeau, des obscènes.

Amulettes, pendeloques, bijoux. — La plupart des statuettes de divinités ou d'animaux pouvaient se porter en pendeloques. De la même façon on portait des colonnes papyriformes, des piliers osiriens, des mains, des couronnes de Haute et de Basse Égypte. L'amulette par excellence, on le sait, c'est l'œil oudja, l'œil d'Horus. Nous en possédons d'innombrables, simples ou composites, pleins ou ajourés. Quelques plaquettes carrées, ayant environ 2 centimètres de côté sont ornées au recto d'un oudja et au verso de quelques traits qui restent pour moi inintelligibles (fig. 63).

Pour les scarabées on emploie la cornaline, le lapis, le quartz, une pierre noire, compacte, extrêmement dure, le calcaire fin, l'os ou l'ivoire et la faïence. Nombreux sont les scarabées ornés au revers d'un nom royal, surtout du prénom de Thoutmès III, d'une image ou d'un nom divin, de combinaisons de signes considérés comme porte-bonheur : scarabée ailé, Bès, faucon ou vautour aux ailes éployées, uraeus, lotus ou papyrus. Le répertoire comprend en outre des animaux, lions, chevaux, crocodiles et des ornements géométriques. Un certain nombre de scarabées semblent sortis du même atelier. Le décor d'un dessin sommaire est toujours gravé profondément. Il représente par exemple deux lions près d'une chèvre renversée, ou près d'un chasseur, ou près d'un arbre ou encore un lion qui semble dévorer un chasseur tandis qu'un autre homme s'approche de leur groupe. Un homme debout entre deux figures indistinctes évoque Gilgamech. Voici une scène qui est reproduite à plusieurs exemplaires. Un personnage est assis sur un siège à haut dossier. Il tient, semble-t-il, un fléau et un sceptre. Un homme tout petit est debout devant lui ou sur ses genoux (fig. 63). Un scarabée d'une grandeur inusitée est décorée d'une scène à quatre personnages. Un homme semble exhiber un serpent devant un groupe de trois divinités, la première méconnaissable, Seth et Ha-



Fig. 63. — Scarabées, amulettes, plaquettes.

rakhté. On pense à la scène où, en présence de Pharaon, les magiciens égyptiens et Moïse changèrent des bâtons en serpents.

Les bijoux recueillis en surface sont surtout des bagues minuscules faites d'un fil d'or soudé à un chaton ou des fragments de boucle d'oreille, qui consiste généralement en un anneau très mince, auquel s'accroche un fil qui supporte un ornement floral. Parfois des grains sont soudés à l'anneau. Une boucle en forme de croissant est faite de deux fils d'or réunis par des lignes courbes. Une autre boucle a la forme d'une corne très habilement ciselée, qui se termine

par une tête de bœuf. Signalons encore des épingles en or, des épingles de tête en ivoire, des cuillères en ivoire, des yeux en bronze et or, des intailles de style gréco-romain, des petits objets fort bien exécutés en cornaline ou quelque autre pierre dure.

Outils, ustensiles, armes, monnaies. — Aux moules de terre cuite qui ont été mentionnés précédemment s'ajoutent des creusets en terre réfractaire et des moules de calcaire permettant d'obtenir des génies ailés, des personnages barbus de style gréco-romain, des marteaux de pierre. Les poids sont des cubes de granit ou de porphyre ou des cylindres mesurant à peu près 8 ou 10 centimètres cubes. Un de ces poids a le nom de Ramsès II. Dans l'une des maisons du grand temple nous avions trouvé une épuisette à manche en bronze. Une autre a été trouvée en surface, ainsi que différents crochets. Nous n'avons pas d'armes, sinon quelques pointes de flèches. Les instruments de musique sont représentés par deux morceaux d'un sistre votif en faïence, qui se trouve presque complet, un petit sistre de bronze, des fragments de sistre en faïence, des *menat* votives en faïence. Je ne sais comment définir des cylindres percés d'un trou carré, en faïence, hauts de 4 ou 5 centimètres, d'un diamètre un peu inférieur. Nous en possédons une dizaine, sans parler des fragments.

Le catalogue de ces milliers d'objets remplirait un gros volume. La nécessité de publier tout d'abord intégralement les textes hiéroglyphiques, puis le mobilier des tombes royales retardera évidemment la publication de ce catalogue, mais nous le tenons à jour et, ainsi que nous l'indiquions au début de cet ouvrage, chaque objet est représenté sur deux fiches où sont reportées toutes les indications utiles. Un de ces fichiers se trouve à Sân même et l'autre à l'université de Strasbourg.

CONCLUSION

BRÈVE HISTOIRE DE TANIS

Le lecteur qui aura bien voulu nous suivre jusqu'au bout à travers les granits et les murs de briques estimera de lui-même que ce qui est fait est sans doute peu de chose auprès de ce qui reste à faire. A en juger d'après le temps que nous avons mis pour déblayer les maisons de basse époque comprises entre le long mur du temple et la muraille de briques de Psousennès, nous ne sommes pas près d'avoir terminé ce déblaiement superficiel à l'intérieur de la grande enceinte et dans le temple d'Anta. Ce ne serait pourtant qu'un travail préliminaire, puisque le plus intéressant est au-dessous des maisons et peut-être sous les édifices remaniés. Nous avons indiqué chemin faisant les tâches qui nous paraissaient les plus urgentes. C'est d'abord de déblayer le temple proprement dit, du 1er pylône au mur de Nectanebo, nettoyer tout ce rectangle des déblais de Mariette, des apports de la pluie et du vent, des buissons épineux et achever le classement de tous les granits, tronçons de colonne et d'obélisque, architraves, bas-reliefs muraux, stèles et statues. On aura ainsi le temple tel qu'il existait sous les Ptolémées et dans le cas le plus favorable au temps des rois bubastites, mais nous récupérerons encore par ce déblaiement plus d'une pierre du temps de Ramsès et de ses prédécesseurs de l'Ancien et du Moyen Empires.

Au sud du temple nous avons en deux campagnes découvert cinq tombes royales de la XXIe et de la XXIIe dynasties. Les noms de Psousennès, d'Amonemapit, d'Osorkon et de son fils Harnekhti, de Heqakheperê Chechanq, inconnus ou à peine connus auparavant, sont dès maintenant aussi familiers à tous les amis de l'ancienne Égypte que ceux d'Amenophis et de Thoutmès. De nouvelles tombes nous attendent au sud et à l'ouest de ce groupe et nous avons tout lieu de penser que la nécropole s'étend aussi à l'est, jusqu'au sommet du triangle compris entre le

long mur méridional du grand temple et la muraille oblique de Psousennès.

Ce secteur épuisé, il sera temps d'explorer avec la même méthode et la même persévérance les terrains de la résidence qui se trouvent au nord du temple. Mais ce programme n'empêcherait point à mon sens d'essayer de répondre à plusieurs des questions que nous avons posées plus haut. Pendant que les meilleurs ouvriers travailleront aux tombes royales, une équipe pourra procéder à d'utiles sondages, dans ce que nous avons appelé l'équerre, à l'est et au sud des deux murailles de Psousennès, délimiter le temple de l'est, suivre le canal ensablé, découvrir le lac sacré et les avenues qui aboutissent à la porte de l'est et à la porte méridionale. Il faudrait aussi redresser et restaurer tout ce qui peut être redressé et restauré : la porte de Chechanq à l'entrée de la résidence, les colosses de grès et de granit, les obélisques et les colonnes. Le peu que nous avons pu faire dans cet ordre d'idées a déjà transformé un site dont on pourrait faire l'une des merveilles de l'Égypte.

Mais nul ne peut dire à l'heure où nous écrivons ces lignes de quelle durée sera l'arrêt imposé aux entreprises archéologiques. C'est pourquoi il m'a paru nécessaire de hâter la rédaction d'un ouvrage encore si incomplet et de grouper dans la conclusion ce que les fouilles des premiers chercheurs, de Mariette et de Petrie et nos douze campagnes ont pu nous apprendre sur l'histoire de cette ville.

A Byblos, le corpus des inscriptions égyptiennes s'ouvre par le nom du roi Khasekhemoui, et la nécropole énéolithique permet de remonter jusqu'au quatrième millénaire. A Sân nous ne remontons pas encore si haut. Pas un seul objet préhistorique ne s'est montré dans nos tranchées les plus profondes. Les plus anciennes inscriptions sont de Cheops et de Chephren. Mais si les constructeurs des deux grandes pyramides ont voulu élever à Sân, dans la Prairie du Vent, Sekhet Djâ, un temple de granit, on peut être sûr que la ville avait déjà un passé et que les avantages de sa position avaient frappé ces vieux Pharaons.

Dans tout le champ de fouilles il n'est pas une pierre

attribuable non seulement aux rois de la IVe dynastie, mais à tous ceux de l'Ancien et même du Moyen Empire qui soit restée à sa place originelle. On trouvera peut-être quelque jour les fondations ou les arrasements du premier temple de Sân, mais pour le moment nous n'en avons que des pièces détachées. Le temple de l'Ancien Empire fut-il respecté lors des troubles qui éclatèrent pendant la première période intermédiaire ? Fut-il rebâti par les rois de la XIIe dynastie, ou seulement agrandi et enrichi de nouvelles statues ? Cela demeure incertain. Une chose est sûre, c'est que ce temple peuplé de sculptures de premier ordre était détruit lorsque les Hyksos furent chassés d'Égypte. Les rois de la XVIIIe dynastie n'y entreprirent aucun travail, mais Ramsès II voulut en faire une des capitales de son vaste état. Ses architectes commencèrent à déblayer les ruines et mirent de côté pour les remployer toutes les pierres qui pouvaient servir, colonnes et architraves, obélisques et blocs muraux, ainsi que les statues des vieux rois. Ce faisant, on gratta, on effaça les inscriptions originales pour les remplacer par des inscriptions à la gloire de Ramsès, sauf dans quelques cas où cela ne fut pas jugé nécessaire, parce que le côté gravé disparaissait dans le sous-sol ou dans la maçonnerie. Il résulte de cela qu'il nous est difficile actuellement de répartir ce qui nous est parvenu de cette époque entre ses différents rois. Nous relevons sur les monuments, après Cheops et Chephren, les noms de Neoueserrê, de Teti, de Pépi Ier et de Pépi II, puis nous passons aux rois de la XIIe dynastie : Amenemhat Ier, Sanousrit Ier, Amenemhat II, Sanousrit II et sa femme, la reine Nofret. Les colonnes monolithes à chapiteau palmiforme sont peut-être l'œuvre de Neouserrê, à qui appartient une colonne papyriforme de granit, car le mot *Ouser* qui est un élément du nom de Neouserrê se lit nettement sur une architrave usurpée par Ramsès qui couronnait des colonnes palmiformes. Mais les Sanousrit pourraient aussi la revendiquer. Par hypothèse nous avons attribué à Cheops et Chephren les beaux sphinx de granit noir, car ils sont bien dignes de l'époque qui produisit la statue de diorite. Ce n'est là sans

doute qu'une faible partie des richesses de l'Ancien temple somptueusement bâti en granit et dallé de basalte. Les inscriptions de ce temple étant réduites à quelques signes ne nous donnent ni le nom de la ville, ni celui de son dieu local. Tout ce que nous apprendrons sur des monuments plus récents et par les chroniques tardives nous permet de poser que ce nom était Avaris, la ville vouée à Typhon, c'est-à-dire à Seth. Pendant les premières dynasties le meurtrier d'Osiris n'était pas l'objet d'horreur qu'il est devenu à la basse époque. Il est, tout comme Horus, l'un des deux patrons de la monarchie, et Pharaon toujours attentif à ce qui plaît aux dieux ne peut éviter de lui rendre un culte dans sa ville. Seth passait pour batailleur et peu respectueux du bien d'autrui, et ce qu'on disait du dieu pouvait bien être vrai de ses fidèles. Leur rôle, à ceux-ci, ne fut peut-être pas dans la première période intermédiaire, où les Asiatiques réussirent déjà à franchir la frontière, celui qu'attendait Pharaon. Si brèves que soient les inscriptions originales de la XIIe dynastie, elles contiennent à la suite des protocoles royaux le nom des dieux amis. Seth n'y figure pas, mais Osiris, un dieu voisin, Ptah-Sokar, dieu de Memphis, Ptah-au-sud-de-son-mur. L'oubli de Seth semble prémédité. Quoiqu'il en soit les gens du pays lui restèrent fidèles. Lorsqu'après la XIIe dynastie, l'Égypte se fut disloquée, un petit royaume se créa autour d'Avaris, dont Seth était le patron. Le fondateur de ce royaume fut le roi Noubti, d'où partit l'ère de l'an 400. Quelque temps après lui régna le roi Nehesi dont le nom est encore lisible sur un tronçon d'obélisque. Puis se placent les rois nommés au papyrus royal de Turin à la fin de la colonne IX et au début de la colonne X. L'un d'eux, Anati était voué à la déesse Anat, déesse asiatique, qui était de l'autre côté de l'isthme de Suez la parèdre du dieu Mikal. Sous un nom un peu différent, Anta, la déesse restera attachée au pays de Sân jusqu'à la basse époque. C'est elle et non pas Nephtys qui est en ce pays la compagne de Seth et tout fait croire que son culte à Avaris était aussi ancien que celui de Seth lui-même.

Ce petit royaume précéda de peu l'invasion des Hyksos qui mit en péril la civilisation pharaonique. On sait que les Hyksos résidèrent à Avaris et adoptèrent avec ferveur le culte de Seth, qui ressemblait si fort à leurs propres Baals. La parèdre de Seth reçut sa part d'honneurs, ce que prouve le nom du cheikh hyksos Anta-Her. Après avoir pillé le pays et détruit ses sanctuaires pendant plusieurs années, les Hyksos s'humanisèrent quelque peu, mais ils ne furent jamais de grands constructeurs. Ils ne surent que mettre leurs noms sur d'anciennes statues. C'est ce qu'ils ont fait à Bubaste et à Pithom, mais surtout à Sân sur les sphinx de granit noir et les colosses d'Emermenfat, un roi de la XIIIe dynastie. Celles de ces inscriptions qui étaient gravées sur l'épaule droite des sphinx, en caractères hâtifs et peu profonds, ont été martelées ; seule, la titulation du roi Apopi est restée visible, par oubli sans doute, sur l'épaule de l'un des deux Emermenfat.

La domination des Hyksos, en tout, ne dura pas un siècle. Le thébain Sqnenrê, puis Kamose et enfin Ahmose repoussèrent les envahisseurs, reprirent Memphis, puis Avaris après un long siège. Les captifs furent partagés entre les guerriers. Puis les débris de l'armée asiatique se retirèrent à Charohen, ville de Judée, qui tomba à son tour après un siège de trois ans. La XVIIIe dynastie maîtresse de toute la vallée et de tout le Delta commença assez vite la restauration des régions dévastées. Les textes et les documents figurés en apportent la preuve. Mais il semble qu'Avaris resta en dehors de cette entreprise et même la frontière orientale de l'Égypte, car à Sân on n'a jamais trouvé une seule inscription de la XVIIIe dynastie. Aucun texte de cette époque ne parle de travaux exécutés à Avaris. La ville se passa des faveurs gouvernementales. Le culte de Seth s'y maintint et l'on continua à compter les années à partir du roi Noubti jusqu'aux derniers jours du règne d'Horemheb où l'on arrivait à un total de 400 ans. Loin d'être traités en ennemis, ou même tenus à l'écart, les grands prêtres de Seth étaient devenus d'importants personnages. et ils manœuvrèrent si bien qu'à la mort d'Ho-

remheb ce furent eux, Paramsès et son fils Seti, qui s'installèrent sur le trône d'Horus. La dynastie qu'ils fondèrent, la XIXe, si différente de celle qui avait précédé, vit Avaris renaître de ses ruines. Ramsès Ier et Séti Ier se préoccupèrent surtout de remettre en état la ville-frontière de Silê et les stations de la route de Syrie. Ramsès II, qui redoutait à Thèbes peut-être la chaleur excessive de l'été, mais sûrement l'encombrant voisinage des grands prêtres d'Amon, vint dès le début de son règne fonder sur les ruines d'Avaris cette merveilleuse résidence de Pi-Ramsès, ou Ramsès, que les poètes et les scribes du temps ont célébrée en termes dithyrambiques. Il vint s'y reposer de la périlleuse campagne de l'an V, où il faillit tomber sous les coups des Hittites. Il y signa la paix et y attendit la fille de son ancien ennemi Hattousil qui allait devenir la grande épouse royale. Il y célébra ses jubilés. Malheureusement, de tant de sanctuaires et d'édifices, s'il reste un peu plus de vestiges que de l'ancienne Avaris, ce ne sont aussi la plupart du temps que des pièces mobilières, des statues ou des stèles, ainsi que des colonnes et des obélisques. Que savons-nous du plan de Pi-Ramsès ? Presque rien. L'enceinte de briques crues sur laquelle Siamon a établi sa propre muraille, en avant du temple d'Anta et le magasin, au nord de cette enceinte, peuvent lui être attribués à peu près sûrement. La grande enceinte aussi date probablement de son règne, bien que certaines parties aient été remaniées par la suite ; mais les portes monumentales, les pylones et les murs des temples ont été refaits sous Psousennès et Siamon, sous les Chechanq, sous Apriès, sous Nectanebo et les Ptolémées. Les obélisques et les colonnes furent restaurés sur de nouvelles bases. Les géants de granit et de grès commencèrent à être débités et retaillés dès la XXIe dynastie. Les Chechanq et les Osorkon poursuivirent si impitoyablement cette dévastation qu'il faut admirer que tant d'ouvrages soient parvenus jusqu'à nous : cinq paires d'obélisques, huit obélisques isolés et un pilier ; une triade intacte, des fragments de deux autres ; neuf colosses brisés ; les groupes où Ramsès est associé à une divinité : Sekhmet, Anta,

Houroun, Ouadjit ; les statues de Sekhmet ; dix stèles et d'innombrables blocs tombés des murs ; un naos. Tous ces monuments sont en vérité bien dignes d'une capitale.

Les premiers successeurs de Ramsès II conservèrent et embellirent la résidence. Sous Merenptah, sous Seti II son prestige est intact. Lorsqu'une famille nouvelle eut pris le pouvoir, Ramsès III ne négligea pas Pi-Ramsès, bien qu'il cédât déjà à l'appel de Thèbes. Ramsès IV et Ramsès VI y travaillèrent encore ; mais après eux, jusqu'à Psousennès, les documents se font silencieux. Lorsque de nouveau, architectes, maçons et tailleurs de pierre exercent à Sân leur activité, nous voyons qu'ils bouleversent complètement la cité royale. Un nom nouveau, Tanis, est substitué aux anciens noms d'Avaris et de Pi-Ramsès. Cette compagnie divine qu'avait rassemblée Ramsès II autour de ses palais est dissipée. Le culte de Seth est proscrit, ses statues détruites, son nom martelé sur les obélisques et les colonnes. A sa place règne Amon de Karnak, assisté de la thébaine Mout et du fils qu'on leur attribuait, Chonsou.

On en était arrivé là après une lutte effroyable. Les derniers Ramsès n'avaient plus la moindre trace des vertus militaires et politiques qui avaient permis à Pa-Ramsès et à son fils Séti de s'emparer du trône, à Ramsès II de gouverner glorieusement pendant 67 ans son vaste royaume, à Ramsès III de mater les Libyens et les peuples de la mer. Devenus les maîtres de l'état, les grands-prêtres d'Amon résolurent de mettre fin à la puissance de Seth et des siens. Cela commença par une guerre de propagande. Les gens d'Avaris furent traités de pestiférés, accusés de vices et de pratiques abominables. Nous ne connaissons pas le détail des faits. Les Égyptiens de Haute-Égypte avaient peut-être quelques bonnes raisons de ne pas vouloir être gouvernés par les Avarites, si mélangés d'Asiatiques. Ceux-ci, menacés, firent alliance avec les Israélites et les Cananéens, qui en masses considérables pénétrèrent en Égypte. L'armée thébaine se porta à leur rencontre, mais persuadée que les dieux avaient décidé de livrer l'Égypte aux Impurs pendant treize ans, elle battit en retraite. On emmena les

animaux sacrés et les statues les plus vénérées des dieux. Puis ces vaillants guerriers, le grand-prêtre d'Amon, Amenophis et le prince héritier, Seti appelé aussi Ramsès, en mémoire de son aïeul, se réfugièrent en Éthiopie.

Les Impurs et leurs alliés se répandirent alors dans tout le pays et se livrèrent à des excès qui passaient de loin ceux que les Hyksos avaient commis autrefois. Une certaine année, la misère fut si affreuse dans la contrée de Thèbes qu'elle resta désignée par les gens du peuple comme l'année des hyènes. De tous les côtés on pillait les tombes, celles des rois et des princes comme celles des simples bourgeois, les temples et les magasins. Enfin le gouvernement retrouva un peu d'énergie. Amenophis et le prince royal revinrent d'Éthiopie, l'un et l'autre à la tête d'une armée. Cette fois ils affrontèrent les Impurs, en tuèrent un grand nombre et après s'être emparés d'Avaris chassèrent le reste en Syrie.

Ce sont ces événements qui causèrent la destruction des magnifiques monuments de Ramsès bâtis pour des millions d'années. Les vainqueurs s'acharnèrent sur les temples et les palais, partout où ils voyaient une statue, une image ou même le nom du dieu Seth et des autres dieux asiatiques. Mais ils se gardèrent de l'erreur où étaient tombés les anciens vainqueurs d'Avaris, le roi Ahmose et ses guerriers qui avaient abandonné la ville et ses environs. Les habitants, les fidèles du dieu Seth avaient pu se ressaisir et préparer le coup d'état qui amènera au pouvoir pour une durée de deux siècles la famille des grands prêtres de Seth. Cette fois le dieu vaincu ne relèvera plus la tête, mais la victoire d'Amon et des méridionaux sur Seth et les gens du nord eut une conséquence bien curieuse. La nouvelle dynastie s'installa à demeure dans le domaine de Seth. Les Ramsès s'étaient partagés entre leur résidence du Delta et Thèbes et ils s'étaient fait enterrer comme leurs prédécesseurs dans la Vallée des Rois. Maintenant plus de partage. La vieille capitale du nord renaîtra, mais son nom d'Avaris trop lié au souvenir de Seth sera rayé et remplacé par un nom nouveau, Tanis, et les rois résideront exclusivement à Tanis, aussi bien vivants que morts. Smendès, dont le nom signifie qu'il était acquis au dieu d'une ville voisine et souvent rivale de Tanis, s'y trouve dès le rétablissement de la paix, en plein accord avec le grand prêtre d'Amon à Thèbes, Herihor. Puis Psousennès, son fils, déblaie les ruines et avec les matériaux, car on n'a plus assez de prisonniers de guerre pour travailler dans les carrières, il construit des palais, de nouveaux sanctuaires où Amon, Mout et Chonsou remplacent Seth et ses amis. Il se prépare tout près du temple une tombe encore fastueuse, mais comme s'il redoutait un retour offensif des vaincus, il renferma temple, palais et tombeau à l'intérieur d'une large enceinte de briques qui doublait par-dedans l'enceinte du temps de Ramsès. Nous avons vu que dans les dernières années de son règne il s'est associé un certain Neferkerê, qui n'était pas moins soumis que lui-même aux dieux de Thèbes et régna personnellement pendant trois ans. Nous n'avons pas sa tombe, mais nous avons celle de son successeur Amonemapit, qui fut transféré au bout de quelque temps dans le caveau que Psousennès avait ménagé à côté du sien pour une autre personne.

Amonemapit est incontestablement moins opulent que Psousennès, mais après lui, Siamon semble avoir relevé la dynastie. Il a achevé la reconstruction de Tanis entreprise par Psousennès. Il obtint quelques succès en Palestine, si l'on peut se fier au bas-relief qui le représente en train d'assommer un ennemi armé de la double hache. Mais son successeur ne garda pas ses conquêtes, préférant donner Gezer et d'autres villes philistines à Salomon avec sa propre fille. L'alliance conclue avec Israël n'empêchait pas la cour d'Égypte d'accueillir un ennemi mortel de David et de Salomon, l'Iduméen Adad, et de lui donner pour épouse une princesse, la sœur de la reine Tachpenès. Pendant ce temps une famille qui avait des ancêtres libyens et d'autres mésopotamiens grandissait en influence et en pouvoir. Après que plusieurs de ses membres eurent exercé le commandement des mercenaires libyens, Chechanq, fils de Nemarot, petit-fils de Chechanq, arrière-petit-fils d'un autre

Nemarot, devint roi et fonda la XXIIe dynastie. Nous avons retrouvé ses traces à Tanis sur de beaux blocs de calcaire qui n'ont guère tardé à être remployés et le nom de son successeur, Osorkon Ier, se lit aussi sur quelques pierres. Pour le moment nous sommes mieux informés sur la seconde partie de la dynastie. Osorkon II a élevé le temple de l'est. Il s'est construit à côté du tombeau de Psousennès un assez beau tombeau qui devait abriter plus d'un de ses descendants. L'un d'eux Heqakheperê Chechanq fut pour des raisons inconnues enlevé de son tombeau et après divers avatars déposé avec toutes ses parures et ses canopes intacts dans l'antichambre de Psousennès. Un autre Chechanq refaisait au grand temple une porte de granit et tout près de cette porte construisait sa tombe, comme si l'espace lui avait manqué. Nouveau silence. Nous ignorons si Tanis joua un rôle au moment des guerres de Piankhi. Un autre éthiopien, Taharqa, y érige une statue et une stèle pour raconter le voyage de sa mère, la reine Ibart, à travers l'Égypte. Puis les saïtes, Nechao, Psamétique II, Apriès, Amasis restaurèrent une fois de plus les temples de Tanis, relevèrent ses murailles de briques, redonnèrent de l'activité à ses ateliers. Cette activité s maintint jusqu'aux derniers Ptolémées. Sculpteurs, céramistes et orfèvres ne cessèrent de produire d'admirables ouvrages. Il semble bien que Seth ne put pas reprendre à Tanis la place qu'il avait tenue à Avaris et à Pi-Ramsès. Même la branche tanitique du Nil devint en exécration aux Égyptiens pour avoir charrié jusqu'à la mer le cercueil d'Osiris. Toutefois Amon, Mout et Chonsou, ne purent garder pour eux seuls la dévotion des habitants. Puisque le culte de Seth était proscrit, elle continua de se porter sur la parèdre de Seth, Anta, sur d'autres dieux des villes et régions voisines. Mais Tanis, après les derniers bubastites, ne fut plus jamais la capitale de l'Égypte et si elle jeta à certains moments un vif éclat, son histoire à partir du VIe siècle avant notre ère est celle d'une longue décadence qui aboutit à l'oubli d'où l'ont tiré les archéologues.

TABLE DES PLANCHES HORS TEXTE

TABLE DES FIGURES DANS LE TEXTE

TABLE DES MATIÈRES

Imprimé par R. Bussière à Saint-Amand (Cher), France. — 28-1-1942.

A. K. W., n° 2249, visa du 30 octobre 1942.

PAYOT, 106, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, PARIS

CHARLES AUTRAN, diplômé de l'Ecole des Hautes Etudes. — **Mithra, Zoroastre et la Préhistoire aryenne du Christianisme.**

ANDRÉ BERTHELOT. — **L'Asie ancienne centrale et sud-orientale** d'après Ptolémée. . . . .

MAURICE BESSON. — **Les Aventuriers français aux Indes, 1775-1820.**

E. H. BREWSTER. — **Gotama le Bouddha.** Sa vie, d'après un choix des Ecritures palies . . . .

Paroles du Bouddha. Choix par P. Salet . . . .

GEORGES BONNEAU, ancien professeur à l'Université Impériale de Kyoto et directeur de l'Institut franco-japonais à Kyoto. — **Histoire de la littérature japonaise contemporaine (1868-1938).**

MAUD DIVER. — **Le Défenseur d'Hérat** . . . .

C. FORMICHI, de l'Académie royale d'Italie, professeur de langue et de littérature sanscrites à l'Université de Rome. — **La Pensée religieuse de l'Inde avant Bouddha** . . . .

Dr HERBERT H. GOWEN, professeur de langues et de littérature orientales à l'Université de Washington. — **Histoire de l'Asie.**

F. HEILER, professeur d'histoire des religions à l'Université de Marbourg. — **La Prière** . . . .

ERNEST MACKAY, directeur des fouilles de Mohenjo-daro. — **La Civilisation de l'Indus.** Fouilles de Mohenjo-daro et d'Harappa . .

GÉNÉRAL GEORGE MAC MUNN. — **Mœurs et Coutumes des basses classes de l'Inde** . . . .

ARTHUR MILES. — **Le Culte de Çiva. Superstitions, perversions et horreurs de l'Hindouisme** . . . .

INAZO NITOBÉ, professeur à l'Université impériale de Tokio. — **Le Bushido (L'Ame du Japon)** . . . .

R. OTTO, professeur à l'Université de Marbourg. — **Le Sacré.** L'élément non rationnel dans l'idée du divin et sa relation avec le rationnel . . . .

F. YORK POWELL, professeur d'histoire moderne à l'Université d'Oxford et T. F. TOUT, professeur d'histoire du Moyen Age et d'histoire moderne à l'Université de Manchester. — **Histoire d'Angleterre**, des origines à nos jours. Edition française par EDOUARD GUYOT, professeur à la Sorbonne . . . .

THÉODORE ROBINSON, professeur à l'Université de Cardiff. — **Introduction à l'histoire des Religions** . . . .

ALBERT SCHWEITZER, docteur en philosophie, docteur en médecine, docteur en théologie. — **Les grands Penseurs de l'Inde.** Etude de philosophie comparée . . . .

COLONEL JAMES L. SLEEMAN. — **La Secte secrète des Thugs.** Le Culte de l'assassinat aux Indes . . . .

W. E. SOOTHILL, professeur de chinois à l'Université d'Oxford, membre de la Royal Asiatic Society. — **Les trois Religions de la Chine** : confuciisme, bouddhisme, taoïsme . . . .

RICHARD THURNWALD, professeur d'ethnologie à l'Université de Berlin. — **L'Économie primitive** . . . .

RÉV. PÈRE VÄTH. — **Histoire de l'Inde et de sa culture** . . . .

C. WALSH, ancien juge à la Haute Cour d'Allahabad. — **Mœurs criminelles de l'Inde** . . . .

MARQUIS DE WAVRIN. — **Mœurs et Coutumes des Indiens sauvages de l'Amérique du Sud** . . . .

RICHARD WILHELM, professeur à l'Université de Francfort, directeur du China-Institut. — **Histoire de la Civilisation chinoise** . . .

E. V. ZENKER. — **Histoire de la philosophie chinoise** . . . .

TH. ZIELINSKI, professeur à l'Université de Varsovie. — **Histoire de la Civilisation antique** . . . .

IMP. GROU-RADENEZ, 11, RUE DE SÈVRES, PARIS. 63191 — 1-42

PIERRE MONTET

TANIS

60 fr.

PAYOT

PARIS

—

1942